



TOPONYMIE

Étude des noms de rues

Municipalité de
Saint-Charles-Borromée

TOPONYMIE

Étude des noms de rues

Recherches faites
par
Louise Tissot

Décembre 2000
Mise à jour : mai 2013
Dernière mise à jour : février 2016

Municipalité de Saint-Charles-Borromée
Nom des rues

A		Degrandpré	31
Alfred-Pellan	5	Delangis	32
Amélie-Fristel	6	Derouin	32
Anatole-Parthenais	7	Deschamps	34
Anne-Hébert	7	Deschênes	34
Arthur-Robillard	9	Descôteaux	35
Artisans, des	9	Desrochers	35
Aubert	10	Docteur-Jean-Paul-Mireault, du	36
		Double, rang	37
B		E	
Bastien	11	Émilien-Brouillette	37
Beaumont	12	Entente, de l' (rue et place)	38
Beauport, de	12		
Bellefeuille	12		
Belleville	13		
Bellevue	13	F	
Bernard	13	Félix-Leclerc	38
Boucher	14	Fernand-Séguin	39
Bousquet	15	Fernet	40
		Forand	40
C		G	
Carignan	16	Gabrielle-Roy	41
Casavant	17	Garault	42
Chagnon	17	Gérard-Côté	43
Chanoine-Henri-Pichette, du	18	Gilles-Vigneault	44
Chapdelaine	18	Goguet	45
Charles-Auguste-Majeau	19	Golf Est et Ouest, chemin du	46
Charles-Mayer	20	Gouin	46
Charlevoix	21		
Chaput, chemin	22	I	
Châtelaine, de la	22	Impasse du Puits	47
Clarence-Gagnon	22		
Claude-Masson	23	J	
Coderre	24	Jeanne-Sauvé	47
Collin	24	Jean-Livernoche	48
Coutlé	24	Jean-Marc-Brouillette	49
Crevier	25	Jean-Maurice-Bailly	50
Curé-M.-Neyron, du	25	Jean-Plante	51
		Judith-Jasmin	51
D		Juge-Guibault, du	53
D'Ailleboust	26		
D'Argenteuil	27	L	
Dalcourt	27	L'Assomption Est et Ouest, boulevard	54
Daniel-Johnson	28	Labadie (rue et place)	54
Dauphinais	29	Lacombe	55
David Est et Ouest	29	Laperche	56
Davignon	29	Léo-Ayotte	56
Deblois	30	Lévesque	57
Défricheurs, des	30	Longpré	57

Lorenzo-Gauthier	58	S	
Louis-Bazinet	58	Sainte-Adèle	85
Louis-Hébert	59	Sainte-Anne, boulevard	86
Louis-Jolliet	60	Saint-Georges	87
Louis-Thomas-Groulx	61	Saint-Isidore	87
Louis-Vadoboncoeur	61	Sittelles, des	88
M		T	
Magloire-Granger	62	Thérèse-Casgrain	88
Mailhot	62	Thibodeau	90
Mandeville	63	Trudeau	91
Marc-Aurèle-Fortin	63	Turenne	91
Marcelle-Ferron	65		
Marie-Curie	66	V	
Marius-Barbeau	67	Vadenais (rue et place)	92
Martinets, des	68	Vaudreuil	93
Mésanges, boulevard des	68	Verdan (rue et place)	94
Michel-Normandin	68	Villiers (rue et place)	94
		Vincent	94
N		Visitation (de la)	95
Norbert-Lussier	68	Voyer (rue et place)	95
Normandie	69		
		W	
O		Wilfrid-Ranger	95
Orléans	70	William-Marchand	96
Ormeaux, des	70		
Osias-Lapierre	71	Y	
Ozias-Leduc	71	Yves-Thériault	97
P		Rues privées	
Parulines, des	72	Benny, chemin	98
Patrick-Marcil	72	Cardinal	98
Paul-Émile-Borduas	73	Cartier	98
Pelletier	74	Jean-Bosco, chemin	99
Petite-Noraie (chemin de la ligne)	74	Jean-Talon	99
Petite-Noraie (rue et rang)	74	Joliette	100
Pierre-De Coubertin	75	La Feuillée, chemin	101
Pierre-Imbleau	76	Lafontaine	101
Pierre-Mercure	76	Poltava	101
Pierre-Radisson	76	Rivière, de la	101
Pins, des	77	Rousseau	101
Pionniers, des	78	Roy	101
		Sainte-Anne	101
R		Sansregret	102
René-Lecavalier	78	Stanley	102
Riendeau	79	Viau	102
Rina-Lasnier	80		
Rivest	81		
Robert-Cornellier	82		
Roméo-Gagné	83		
Roméo-Gaudreault	84		
Romuald-Dalphonc (rue et place)	85		

ALFRED-PELLAN

Rue désignée « Alfred-Pellan » en rapport à Alfred Pellan, peintre, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Alfred Pellan naît un 16 mai 1906 à Québec. À l'âge de 16 ans, il peint un paysage de sa ville sous la neige, tableau qu'acquiert en 1923 la Galerie nationale d'Ottawa (aujourd'hui musée des Beaux-Arts du Canada). En 1926, une bourse lui est remise. Il parfait sa formation picturale à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, puis à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris.

Curieux de tout et travailleur infatigable, Pellan prolonge son séjour en Europe et se fait reconnaître par la critique parisienne. Il obtient en 1935 le premier prix du Salon de l'art mural de Paris. En 1937, les Beaux-Arts et le musée de Fontainebleau achètent deux de ses toiles.

De retour au Canada en 1940, dans ses bagages 400 toiles et dessins fortement influencés par Matisse et Picasso, Alfred Pellan expose au musée des Beaux-Arts de Montréal, exposition qui reçoit un accueil enthousiaste.

De 1940 à 1952, il enseigne à l'École des Beaux-Arts de Montréal. En 1948, il signe le manifeste **Prisme d'Yeux**, groupe dont il est le leader. Il se bat contre la tradition académique régnante. Lui-même s'intéresse de plus en plus à l'art primitif, amérindien notamment. À la recherche d'effets de couleurs vibrantes, le peintre affectionne les rouges et les bleus.

Entre 1952 et 1955, il s'installe à Paris et présente une rétrospective de ses oeuvres au musée d'Art moderne qui s'avère un franc succès.

L'influence de Pellan est considérable sur l'évolution de la peinture contemporaine au Canada. Avec Paul-Émile Borduas, mais d'un parcours différent, il est un des grands initiateurs à l'art abstrait au Canada dans les années 50 et 60. Ses oeuvres caractérisées par un jaillissement de formes fragmentées (**La Mascarade**, 1942) et de couleurs brillantes (**L'aube magique**, 1961) figurent dans les collections du musée du Québec à Québec et du musée des Beaux-Arts du Canada à Ottawa.

Bien que nommé compagnon de l'ordre du Canada (1967) et récipiendaire des prix Jessie Dow (1948), Louis-Philippe-Hébert (1972), Molson (1973), Borduas (1984), et reçu officier de l'Ordre national du Québec (1985), Pellan, salué en France avec enthousiasme, éprouve des difficultés à faire admettre ses oeuvres surréalistes et abstraites.

Alfred Pellan s'éteint en 1988 à l'âge de 82 ans.

AMÉLIE-FRISTEL

Rue désignée « Amélie-Fristel » en rapport à sœur Amélie Fristel, et municipalisée un 10 septembre 1986.

Elle naît à Saint-Malo, en France, un 10 octobre 1798 et demeure à Paramé, ville voisine, jusqu'en 1819.

Les Sœurs des Saints-Coeurs de Jésus et de Marie constituent une modeste congrégation fondée par Amélie Fristel à Paramé (France) en 1853.

Amélie est une femme humble, simple, concrète dans sa foi, mais aussi une femme audacieuse, au cœur de feu. Émue dès sa jeunesse par la misère des pauvres et des vieillards abandonnés, elle se met toute entière à leur service. C'est ainsi qu'après la mort de sa mère, aidée de quelques compagnes, elle prend en charge les oeuvres paroissiales (1836), crée un bureau de charité pour aider les familles pauvres (1837) et sur le vaste domaine des Chênes reçu en héritage de M. Lemarié, elle fonde le jour de Noël 1846, un accueil pour les vieillards.

Membre actif du Tiers-Ordre eudiste, Amélie vit et fait vivre son entourage de la solide spiritualité de St-Jean-Eudes. Les *Dames-des-Chênes* comme on les appelle alors, deviennent, le 11 novembre 1853, les Sœurs des Saints-Coeurs de Jésus et de Marie. En 1856, sur la demande de l'évêque de Rennes, ces religieuses acceptent d'œuvrer aussi dans les petites écoles de paroisse.

Le 14 octobre 1886, Mère Marie-Amélie laisse à ses filles le soin de poursuivre son œuvre : « Aimons les pauvres, voyons toujours en eux Jésus-Christ en personne ».

Amélie Fristel est proclamée « Vénérable » par le Pape Paul VI en date du 15 mai 1976.

L'esprit d'aventure des grands marins de Bretagne est aussi vivace dans le cœur des filles que dans celui de la Mère. Aussi devant la vague d'anticléricalisme qui sévit en France, les Sœurs de Paramé n'hésitent pas à traverser l'océan et en 1891 se chargent des services auxiliaires au Collège des Pères Eudistes à Church Point en Nouvelle-Écosse.

En 1903, une petite communauté essaime à Joliette pour les services au Collège des Clercs de St-Viateur.

Aujourd'hui, la Province Canadienne des Sœurs des Saints-Coeurs de Jésus et de Marie a son siège social à Joliette et rayonne dans les régions de Joliette, Laval, Montréal, Outaouais, Abitibi, Côte-Nord, Nouveau-Brunswick et même jusqu'à Guernsey et Côte d'Ivoire.

ANATOLE-PARTHENAIS

Rue désignée « Anatole-Parthenais » en rapport à Louis-Étienne-Anatole Parthenais, sculpteur, et municipalisée en septembre 1986.

Fils de Louis Parthenais et Angélique Perreault, il naît un 10 octobre 1839 à l'Industrie.

Élève au Collège de Joliette (1848-1856), puis à l'École Impériale des Beaux-Arts à Paris en sculpture, il remporte le premier prix à sa dernière année d'études.

Il revient pratiquer à l'Industrie et meurt en décembre 1864 à l'âge de 25 ans.

ANNE-HÉBERT

Rue désignée « Anne Hébert » en rapport à Anne Hébert, écrivaine.

Anne Hébert naît un 1^{er} août 1916. Elle fait une partie de ses études primaires chez les Soeurs du Bon-Pasteur et ses études secondaires aux collèges Notre-Dame-de-Bellevue et Mérici.

En 1942, elle publie un premier recueil de poèmes, *Les Songes en équilibre*, bien accueilli par la critique. *Le Torrent*, publié en 1950, sera la deuxième oeuvre à paraître. Elle comprend cinq nouvelles, dont « le Torrent », « *L'Ange de Dominique* », « la Robe corail », « le Printemps de Catherine » et « la Maison de l'esplanade ».

En juillet 1952, la série Le Théâtre du grand prix de Radio-Canada présente son « poème dramatique et radiophonique » *Les Invités au procès*. En 1953, paraît son oeuvre maîtresse, *Le Tombeau des rois*. Elle est finalement engagée par L'Office national du film comme scriptrice à Ottawa en janvier 1953, pour y travailler ensuite comme scénariste, cette fois à Montréal jusqu'en août 1954. Elle aura ainsi été la première femme francophone scénariste de l'ONF. Son expérience lui sera profitable, puisqu'elle lui servira ultérieurement pour la composition de son premier roman *Les Chambres de bois* dont elle entreprendra la rédaction un an plus tard, mais surtout pour sa pièce policière, *la Mercière assassinée*, présentée en quatre épisodes à la télévision de Radio-Canada en juillet 1958.

L'obtention d'une bourse de la Société royale du Canada en mai 1954 lui permet alors de séjourner à Paris pour y écrire son premier roman. Revenue à Montréal en 1957, elle y demeure deux ans. À partir de 1960, année de la mort de son père, elle habitera tour à tour en France et au Québec. Une bourse spéciale du Conseil des arts lui sert de soutien financier pour la période 1961-1962. À la mort de sa mère en 1965, Anne Hébert se fixe définitivement à Paris.

Anne Hébert est élue membre de la Société Royale du Canada en juin 1960. Une troisième pièce de théâtre, *le Temps sauvage*, est publiée dans *Les Écrits du Canada-français* en 1963. Elle sera créée en octobre 1966 par le Théâtre du Nouveau Monde. En 1963 également, paraît une deuxième édition du *Torrent*, augmentée de deux nouvelles écrites en 1962 : « Un grand mariage » et « La Mort de Stella ».

Après quatre ans de recherche et de rédaction pour son deuxième roman, *Kamouraska*, elle connaît enfin le succès en 1970. Un troisième roman, *les Enfants du sabbat*, paraît en 1975. Une pièce de théâtre radiophonique diffusée par la radio française en 1978, *L'Île de la demoiselle*, est publiée l'année suivante dans *Les Écrits du Canada-français*. Son quatrième roman, *Héloïse*, paraît en 1980.

En 1983, l'Université Laval lui remet un doctorat *honoris causa* qui s'ajoutera aux précédents : Toronto (1969), Guelph (1970), UQAM (1979), McGill (1980). L'Académie canadienne-française lui décerne par ailleurs sa médaille pour l'ensemble de son oeuvre en 1984. Après plusieurs démêlés, *les Fous de Bassan* seront finalement portés à l'écran en 1986 par Yves Simoneau. Elle publie un sixième roman, *Le Premier jardin*, en 1988.

Une pièce de théâtre, *La Cage*, suivie de la réédition en livre de *l'Île de la demoiselle*, est publiée en 1990. Un septième roman, *L'Enfant chargé de songes*, aux accents du *Torrent*, paraît en 1992. Un quatrième recueil de poèmes, *Le Jour n'a d'égal que la nuit*, est publié en 1992. L'année suivante, elle publie *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, un récit qui oscille entre prose et poésie. Anne Hébert était alors âgée de 79 ans. Elle publie son cinquième recueil *Poèmes pour la main gauche* deux ans plus tard, en 1997.

Au début de l'année 1998, Anne Hébert déménage à Montréal. Elle nous revenait au printemps pour le lancement d'un autre roman *Est-ce que je te dérange?* En mai 2000, elle publiait son neuvième roman *Un habit de lumière*.

Anne Hébert est décédée à l'hôpital Notre-Dame de Montréal, le 22 janvier 2000.

LISTE DES PRIX LITTÉRAIRES

- 1943 - Prix Athanase-David : Rina Lasnier (1^{er} prix), François Hertel (2^e prix), Anne Hébert (3^e prix) pour *Les Songes en équilibre*.
- 1951 - Concours littéraire et scientifique de la Province de Québec : 2^e prix dans la catégorie théâtre pour *l'Arche de midi*.
- 1957 - Prix de l'Association France-Canada pour le manuscrit des *Chambres de bois (remise du prix en novembre 1959)*.
- 1958 - Prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste pour l'ensemble de son oeuvre.
- 1959 - Prix Athanase-David (ex-aequo avec Yves Thériault) pour *Les Chambres de bois*.
- 1961 - Prix du Gouverneur général pour *Poèmes*.
- 1967 - Prix Molson décerné par le Conseil des Arts du Canada.
- 1971 - Prix des Libraires de France pour *Kamouraska*.
Prix de littérature hors de France de l'Académie royale de Belgique pour *Kamouraska*.
- 1975 - Prix du Gouverneur général pour *Les Enfants du sabbat*.
- 1976 - Prix de l'Académie française pour *Les Enfants du sabbat*.
Prix de la Fondation Prince-Pierre-de-Monaco pour l'ensemble de son oeuvre.
- 1978 - Prix Athanase-David pour l'ensemble de son oeuvre.
- 1982 - Prix Fémina pour *les Fous de Bassan*.
- 1988 - Prix Canada-Belgique.
- 1992 - Prix du Gouverneur général pour *L'Enfant chargé de songes*.

- 1993 - Prix Alain-Grandbois pour *Le Jour n'a d'égal que la nuit*.
1994 - Prix Gilles-Corbeil pour l'ensemble de son oeuvre.
1999- Le prix France-Québec / Jean-Hamelin 1999 pour son roman *Un habit de lumière*. Cette récompense vaut aussi pour l'ensemble de son oeuvre.

ARTHUR-ROBILLARD

Rue désignée « Arthur-Robillard » en rapport à Arthur Robillard, cultivateur et maire, et municipalisée en 1995.

Arthur Robillard naît à Saint-Charles-Borromée un 1^{er} octobre 1885, de Siméon Robillard et Mélina Malo. Il épouse Alma Lafortune, s'établit sur la ferme familiale dans le rang Petite-Noraie et exerce son métier d'agriculteur.

Lui et son frère Willie implantent la première industrie laitière dans la région.

Il aide Messieurs Marcel Héту et Arthur Prud'homme à s'établir comme agriculteurs dans le rang Petite-Noraie. Son neveu, Guy Pelletier, reprend l'exploitation de la ferme à sa mort.

Retraité, il investit dans l'immobilier et s'adonne à son passe-temps préféré, la lecture. Il fréquente régulièrement la bibliothèque et se passionne pour l'actualité locale, nationale et internationale.

Élu conseiller municipal de 1935 à 1937, puis de 1945 à 1947, il assume la mairie de Saint-Charles-Borromée de 1947 à 1951.

De l'union à Alma Lafortune naissent 3 filles : Huguette, Mariette et Carmelle.

ARTISANS, des

Rue désignée « des Artisans » pour honorer la mémoire des artisans qui ont débarqué en Nouvelle-France au début de la colonie, et municipalisée un 8 mai 1974.

À peine un millier des 10 000 Français immigrant en Nouvelle-France ont fait preuve, à leur arrivée, de qualification professionnelle quelconque. Et la plupart ne sont que des apprentis qui n'ont en rien l'adresse et la compétence des véritables compagnons.

Menuisiers, charpentiers, maçons, ferblantiers et tisserands, autant de métiers en demande au Canada. Et pourtant, malgré l'attestation de « maîtrise » à tout compagnon après cinq ans de métier exercé au Canada et un salaire plus élevé qu'en France, les artisans français font la sourde oreille.

Par contre, les quelques artisans immigrés profitent de cette situation : travail assuré, hauts salaires et aisance. L'habitant ne semble guère intéressé à prendre la relève et combler des vides.

Les « arts mécaniques » le laissent froid. La colonie souffre jusqu'à la fin de cette pénurie d'artisans : les grands travaux subissent de constants retards et coûtent trop cher pour être multipliés.

En considérant la situation des artisans au temps de la fondation du Village d'Industrie de 1822 à 1850, ce groupe s'avère flou : des individus peuvent s'intituler menuisier ou voiturier, par exemple, sans avoir de compétence spécifique. Dans ce cas, la catégorie des artisans, pour un village donné, devient très nombreuse. Ceci est le cas dans une pauvreté sociale évidente.

L'artisan est moins protégé que le paysan, ici appelé « habitant ». En temps de crise ou de mévente du bois, c'est le chômage pour la majorité d'entre eux. Ils ne parviennent à survivre qu'en faisant de menus travaux et surtout grâce à l'existence d'un potager et à la possession d'une vache et de quelques poules.

Voici une liste de quelques métiers répertoriés dans Saint-Charles-Borromée de 1843 à 1875 : un ferblantier, deux briquetiers, trois corroyeurs, trois plâtriers, trois horlogers, quatre cardeurs, six tonneliers, sept tailleurs, dix selliers, douze maçons, treize tanneurs, quatorze mouleurs, vingt-cinq forgerons et trente-six cordonniers.

AUBERT

Rue désignée « Aubert » en rapport à Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, écrivain canadien d'expression française, et municipalisée un 17 juin 1976.

Cinquième et dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, il naît à Québec un 30 octobre 1786 de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, conseiller législatif, et Catherine Tarieu de Lanaudière. Il épouse Suzanne Allison un 25 septembre 1811 à Québec.

Dès l'âge de neuf ans, Aubert de Gaspé est mis en pension à l'école privée des sœurs Cholette, puis au Séminaire de Québec où il fait ses humanités jusqu'en 1806. Il est admis au barreau un 15 août 1811.

Sa participation aux activités culturelles, sportives et financières est appréciable : vice-président de la première Société littéraire de Québec (1809), membre fondateur du Jockey Club (1815) et de la Banque de Québec (1818). Capitaine du premier bataillon de la ville de Québec (1816), il est nommé shérif du district de Québec.

Destitué de sa charge en novembre 1822 car trouvé coupable d'un important détournement de fonds (27 644 livres) et incapable de rembourser la Couronne, il se réfugie au manoir de sa mère à Saint-Jean-Port-Joli.

Emprisonné pour dettes en 1838, il ne recouvre la liberté qu'en octobre 1841 avec interdiction de quitter la province.

En 1842, un petit héritage lui permet de revenir habiter Québec, rue des Remparts, et de participer aux rencontres du « club des anciens » où il côtoie plusieurs écrivains et notables de l'époque dont François-Xavier Garneau et Georges-Barthélemi Faribault. Dans ses réunions, il se révèle conteur volubile. Ses dons de narrateur lui permettent de produire, à un âge très avancé, une oeuvre littéraire qui perpétue son nom : **Les Anciens Canadiens** (1863) et **Mémoires** (1866), peintures des mœurs ancestrales.

Les Anciens Canadiens réimprimé une vingtaine de fois depuis sa parution en 1864 a été traduit en anglais et en espagnol. Un drame en trois actes en a été tiré. Succès sans précédent, les fêtes organisées au Collège de l'Assomption en juillet 1865 rendent un hommage mémorable à son auteur. Amené en triomphe de Montréal, à bord d'un bateau à vapeur, et salué des deux côtés du fleuve, « l'ancien Canadien » assiste aux réceptions et aux représentations du drame tiré de son roman.

Ses mémoires constituent un des meilleurs tableaux de la société canadienne urbaine et rurale du début du XIX^e siècle.

Avocat, romancier et mémorialiste, Philippe-Joseph Aubert de Gaspé s'éteint un 29 janvier 1871.

BASTIEN

Rue désignée « Bastien » en rapport à Joseph Bastien, cultivateur, et municipalisée un 29 novembre 1972.

Fils d'Elzéar Bastien et Olive Lemire, il naît un 2 avril 1876 à Saint-Ambroise. Marié à Amanda Sirard à Sainte-Mélanie un 10 janvier 1899, il s'établit à Saint-Charles-Borromée en 1909.

En 1912, le conseil municipal le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 8 comprenant les 1^{er} et 2^e rangs de Kildare et ses chemins de ligne.

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

On le nomme gardien d'enclos publics en 1916.

Ses tâches :

Recevoir et retenir sous sa garde les animaux trouvés errants sur une grève, un chemin, une place publique, un terrain autre que celui de leur(s) propriétaire(s), et envoyés en fourrière jusqu'à réclamation ou vente à l'enchère selon les normes prévues.

Nourrir et soigner convenablement ces bêtes.

Avertir sans délai, par avis spécial écrit ou verbal, le(s) propriétaire(s) des animaux, si connu(s) et domicilié(s) dans Saint-Charles-Borromée.

Donner enfin un avis public dans les 24 heures suivant l'émission de l'avis spécial si les animaux sont non réclamés [propriétaire(s) inconnu(s) ou non résidant(s)] et qui indique l'espèce et la couleur des bêtes, le lieu d'errance, le lieu de détention et la vente à l'enchère à un jour déterminé.

Le couple Bastien ne laisse aucune postérité.

Joseph Bastien décède un 20 janvier 1919. Son corps repose au cimetière de Joliette. Son certificat de décès précise qu'il était employé du chemin de fer Canadien national.

BEAUMONT

Rue désignée « Beaumont » en rapport à un village du comté de Bellechasse, Beaumont, dans la province de Québec, et situé à neuf milles de Québec, et rue municipalisée un 11 juillet 1979.

Les premiers colons s'établissent à Beaumont en 1692. Son église est l'une des plus vieilles de la province (1733). On y compte plusieurs maisons vieilles de 150 ans et plus, aussi le moulin de Vincennes, construit sur le ruisseau Saint-Claude en 1733.

Le fort de Beaumont faisait partie du système de défense de Québec dans les premiers temps de la colonie. Beaumont est aujourd'hui une localité agricole et un endroit de villégiature.

BEAUPORT, de

Rue municipalisée en 1984 en rapport à Beauport, ville du Québec, dans la banlieue Nord-Est de Québec, à cinq milles de là, sur la rive gauche du Saint-Laurent. Sa population est d'environ 63 000 habitants.

Première seigneurie de la Nouvelle-France octroyée à Robert Giffard en 1634, elle reste entre les mains de ses descendants, la famille Juchereau, jusqu'au début du XIX^e siècle.

À quelques kilomètres en aval de Beauport, les rives de la rivière Montmorency ont été le théâtre d'un affrontement entre troupes françaises et britanniques (juillet 1759) quelques semaines avant l'affrontement définitif entre Montcalm et Wolfe sur les Plaines d'Abraham.

Juste avant de déboucher dans le Saint-Laurent, la rivière Montmorency est coupée par une chute spectaculaire de 83 mètres de hauteur, l'une des plus importantes au Canada. Une centrale hydroélectrique y fut aménagée en vue d'alimenter les tramways électriques de la ville de Québec en 1885.

Et c'est à Beauport, plus précisément dans ses rangs, que se retrouvent les plus belles maisons du type de Québec.

BELLEFEUILLE

Rue municipalisée un 16 novembre 1977. Nom attribué par goût des beaux coloris des arbres en automne.

BELLEVILLE

Rue municipalisée un 11 septembre 1985. Nom attribué pour sa beauté, sans plus!

BELLEVUE

Rue municipalisée un 13 juillet 1977. Nom attribué pour sa beauté, sans plus!

BERNARD

Rue désignée « Bernard » en rapport aux trois frères Bernard : Henri, surnommé Jean-Baptiste, Armand et Léo, et municipalisée un 13 juillet 1959.

Fils de Joseph Bernard et Emma Lemaire, ils naissent aux États-Unis : Henri en 1895, Armand en 1906 et Léo en 1921. Ces trois célibataires sont les pionniers de la rue Bernard. Cultivateurs et propriétaires fonciers, ils s'occupent d'une porcherie comptant une cinquantaine de têtes, pour consommation personnelle et vente locale (fumier, viande).

Henri, l'aîné, est réputé gros homme et intéressé à la fabrication de statues de plâtre. Il voue un culte à Catherine Tekakwitha, jeune Iroquoise d'Ossernenon, État de New-York, née en 1656 et morte à Montréal en 1680. Convertie à vingt ans au catholicisme, elle fait vœu de virginité. L'Église la béatifie en 1980.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée nomme Henri Bernard gardien d'enclos publics en 1930.

Ses fonctions :

Recevoir et retenir sous sa garde les animaux trouvés errants sur une grève, un chemin, une place publique, un terrain autre que le leur, et envoyés en fourrière jusqu'à réclamation du(des) propriétaire(s) ou vente à l'enchère selon les normes prévues.

Nourrir et soigner convenablement ces bêtes.

Avertir sans délai, par avis spécial écrit ou verbal, le(s) propriétaire(s) des bêtes, si connu(s) et domicilié(s) dans Saint-Charles-Borromée.

Donner un avis public dans les 24 heures suivant l'émission de l'avis spécial si les animaux sont non réclamés [propriétaire(s) inconnu(s) ou non résidant(s)] et qui indique l'espèce et la couleur des bêtes, le lieu d'errance, le lieu de détention et la vente à l'enchère à un jour déterminé.

On le retrouve inspecteur de voirie pour le rang de la Visitation en 1938.

Ses tâches :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

En 1940, il se voit assigner la fonction d'estimateur pour une période de deux ans. Il dresse ou fait dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau, et ce, sur réception de preuve écrite.

Sa dernière fonction publique remonte en 1952 : inspecteur des mauvaises herbes pour deux ans.

La même année, Armand, le second fils Bernard, se voit nommé estimateur de moutons pour Saint-Charles-Borromée. On lui assigne cette fonction pour deux ans. Lors d'une réunion de francs-tenanciers tenue le 23 octobre courant, il appose sa signature à la suite d'un procès-verbal autorisant le corps des syndics à contracter l'emprunt requis (300 000 \$) pour la construction d'une église et d'un presbytère au Christ-Roi, événement important dans les annales d'une paroisse.

Armand est aussi très en demande comme « gigueux » dans les soirées paroissiales. Léo, le benjamin, l'accompagne au violon. L'instrument est de sa fabrication et rend des sons assez surprenants.

Henri décède un 7 janvier 1968; Armand, un 28 mai 1987; et Léo, un 22 mai 1966. Leurs corps reposent au cimetière de Joliette.

BOUCHER

Rue désignée « Boucher » en rapport à Isaïe Boucher, cultivateur, pionnier de cette rue et un des premiers constructeurs de maisons dans la paroisse du Christ-Roi, et municipalisée un 6 juillet 1949.

Fils de Louis Boucher et Élisabeth Marion, il naît un 13 mai 1871 à Saint-Ambroise-de-Kildare. Il épouse Marie Gouin (référence : rue Gouin) un 19 février 1917 à la Cathédrale de Joliette.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée le nomme gardien d'enclos publics en 1934. Il reste en fonction jusqu'en 1940.

Ses tâches :

Recevoir et retenir sous sa garde les animaux trouvés errants sur une grève, un chemin, une place publique, un terrain autre que le leur, et envoyés en fourrière jusqu'à réclamation du(des) propriétaire(s) ou vente à l'enchère selon les normes prévues.

Nourrir et soigner convenablement ces bêtes.

Avertir sans délai, par avis spécial écrit ou verbal, le(s) propriétaire(s) des animaux, si connu(s) et domicilié(s) dans Saint-Charles-Borromée.

Donner un avis public dans les 24 heures suivant l'émission de l'avis spécial si les animaux sont non réclamés [propriétaire(s) inconnu(s) ou non résidant(s)] et qui indique l'espèce et la couleur des bêtes, le lieu d'errance, le lieu de détention et la vente à l'enchère à un jour déterminé.

Isaïe Boucher entreprend l'ouverture de la rue qui portera son nom en 1941. Au fil des ans, la rue prend forme : des lots se vendent, des maisons se construisent tant et si bien qu'en 1945, il est fait mention du « village Boucher » lors d'une collecte de sang de la Croix-Rouge dans les différents rangs de Saint-Charles-Borromée. Les premiers numéros civiques apparaissent en 1946; des indications au coin de la rue en 1949.

Homme réputé très bon de nature, ses terrains se vendent à prix presque dérisoires (quelques centaines de dollars) et à des conditions de paiement on ne peut plus avantageuses.

De l'union à Marie Gouin naît Marie-Marthe, leur unique enfant : une des premières femmes à oser poser sa candidature comme membre du conseil de la Fabrique du Christ-Roi. Avec tact et compétence, elle contribue à la bonne administration de la paroisse du Christ-Roi de 1973 à 1975.

Isaïe Boucher décède un 21 novembre 1954. Son corps repose au cimetière de Joliette.

BOUSQUET

Rue désignée « Bousquet » en rapport à Joseph Bousquet, pionnier de cette rue et municipalisée un 8 mai 1956. Il entreprend l'aménagement de sa rue en 1951 et contribue ainsi au développement domiciliaire de Saint-Charles-Borromée. Il permet également le prolongement du boulevard Sainte-Anne jusqu'à l'Hôpital Saint-Charles (C.H.R.D.L.). Il cède des îlots de verdure et un terrain appelé aujourd'hui « Parc Marsolais ».

Fils de Pierre Bousquet et Diana Lemaire dit Saint-Germain, il naît un 15 septembre 1889 à Wauregan, État du Connecticut, États-Unis. Il épouse Fabiola Archambault un 25 juin 1931 à la Cathédrale de Joliette.

Son premier métier : tisserand comme son père, aux États-Unis. Il fait également partie d'une troupe de théâtre locale amateur à Wauregan.

Quelques années avant la fondation de la paroisse du Christ-Roi en 1935, Joseph Bousquet achète une terre de 72 arpents. Avec son épouse, il entretient un grand jardin et vend ses fruits et légumes au marché du centre-ville de Joliette, les fins de semaine. Moyen de transport : cheval attelé à une charette.

Cultivateur, il travaille également à l'Imperial Tobacco à Joliette.

Le travail au grand air l'attirant, il s'intéresse à l'aménagement du terrain de golf à Joliette et plus particulièrement à la plantation des arbres.

En 1952, il appose sa signature à la suite d'un procès-verbal lors d'une réunion des francs-tenanciers tenue un 23 octobre courant et qui autorise le corps des syndics à contracter l'emprunt requis (300 000 \$) pour la construction d'une église et d'un presbytère au Christ-Roi, événement important dans les annales d'une paroisse. Son engagement social s'étend à l'Union Saint-Jean-Baptiste et la Ligue du Sacré-Coeur.

Lors du 50^e anniversaire de l'avènement de la paroisse du Christ-Roi, un 25 novembre 1984, Monsieur Bousquet, âgé de 95 ans, doyen de la paroisse, participe à la célébration eucharistique de façon édifiante. Il présente à Monseigneur René Audet, évêque de Joliette, au nom de la communauté chrétienne du Christ-Roi, deux anciens registres de la paroisse dans lesquels le Père Lorenzo Gauthier relate l'histoire des cinq premières années de vie paroissiale.

De l'union à Fabiola Archambault naissent 5 enfants : Normand, Pauline, Serge et deux enfants morts en bas âge.

Joseph Bousquet s'éteint à l'âge mémorable de 97 ans et 9 mois, un 13 juin 1987. Son corps repose au cimetière de Joliette.

CARIGNAN

Rue désignée « Carignan » en rapport au régiment de Carignan-Salières, et municipalisée un 16 novembre 1977.

Le régiment de Carignan formé dans les années 1650 comprend 1 000 hommes répartis en 20 compagnies. Ce régiment, victorieux des Turcs, vient de la fusion des compagnies du prince Thomas-François de Carignan et celles de Johann von Balthazar. Henri de Chastelard, marquis de Salières, remplace ce dernier au début des années 1660.

À cette époque, les colons de la Nouvelle-France sont la cible constante d'attaques iroquoises. La menace se concrétise avec le temps : Huronie détruite et défaite de Dollard des Ormeaux au Long-Sault. L'intervention du roi Louis XIV est des plus pressantes. Son bras droit, l'intendant Colbert, envoie le régiment de Carignan au secours de la colonie française outre-mer.

100 officiers et 1 000 mousquetaires, piquiers et grenadiers, à leur tête le marquis de Tracy, débarquent à Québec en juin 1665. Dès lors, une chaîne de forts, avant-postes des forts Richelieu, Chambly, Sainte-Thérèse et St-Jean, sont établis. L'année suivante, en 1666, le marquis de Tracy dirige une puissante expédition contre les Mohawks. Dès 1667, la paix est signée avec l'ensemble des tribus iroquoises.

Du régiment de Carignan renvoyé en France en 1667, 400 officiers et soldats, des terres leur étant concédées, décident de rester. La plupart s'établissent dans la vallée du Richelieu où diverses localités rappellent leurs noms : Sorel (Pierre de Saurel), Contrecoeur (Antoine Pécaudy de Contrecoeur), Saint-Ours (Pierre de Saint-Ours), Chambly (Jacques de Chambly), Berthier (Alexandre Berthier), Lanaudière (Charles-François Tarieu, sieur de Lanaudière), Lanoraie (Louis de Niort de la Noraye), etc...

Ces hommes constituent un apport humain et économique important pour les quelques 3 200 habitants que compte la colonie. Leur âge n'excède pas 40 ans, la majorité ayant entre 17 et 28 ans.

L'ajout de cette masse d'hommes à celle des filles du roi fait doubler la population de la Nouvelle-France en sept ans : de 3 200 habitants (1666) à 6 700 habitants (1672).

CASAVANT

Désignée « Casavant » en rapport à Josaphat-Émile Casavant, gérant de banque, et municipalisée un 14 février 1968.

Fils d'Émile Casavant et Mélina Roberge, il naît en décembre 1884 à Sorel. Il épouse Marguerite Morin un 6 mai 1912 à Saint-Ours. Il épouse en secondes noces Annette Lafrenière un 21 juillet 1934 à la Cathédrale de Joliette.

Sa profession de gérant de la Banque d'Hochelaga à Berthier l'amène à Joliette où cet établissement portera les noms successifs de Banque Provinciale et Banque Nationale.

Il est un des organisateurs du chemin de croix tenu le premier vendredi de chaque mois dans les années '30.

De l'union à Marguerite Morin naissent 13 enfants dont 8 sont maintenant décédés.

Josaphat-Émile Casavant décède un 1^{er} novembre 1941. Son corps repose à Saint-Ours.

CHAGNON

Désignée « Chagnon » en rapport à Michel Chagnon, premier résidant de cette rue et municipalisée un 8 mai 1974.

Fils de Lorenzo Chagnon et Rosa Tremblay, il naît un 1^{er} février 1948 à St-Félix-de-Kingsey. Il épouse Francine Ducharme un 26 juin 1971 au Christ-Roi.

Michel Chagnon complète un cours classique au Séminaire de Joliette et poursuit des études universitaires en théologie.

Il est successivement directeur de la pastorale au Cégep Joliette-de Lanaudière et directeur des prêts et bourses aux étudiants au même endroit.

Il s'engage socialement dans la communauté charloise : marguillier pour la Fabrique de Notre-Dame-de-l'Entente de 1985 à 1987.

Présentement, il oeuvre au sein d'une organisation syndicale regroupant des professionnels.

De l'union à Francine Ducharme naissent 2 garçons : David et Joël.

Monsieur Chagnon réside toujours dans Saint-Charles-Borromée.

CHANOINE-HENRI-PICHETTE, du

Rue désignée « du Chanoine-Henri-Pichette » en rapport au chanoine Henri Pichette et municipalisée en 1988.

Monsieur le Chanoine Henri Pichette naît à Saint-Esprit un 28 juillet 1912. Il fait ses études à Joliette, Montréal, Rome et Québec.

Aumônier du Conseil central des Syndicats à Joliette de 1943 à 1950, il est également aumônier général de la CTCC, devenue plus tard la C.S.N., de 1948 à 1968.

Il est professeur à l'Université Laval de 1953 à 1972.

Le Chanoine Pichette exerce une profonde influence sur la société québécoise. Il est l'un des artisans de la « Révolution tranquille ». Sa compétence en fait un conseiller précieux pour le milieu syndical et la coopération au Québec.

La S.N.Q. de Lanaudière attribue annuellement le prix Henri-Pichette à un compatriote, un organisme, une association coopérative ou entreprise privée qui se distingue et fait honneur au Québec et à la région de Lanaudière dans le domaine du développement économique.

Le chanoine Pichette décède en 1981 à Joliette.

CHAPDELAINÉ

Rue désignée « Chapdelainé » en rapport à Jean-Baptiste Chapdelainé et municipalisée un 14 juin 1972.

Fils de François Chapdelainé dit Larivière et Marie-Péloquin, il naît un 26 août 1816 à Saint-Ours. Il épouse Joséphine Dubord dit Lafontaine à Lanoraie un 9 octobre 1843.

Nommé auditeur des comptes de la corporation municipale de Saint-Charles-Borromée, il vérifie ceux-ci d'après les explications ou documents justifiant les dépenses que lui fournit obligatoirement le secrétaire-trésorier. L'auditeur doit, en même temps qu'il transmet son rapport au conseil, en faire une copie certifiée au président du conseil. Il s'acquitte de cette tâche en 1861, 1873 et 1874.

Marchand, propriétaire foncier et bienfaiteur, Monsieur Chapdelaine lègue une somme de 1 200 \$ à Monseigneur Joseph-Alfred Archambault, administrateur du Jardin de l'Enfance et de l'Orphelinat Saint-Joseph à Joliette; une somme de 1 000 \$ à la Supérieure en poste au Couvent des Sœurs de la Providence à Joliette à rétribuer en oeuvres charitables; et une dernière somme de 1 000 \$ au président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Autre fonction sociale occupée par Jean-Baptiste Chapdelaine : président de l'Institut, gros édifice de type colonial du sud des États-Unis, sis au 400, rue Manseau à Joliette, à vocation intellectuelle et artistique, de 1869 à 1870.

Le couple Chapdelaine ne laisse aucune postérité.

Jean-Baptiste Chapdelaine décède un 1^{er} juin 1896. Son corps repose au cimetière de Joliette.

CHARLES-AUGUSTE-MAJEAU

Rue désignée « Charles-Auguste-Majeau » en rapport à Charles-Auguste Majeau, cultivateur et maire, et municipalisée en 1977.

Fils d'Henri Majeau et de Caroline Desmarais, il naît un 28 août 1904. Il épouse en 1936 Blandine Normand, fille d'Arthur Normand (un employé municipal dont le nom réfère à la rue Arthur-Normand de Joliette).

Il exploite une terre couvrant en largeur la presque totalité de l'actuel Saint-Charles-Borromée, soit de la rue de la Visitation jusqu'à la voie de contournement. Plusieurs médailles du mérite agricole lui sont décernées.

Son engagement social n'est pas des moindres : marguillier durant la construction de l'église Christ-Roi, préfet de comté et président de la Commission scolaire plusieurs années.

Maire de la municipalité, tout comme son père, Henri Majeau, de 1957 à juin 1968, son élection est exceptionnelle puisque le Lieutenant-gouverneur du Québec le nomme maire en 1957, suite au démembrement de Notre-Dame-des-Prairies de la Municipalité de Saint-Charles-Borromée.

Il coopère avec plusieurs à l'installation de la Crino dans la municipalité, de même qu'à la construction de l'hôpital Saint-Charles en 1958.

Il est réputé homme public remarquable par son sens de l'humour et sa jovialité proverbiale.

De l'union à Blandine Normand naissent 3 enfants : Carmelle, Normand et Bernard.

Charles-Auguste Majeau décède à Saint-Charles-Borromée un 9 février 1974. Son corps repose au cimetière de Joliette.

CHARLES-MAYER

Rue désignée « Charles-Mayer » en rapport à Charles Mayer, chroniqueur sportif et dénommée un 15 mars 2010.

Charles Mayer naît un 28 janvier 1901 à Montréal.

Après avoir obtenu un diplôme de l'Université de Montréal en 1922, Mayer commence à travailler comme journaliste. Après un bref séjour au journal *Le Canada* il se retrouve à *La Patrie* où il passera 11 ans comme journaliste couvrant les affaires municipales et comme rédacteur sportif.

En 1933, il travaille pour *Le Petit Journal* en tant que rédacteur en chef des sports pour ensuite hériter du poste de rédacteur en chef exécutif des sports. En 1957, il accepte ensuite les fonctions d'éditeur au journal *Dimanche-Matin*, mais revient à *La Patrie* en 1959, cette fois en tant que chroniqueur. Au cours de ses 40 ans de journalisme, Mayer se familiarise avec la scène sportive à Montréal. Il prend le temps de rédiger *L'Épopée des Canadiens* qui se vend à plus de 100 000 exemplaires en deux éditions.

Durant sa carrière de journaliste, Mayer est témoin de l'avènement de la radio puis de la télévision qui deviennent rapidement d'importants véhicules pour la couverture d'événements sportifs auprès du public. Il crée et anime l'émission *La Ligue du Vieux Poêle* et, pendant de nombreuses années, il décerne pour le bénéfice de la radio et de la télévision les Trois étoiles de chaque match des Canadiens. On se souvient particulièrement de la soirée où Mayer décerne les trois étoiles du match à Maurice Richard, suite à une spectaculaire performance de cinq buts du Rocket face aux Maple Leafs de Toronto. De 1945 à 1963, Mayer est le commentateur attitré des Séries mondiales de baseball, d'abord à la radio, puis à la télévision de langue française. De plus, en 1945, il fait la description en français des matchs des Royaux de Montréal qui évoluent dans la Ligue internationale. Mayer est aussi appelé à faire des reportages quotidiens de 15 minutes durant les Jeux Olympiques de Londres en 1948 et les Jeux du Commonwealth qui se déroulent à Vancouver en 1954.

Mayer est aussi le publiciste francophone de la LNH responsable des officiels mineurs pendant plus de 20 ans. Pendant qu'il effectue ses reportages en provenance des Jeux de Londres en 1948, il est appelé à travailler avec la délégation canadienne à ces mêmes Jeux Olympiques. Il est aussi impliqué dans les courses de chevaux à titre de directeur de l'information des hippodromes Richelieu et Blue Bonnets, président de la Fédération canadienne de boxe de 1955 à 1956 et vice-président de l'Association athlétique de Montréal qui régit la boxe à la grandeur de la province. Plus tard, il sera aussi vice-président de l'Association mondiale de boxe et agira comme juge aux épreuves de boxe olympique et lors de diverses cartes de boxe amateur.

Charles Mayer est un inlassable défenseur de causes civiques qui n'hésite pas à promouvoir le sport et la communauté. En 1954, il est élu au conseil municipal de la Ville de Montréal et il est reporté au pouvoir en 1957. Mayer s'investit à vanter les mérites de Montréal auprès de la communauté internationale, d'abord en suggérant au cours des années 1950 que Montréal accueille les Jeux Olympiques, puis en assistant à la réunion d'Amsterdam en 1970 alors que le CIO annonce que l'organisation des Jeux de 1976 est octroyée à Montréal. C'est aussi lui qui lance l'idée que Montréal puisse obtenir une concession du baseball majeur.

En 1961, lorsque le gouvernement du Premier ministre John Diefenbaker adopte la Loi sur la condition physique et le sport amateur, Mayer est l'un des premiers retenus pour siéger au sein du Conseil consultatif de la Santé et du Sport amateur créé par le gouvernement fédéral dans le but de régir et de promouvoir le sport et la condition physique.

Au Québec, Mayer joue un rôle de premier plan avec la Palestre Nationale comme vice-président puis de gouverneur à vie, qui est alors le plus important club sportif francophone au Québec.

Les connaissances de Mayer et sa contribution à la cause du sport en font l'un des représentants québécois au sein du comité de sélection du Panthéon des sports canadiens.

Charles Mayer s'éteint en 1971 à l'âge de 70 ans.

CHARLEVOIX

Rue désignée « Charlevoix » en rapport au Père Pierre-François-Xavier de Charlevoix, historien, et municipalisée un 28 juin 1984.

Le premier « grand » historien de la Nouvelle-France fait son entrée au XVIII^e siècle. Né à Saint-Quentin, France, en 1662, Pierre-François-Xavier de Charlevoix entre chez les Jésuites à 16 ans.

Il enseigne au Collège de Québec (1705-1709) puis retourne en sa France natale publier son **Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'Empire du Japon** (1715).

Le revoilà en Nouvelle-France en 1720. Louis XIV le charge d'enquêter sur les missions des jésuites et la valeur juridique de certaines frontières établies par le traité d'Utrecht, traité où Terre-Neuve et l'Acadie sont cédées à l'Angleterre (1713-1715).

Durant ses voyages dans la colonie française, il remonte le fleuve Saint-Laurent et atteint le Mississippi qu'il descend sur toute sa longueur.

Il repart définitivement pour la France en 1723 et se consacre au métier d'historien professionnel. 1744 est l'année de publication de sa fameuse **Histoire et description générale de la Nouvelle-France**. Écrivain sobre et classique, le Père Charlevoix écrit la première histoire « scientifique » du Canada. Soucieux de précision, respectueux de la chronologie et au meilleur des connaissances méthodologiques du temps, il dépouille la masse de documents contenus dans les différents dépôts d'archives de la Compagnie de Jésus (société de Jésuites). Il produit une oeuvre passablement « objective » qui conserve une certaine jeunesse et demeure très utile pour l'étude de la vie quotidienne en Nouvelle-France.

Le Père Charlevoix décède à La Flèche, France, en 1761.

CHAPUT, chemin

Le « chemin Chaput » est ainsi désigné en rapport à Gaspard Chaput, propriétaire de la terre où se trouve ce chemin déjà en usage en 1957. La municipalité le réaménage en 1985.

Fils de Jean-Baptiste Chaput et Marguerite Desrochers, il naît un 30 avril 1867 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Rose-Délina Bazinet un 22 janvier 1895 à la Cathédrale de Joliette.

En 1890, 1894 et 1922, la municipalité le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 10 comprenant la concession du Bois-Brûlé et de ses chemins de ligne.

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité de Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui le régissent.

Conseiller municipal de 1907 à 1910, on le retrouve estimateur de la municipalité en 1918.

Sa tâche :

Dresser lui-même ou faire dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

De l'union à Rose-Délina Bazinet naissent 12 enfants : Blanche, Aline, Hélène, Antoinette, Jean-Marie, Yvonne, Rolland, Alfred, Marie-Rose, René, Laurette et Thérèse.

Son fils René habite la demeure paternelle plus que centenaire et située aux limites du chemin Chaput. Lui-même fut inspecteur de voirie en 1947 pour l'arrondissement numéro 10.

Gaspard Chaput décède un 14 août 1935. Son corps repose au cimetière de Joliette.

CHÂTELAIN, de la

Rue désignée « Châtelaine » pour l'élégance du nom et municipalisée un 16 novembre 1977.

CLARENCE-GAGNON

Rue désignée « Clarence Gagnon » en rapport à Clarence Gagnon, peintre et municipalisée un 15 janvier 2003.

Monsieur Clarence Gagnon naît le 8 novembre 1881 à Sainte-Rose.

Sa rencontre vers 1902 avec Horatio Walker sera déterminante, car elle influencera grandement son style. Ils demeureront d'ailleurs de grands amis jusqu'au décès de Walker. La majeure partie de son oeuvre restera toujours liée aux paysages et scènes de la vie du Québec. Ses remarquables scènes hivernales demeureront toujours de grands classiques. Sans nul doute un de ceux qui aura le plus marqué la peinture paysagiste au Québec.

Clarence Gagnon meurt le 6 janvier 1942 à Montréal.

CLAUDE-MASSON

Rue désignée « Claude-Masson » en rapport à Claude Masson, journaliste, ex-éditeur adjoint et vice-président du quotidien *La Presse* et humaniste.

Claude Masson naît en 1942.

Tout au long de vie professionnelle, il s'intéresse plus particulièrement aux affaires municipales. Dans les années 60, il commence sa carrière de journaliste. Par la suite, il est nommé responsable de la chronique urbaine pour *La Presse* à Montréal, directeur de l'information et rédacteur en chef pour *Le Soleil* de Québec, président-éditeur pour *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières.

En 1990, il devient éditeur adjoint pour *La Presse*, puis finalement il est nommé vice-président de ce quotidien.

En 1999, à l'âge de 58 ans, il perd la vie accidentellement dans l'écrasement du vol 990 d'*Egyptair* en compagnie de sa femme, Jeannine Bourdages, au large de Cape Cod.

Son implication dans le milieu journalistique ainsi que ses valeurs humanitaires et son engagement bénévole sont toujours une source d'inspiration.

Aujourd'hui, plusieurs prix honorent sa mémoire :

- **Prix Claude-Masson du journalisme** de l'Association canadienne des périodiques catholiques (ACPC).
- **Prix Claude-et-Jeannine-Masson** des Hebdos du Québec.
- **Prix Claude-Masson** (Jeune bénévole de 14 à 30 ans) de la Fédération des centres d'action bénévole du Québec (FCABQ) et du gouvernement du Québec.
- **Prix d'excellence Claude-Masson** pour un bénévole qui a contribué de façon significative à la vie du Patro Le Prévost.
- **Trophée Claude-Masson** pour des personnes bénévoles dans la Municipalité régionale de comté (MRC) de Joliette.

CODERRE

Rue désignée « Coderre » en rapport à Adélarde Coderre, cultivateur et maire, et municipalisée un 9 avril 1969.

Fils de Médéric Coderre et Émerence Moreau de Saint-Paul, il naît en 1891. Il épouse Alexina Champagne un 15 octobre 1919 à la paroisse Saint-Pierre de Joliette.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée l'élit conseiller en 1916, puis maire en 1927. Il assume la mairie jusqu'en 1937.

De l'union à Alexina Champagne naissent 2 filles : Marguerite et Georgette.

Adélarde Coderre décède un 24 mai 1961 à Mackayville. Son corps repose au cimetière de Joliette.

COLLIN

Rue désignée « Collin » en rapport à Noël Collin, premier résidant en 1959, et municipalisée un 14 février 1968. Monsieur Roméo Lacombe, pionnier de la rue Lacombe, demande verbalement au conseil municipal de la nommer « Collin », un 9 novembre 1959. L'histoire parle d'elle-même.

Fils de Victor Collin et Anny Duquette, il naît un 24 décembre 1931 à Sainte-Julienne. Il épouse Jeanine Raymond un 5 octobre à Saint-Esprit.

Noël Collin complète des études de menuisier et d'ébéniste à l'École des Arts et Métiers et des études universitaires en comptabilité.

Contremaître dans une grande entreprise de construction joliettaise, il travaille à la construction de l'église Saint-Pierre et de l'hôpital Saint-Charles (aujourd'hui C.H.R.D.L.).

De l'union à Jeanine Raymond naissent 2 jumeaux, Jean-Pierre et Daniel, et André.

Noël Collin meurt prématurément d'un cancer à l'âge de 38 ans, un 7 novembre 1970. Son corps repose au cimetière de Joliette.

COUtlÉ

Rue désignée « Coutlé » en rapport à J.-Georges Coutlée, commis-comptable, et municipalisée un 8 mai 1974.

Monsieur Coutlée naît à Montréal un 6 février 1913 et s'unit maritalement à Hélène Rochon dans la même ville.

Commis-comptable à l'usine de tabac Imperial Tobacco, on lui compte 45 années de service.

Son engagement social n'est pas des moindres : Grand chevalier de Colomb et député de district des chevaliers du même ordre.

De l'union à Hélène Rochon naissent 3 enfants : Ginette, Denise et Guy.

J.-Georges Coullée décède un 8 novembre 1977. Son corps repose au cimetière de Joliette.

CREVIER

Rue désignée « Crevier » en rapport à Joseph-Emmanuel Élias Crevier, cleric de Saint-Viateur, et municipalisée un 3 juillet 1973.

Fils de Samuel Crevier et Marie-Rose-Clémentine Léger, il naît un 20 décembre 1895 à Saint-André d'Argenteuil.

Clerc de Saint-Viateur, on le retrouve missionnaire en Mandchourie (Chine) dans les années '30.

Nommé curé de la paroisse du Christ-Roi un 16 juillet 1947 pour trois ans, il intéresse ses fidèles à l'installation d'un terrain de stationnement à des fins paroissiales par l'acquisition de terrains sur la future rue Lafontaine (Bordeleau) lors d'une assemblée de paroisse un 3 octobre 1948.

Il préside à l'assemblée convoquée pour l'élection d'un corps de syndics un 21 janvier 1951 qui doit veiller à l'érection future de l'église et du presbytère au Christ-Roi. Les nouveaux syndics tiennent leur première réunion un 8 avril 1951 au bureau du curé Crevier.

Le Père Crevier décède un 10 mars 1963. Son corps repose à Rigaud.

CURÉ-M.-NEYRON, du

Rue désignée « du Curé-M.-Neyron » en rapport à Jean-Claude Raphaël Neyron, prêtre, et municipalisée un 6 novembre 1995.

Fils de Benoît Neyron et Marguerite Villerme, il naît un 9 juillet 1803 à Saint-Polycarpe, Lyon, France.

Ordonné prêtre un 29 juin 1827 et vicaire jusqu'en 1833, il arrive au Canada avec six jésuites un 31 mai 1842. Monseigneur Ignace Bourget, évêque du diocèse de Montréal, le nomme curé à Saint-Thomas (il est le quatrième) et desservant (il est le second) du Village-de-Saint-Charles d'Industrie.

Il officie de janvier à octobre 1843. Lui succède le premier curé du Village de l'Industrie, Monsieur le grand vicaire du diocèse, Antoine Manseau.

Raphaël Neyron officie au premier baptême du Village-de-Saint-Charles d'Industrie un 9 janvier 1843, celui de Léon, fils de Joseph Laurance et Ursule Richard; à la première sépulture, un 7 février 1843, celle d'Elmire, fille d'Édouard Ricard et Angèle Lahaise; et au premier mariage, un 15 février 1843, celui de Prosper Raymond et Marie Montour.

Successivement, Monseigneur Bourget lui assigne les cures de Saint-Benoît-des-Deux-Montagnes (1843-1847), Mascouche (1847-1851), Sainte-Anne-de-Bellevue (1851-1852) et Saint-Urbain de Châteauguay (1852-1853). On le retrouve enfin à Keesville, Albany, ville de l'État de New-York, États-Unis (1853-1856).

À souligner, sa correspondance avec Monseigneur Bourget datant de sa cure à Mascouche. Il dénonce l'expatriation des Canadiens vers l'État de New-York, qu'il connaît personnellement. Matériellement, moralement et religieusement, elle ne leur vaut rien. Il propose en contrepartie l'amélioration de la tenure seigneuriale, l'abolition de certaines obligations des censitaires et l'aide gouvernementale aux colons en subvenant provisoirement à leurs besoins.

Monsieur le curé Neyron revient à Lyon un 4 avril 1856, mais signale sa disponibilité à retourner au Canada si le haut clergé lui assigne une mission. On ne le sollicite plus et il décède un 17 juillet 1874 à l'Hospice des prêtres à Vermaison, Lyon.

D'AILLEBOUST

Rue désignée « d'Ailleboust » en rapport à Jean d'Ailleboust, seigneur du fief, et municipalisée un 14 juin 1972.

Jean, chevalier d'Ailleboust, quatrième fils de Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil et Marie-Louise Denys de la Ronde, naît à Québec un 8 mai 1694.

Il suit ses frères dans l'Est de l'Amérique française. Il sert comme enseigne à Terre-Neuve puis à Port-Royal. Condamné à mort, le chevalier d'Ailleboust cherche refuge dans les colonies anglaises et décide de passer en France.

Nommé lieutenant pour Sainte-Lucie (île antillaise), il y séjourne quatre ans. Le Régent de France lui octroie des lettres de rémission de peine en 1720. Il revient bientôt à Québec. Le marquis de Beauharnois, gouverneur de la Nouvelle-France, le prend sous sa protection. Il le recommande au grade de lieutenant d'artillerie (1730) et lui concède un fief, celui de d'Ailleboust, derrière celui de Lanoraie (1736).

Jean d'Ailleboust vend sa seigneurie à Joseph Gauthier (1756). Lieutenant réformé (1754), il se retire à l'Assomption où il meurt en 1787, célibataire.

Le système seigneurial, d'essence française, instauré en 1623, se voit aboli en 1854.

D'ARGENTEUIL

Rue désignée « d'Argenteuil » en rapport à Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil, seigneur du fief, et municipalisée un 14 février 1979.

Fils de Charles d'Ailleboust des Museaux et Catherine Le Gardeur de Repentigny, il naît à Québec un 19 juin 1659. Il épouse Marie-Louise Denys de la Ronde, fille d'une grande famille canadienne. De leur union naissent 11 enfants dont Jean, seigneur du fief d'Ailleboust.

Entré jeune dans les troupes de la marine, il devient enseigne, aspiration de nombreux jeunes Canadiens. Lieutenant réformé (1690), il est promu lieutenant en pied en 1694, année où le comte de Frontenac l'envoie porter un message urgent au commandant de Michillimakinac. Il revient bientôt à Montréal, un convoi de 200 canots de fourrures à sa suite.

Le gouverneur Frontenac apprécie ses services et le nomme commandant en second de Michillimakinac. Il accompagne Frontenac dans une expédition en 1696. L'année suivante, il hérite de la seigneurie d'Argenteuil. Héritage paternel, Argenteuil se situe sur la rive Nord de la rivière Outaouais, entre le comté de Papineau et celui des Deux-Montagnes; le comté de Terrebonne le borne au nord; les Laurentides le traversent d'est en ouest; la rivière du Nord et la rivière Rouge le baignent.

Les voyages l'attirent plus que la colonisation. On le retrouve à Détroit (1707) et Terre-Neuve (1709). Il connaît fort bien la psychologie des Amérindiens qui l'ont d'ailleurs en estime.

Nommé capitaine (1710), il meurt en mars 1711.

DALCOURT

Rue désignée « Dalcourt » en rapport à Marc Dalcourt, conseiller et municipalisée en mars 1985.

Fils de Moïse Dalcourt et Louisa Mathieu, il naît un 6 juillet 1927 à Joliette. Il épouse Ginette Robitaille un 30 juin 1956 à Saint-Thomas.

Il complète des études secondaires et se retrouve contremaître en confection pour hommes à la compagnie Style Mart, rue Lépine, paroisse Saint-Pierre à Joliette.

Élu conseiller municipal à Saint-Charles-Borromée de mai 1959 à mai 1965 et d'octobre 1966 à novembre 1968, il oeuvre ensuite comme bénévole au sein de l'organisme Émilie-Gamelin pour une période de quatre ans.

De l'union à Ginette Robitaille naissent 2 filles : Carole et Michelle. Monsieur Dalcourt réside dans Saint-Charles-Borromée.

DANIEL-JOHNSON

Rue désignée « Daniel-Johnson » en rapport à Daniel Johnson, un premier ministre du Québec, et municipalisée un 9 avril 1969.

Né à Danville, Québec, diplômé en droit, il entreprend une carrière politique en 1946 comme député de l'Union nationale. Maurice Duplessis, Premier ministre du Québec à cette époque, le nomme ministre des Ressources hydrauliques en 1958. Il le reste dans les cabinets Sauvé et Barrette. Après la perte du pouvoir en 1960 aux mains des libéraux, on le retrouve chef de l'Union nationale.

Suite à la défaite de L'U.N. en 1960, Daniel Johnson participe au premier débat politique télévisé. Son opposant : René Lévesque, alors lui-même ministre des Ressources hydrauliques dans le cabinet libéral de Jean Lesage. Le sujet du débat : la nationalisation de l'électricité. En 1966, Monsieur Johnson ramène son parti au pouvoir.

Daniel Johnson poursuit les réformes amorcées par son prédécesseur, Jean Lesage, dans tous les domaines, et ce, jusqu'à sa mort, soit deux ans plus tard.

Domaine scolaire : implantation d'écoles secondaires régionales et de cégeps.

Domaine économique : création du ministère des Institutions financières, des Compagnies et des Coopératives, et de l'Office de Planification et de développement du Québec. Le but : décentraliser les investissements au profit des régions défavorisées. Institution de l'assurance-récolte à l'intention des agriculteurs.

Domaine social : institution de la Société d'habitation du Québec (1967) pour créer des logements à prix modérés, du poste Protecteur du citoyen; et mise en place des premiers éléments de l'assurance-maladie.

Domaine culturel : avènement de Radio-Québec, poste d'État, et institution d'une Bibliothèque nationale pour promouvoir la culture québécoise et l'éducation permanente.

Les relations gouvernementales provinciales et fédérales se tendent en 1967. Le fameux « Vive le Québec libre! » du général de Gaulle auquel Johnson sourit provoque un remous à Ottawa qui se souvient de la publication du livre **Égalité ou Indépendance** en 1965, dont Daniel Johnson est l'auteur.

En 1968, les relations France-Québec se resserrent par la création de l'Office franco-québécois, organisme pour favoriser les échanges de jeunes entre les deux entités francophones. Des centres franco-québécois pour le développement de la recherche technologique et scientifique voient le jour. Un organisme culturel assure la présence et la représentation du Québec à l'étranger : le Commissariat général à la coopération extérieure. Ultérieurement, des Maisons du Québec sont ouvertes à l'étranger.

Daniel Johnson meurt le matin de l'inauguration du barrage Manic 5 à Manicouagan en 1968. Le barrage hydroélectrique porte aussi son nom.

Ses deux fils, Pierre-Marc et Daniel, sont familiers de la vie politique : Pierre-Marc, Premier ministre péquiste de septembre à décembre 1985; Daniel, Premier ministre libéral de janvier à septembre 1994.

DAUPHINAIS

Rue désignée « Dauphinais » en allusion au Dauphiné, région française, et municipalisée un 16 novembre 1977.

La finale « ais » s'explique par glissement phonétique.

Le Dauphiné est une ancienne province de France autrefois habitée par deux peuples gaulois (Allobroges et Voconces) et colonisée par Rome au II^e siècle de notre ère. Elle subit la domination burgonde puis franque au V^e siècle. Elle échoit aux comtes d'Albon au X^e siècle. Ceux-ci prennent le titre de dauphin au XII^e siècle, d'où le nom Dauphiné; s'ensuivent trois dynasties qui s'éteignent au XIV^e siècle. Le dernier des comtes d'Albon cède le Dauphiné à Philippe VI, chef du royaume français, pour une somme d'argent importante et à condition que le titre de dauphin soit porté par le fils aîné du roi. C'est également en Dauphiné que débute vraiment la Révolution française et ce dès 1788.

DAVID EST ET OUEST

Rue désignée « David » en rapport à David Rivest et municipalisée un 12 novembre 1969.

Fils de Roger Rivest et Huguette Forget, David naît un 17 décembre 1968 et demeure célibataire.

Il complète des études secondaires et travaille dans une compagnie d'asphalte (réparations et bordures de ciment).

Son père, épicier-boucher, propriétaire du dépanneur Saint-Charles de 1956 à 1978, cède un terrain à la municipalité pour l'ouverture d'une rue en 1969, rue qui porte d'ailleurs le nom de son fils.

DAVIGNON

Rue désignée « Davignon » en allusion à Avignon, ville française, et municipalisée en mars 1985. L'effacement du signe apostrophe est imputable à un glissement phonétique.

Avignon, ville du sud de la France, doit sa reconnaissance historique aux papes du XIV^e siècle.

La Rome de ce siècle sent l'anarchie et la misère. S'ensuit l'exil avignonnais du pape couvrant la période 1309 à 1377. Sept papes, tous français, vont résider à Avignon qui devient domaine papal, et ce, jusqu'en 1791.

Le séjour avignonnais sécurise la papauté, mais l'unité de l'Église en subit le contrecoup : schisme d'Occident (1374-1414) d'où l'avènement d'Églises nationales et de la Réforme protestante.

Le témoignage le plus frappant du glorieux passé d'Avignon est le Palais des Papes. Constitué de deux édifices : le Palais-Vieux (1334) et le Palais-Neuf (1342) entourés de remparts.

On y retrouve également le fameux pont d'Avignon, celui popularisé par la chanson du même nom, dont le nom est Saint-Bénézet, érigé au XII^e siècle, et dont il ne subsiste que quatre arches.

DEBLOIS

Rue désignée « Deblois » en rapport à Malvina Deblois, femme du maire Louis Bazinet, et municipalisée un 14 janvier 1970.

Fille de François Deblois et Louise Chapdelaine, elle naît à Saint-Ours un 27 décembre 1849. Elle épouse Louis Bazinet (référence : rue Louis-Bazinet) à la Cathédrale de Joliette un 29 septembre 1868.

Malvina Deblois est une nièce de François-Xavier Trudeau, cultivateur et maire de la municipalité Saint-Charles-Borromée de 1866 à 1872.

De l'union à Louis Bazinet naissent 13 enfants dont trois garçons et trois filles survivent à leur naissance.

Malvina Deblois décède un 11 août 1917. Son corps repose au cimetière de Joliette.

DÉFRICHEURS, des

Rue désignée « des Défricheurs » pour rendre hommage aux défricheurs des terres, et municipalisée un 6 octobre 1988.

La conquête du sol en Nouvelle-France est encadrée par le système seigneurial, structure économique éprouvée en France et transposée ici.

Le fleuve Saint-Laurent, la plus importante voie de pénétration maritime vers l'intérieur du pays, a servi de base pour un découpage plus ou moins rectangulaire des seigneuries. Ces rectangles de 8 à 12 kilomètres de front partent du fleuve et s'étendent vers l'intérieur sur environ 20 kilomètres.

Le terme « habitant » convient au défricheur qui habite et s'est habitué à la terre qu'il a conquise, le défrichement étant une tâche longue et pénible qui forge le caractère.

Dans un bout de pays où isolement, climat extrême et maringouins caractérisent toutes les entreprises de défrichage, les familles ont sué des années durant pour gagner à peine leur subsistance. Seule la production domestique pourvoit aux besoins matériels de première nécessité.

Depuis la Nouvelle-France jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il n'y a pas de changement fondamental dans le travail du colon et de sa famille pour s'installer sur une nouvelle terre.

L'histoire de la conquête du sol au Québec est une affaire de ténacité et de nécessité. Le colon reçoit son lot soit du seigneur, soit de l'agent des terres au temps du système des cantons.

Il profite généralement de l'hiver pour accéder à son terrain et faire les premiers abattis sur l'emplacement de sa future maison. Son unique outil : sa hache. En attendant, il vit dans une cabane en bois rond sans plancher ni cheminée qu'il rend étanche en bouchant les fentes d'herbes et d'écorces qui servent aussi à confectionner un toit. Selon l'éloignement et les difficultés rencontrées, il « monte » sa famille après un ou deux hivers.

Aussitôt arrivée, la famille s'attèle au travail de la terre. On la nettoie grossièrement pour y faire les premières semailles de blé entre les souches qui prennent cinq ans à pourrir. La mère s'occupe d'un petit jardin.

La terre s'agrandit d'année en année. À la cabane succède une maison construite en bois scié au moulin ou en bois équarri à la hache et blanchi à la chaux.

Le défrichement occupe le temps laissé par les récoltes. Moins on défriche, plus les tâches agricoles s'alourdissent.

Il faut compter dix ou douze ans avant d'avoir une dizaine d'arpents en labour de charrue, le minimum pour mettre sa terre en soles lorsqu'il y a une famille à nourrir.

En 30 ans, le colon défriche 30 arpents de terre arable, possède une maison un peu spacieuse, un chemin devant sa porte, des voisins et un banc à l'église. Sa vie : défricher et bâtir.

Au XIX^e siècle, la naissance de l'industrie du bois permet aux agriculteurs de passer les hivers dans les chantiers. L'argent gagné est investi dans des instruments aratoires en métal (socs de charrue, ustensiles en métal) pour améliorer encore et toujours le rendement de la terre.

DEGRANPRÉ

Rue désignée « Degrandpré » en rapport au Père Alphonse de Grandpré, clerc de Saint-Viateur, et municipalisée en mars 1985.

Fils de Louis de Grandpré, docteur, et Joséphine Champagne, il naît un 9 décembre 1883 à Sainte-Geneviève-de-Berthier.

De santé fragile mais doué d'une intelligence vive alliée à une soif insatiable de savoir, il se range bientôt parmi les premiers de sa classe.

Ses études secondaires classiques se font au Collège de Joliette. Il entre au Noviciat des Clercs de Saint-Viateur en 1904. Il complète des études théologiques au Scolasticat de l'Immaculée Conception, chez les Jésuites à Montréal, en 1907.

Ordonné prêtre en 1910, il enseigne la rhétorique au Séminaire de Joliette. Il éveille les esprits au sens du beau et à l'amour de la patrie. Nommé préfet des études en 1919, il assume ce poste et celui d'assistant-supérieur pendant quatre ans.

De 1923 à 1938, le poste d'assistant-provincial lui revient. Son rôle dans l'organisation du cours primaire supérieur est de première importance. Pendant près de vingt ans, il fréquente les milieux ecclésiastiques, politiques et le monde de l'éducation dans ses sphères les plus élevées. Pendant quelques années, le Père de Grandpré est aumônier d'une section de la Société Saint-Jean-Baptiste et aumônier régional de Montréal de l'Ordre de Jacques-Cartier, une société canadienne-française secrète; il y tempère les esprits trop échauffés. Supérieur du Séminaire de Joliette est son dernier poste occupé en 1938.

Il fait une mauvaise chute en juillet 1942. Sa santé se détériore rapidement et il décède dans la nuit du 13 courant. Son corps repose au cimetière des Clercs de Saint-Viateur, à la Maison Champagneur.

DELANGIS

Rue désignée « Delangis » en rapport à Henri Delangis, et municipalisée un 10 juillet 1969.

Lot cédé à la Municipalité par Noël Pelletier, époux de Louise Delangis, fille d'Henri Delangis.

Fils d'Henri Delangis et Delvina Caillé, il naît un 8 mars 1906 à Déchaillon sur la rive sud. Il épouse Laurette Venne un 26 février 1927 dans la paroisse Saint-Pierre à Joliette.

Henri Delangis, frère de Jos Delangis, Joliettain bien connu dans le domaine du transport et des travaux publics, est mécanicien pour la compagnie paternelle Delangis Transport.

De l'union à Laurette Venne naissent 13 enfants : Claire, Henriette, Rolland, Lucie, Fernand, Louise, René, Jacques, Monique, Simone, Paul, Fleurette et Mireille.

Henri Delangis décède un 5 février 1986. Son corps repose au cimetière de Joliette.

DEROUIN

Rue désignée « Derouin » en rapport à Onézime et Henri Derouin, cultivateurs, et municipalisée un 10 juin 1970.

Fils de François Derouin et Solange Marchand, Onézime naît en 1838 à Bastican. Il épouse Rose de Lima Robillard un 22 juin 1863 à la Cathédrale de Joliette.

Menuisier et propriétaire foncier, il occupe de 1868 à 1870 le poste d'inspecteur des chemins et ponts publics pour l'arrondissement numéro 8 (chemins des rangs de Kildare).

Inspecteur agraire en 1880 pour l'arrondissement champêtre numéro 3 (concessions Bois-Brûlé, Petite-Noraie et Visitation), il remplit les tâches suivantes :

S'occuper des nuisances publiques, fossés et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque, ou dans un ruisseau, ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du chemin cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

Estimateur en 1882, il dresse ou fait dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

Manufacturier de moulins à battre, le conseil l'assigne en 1885 à la fonction de surintendant spécial pour surveiller des travaux de construction d'un pont dans la concession des Prairies.

De l'union à Rose de Lima Robillard naissent 5 enfants : Henri, Orpha, Anna, Arthémise et Marie-Louise.

Onézime Derouin décède un 8 novembre 1918. Son corps repose au cimetière de Joliette.

Fils d'Onézime Derouin et Rose de Lima Robillard, Henri naît un 21 juin 1882 à Saint-Charles-Borromée. De sa première épouse, Alice Ferron, morte jeune, il n'a aucun rejeton. Il convole en secondes noces avec Armande Grenier un 5 juillet 1910 à Saint-Liguori.

En 1908, 1916 et 1920, le conseil municipal le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 8 (2^e rang de Kildare).

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

Élu conseiller municipal en 1923 et 1924, on lui assigne le poste d'inspecteur agraire en 1926, comme son père Onézime en 1880, et pour le même arrondissement champêtre, soit le numéro 3 (concessions Bois-Brûlé, Petite-Noraie, Visitation).

De l'union à Armande Grenier naissent 12 enfants : Joseph-Onézime, Blanche-Orpha, Arthémise-Marguerite, Aline-Emma, Yvonne-Berthe, Joseph-Rosaire, Madeleine, Thérèse-Ovila, Jean-Marie, Viateur, Jacques et Jean-Paul.

Henri Derouin et sa femme Armande Grenier décèdent accidentellement un 30 octobre 1931. Leurs corps reposent au cimetière de Joliette.

DESCHAMPS

Rue désignée « Deschamps » en rapport à Cécile Deschamps et municipalisée un 10 juin 1970.

Cécile Deschamps et Florent Plante, son époux, sont d'anciens propriétaires du dépanneur Bosco des années '60, dépanneur situé sur la rue Visitation et derrière laquelle se trouve la rue Deschamps. Ils sont aussi les ex-propriétaires des terrains qui, cédés ultérieurement en partie par leur propriétaire respectif pour l'ouverture d'une rue, forment aujourd'hui ladite rue.

DESCHÊNES

Rue désignée « Deschênes » en rapport à Elie Deschênes, et municipalisée un 14 février 1968.

De par sa formation théologique et religieuse acquise au Grand Séminaire de Montréal comme aspirant au sacerdoce, Elie Deschênes s'est dévoué énormément à la cause de la liturgie en mettant à profit sa parfaite maîtrise du chant grégorien et de la polyphonie classique. Considéré comme l'un des premiers collaborateurs immédiats du Père Lorenzo Gauthier en 1935, c'est avec beaucoup d'intérêt qu'il suivait les préparatifs de ce jubilé d'or espérant pouvoir participer aux nombreuses festivités qui avaient été planifiées.

Fondateur de la première chorale paroissiale, il en fut le directeur dévoué durant onze ans et en demeura membre jusqu'en 1984.

Comme premier gérant de la Caisse populaire du Christ-Roi fondée le 27 janvier 1937, il a connu les tout débuts de cette institution financière aujourd'hui très florissante.

En tant que l'un des pionniers du mouvement de la Saint-Vincent-de-Paul, il a souvent dépanné des familles pauvres qui s'adressaient à lui à sa maison privée à toute heure du jour ou de la nuit pour obtenir de la nourriture, des vêtements ou de l'huile à chauffage durant l'hiver.

Le témoignage de la vie de ce paroissien éclaire encore la vie de notre communauté chrétienne.

Monsieur Elie Deschênes décède à l'âge de 79 ans.

DESCÔTEAUX

Rue désignée « Descôteaux » en rapport à Ghislaine Descôteaux, et municipalisée un 12 décembre 1973.

Fille d'Hervé Descôteaux et Élise Obomsawin, elle naît un 10 décembre 1947 à Montréal. Elle épouse Claude Blouin un 31 août 1974 à la paroisse du Christ-Roi.

Claude Blouin est le beau-frère de Victor Perreault, cédant du terrain appelé ultérieurement rue Descôteaux. Le couple Blouin figure au nombre des premiers résidants de cette rue.

De l'union à Claude Blouin naissent 4 enfants : Ghislain, Annie, Isabelle et Marie-Andrée.

DESROCHERS

Rue désignée « Desrochers » en rapport à Jean-Marie Desrochers, cultivateur et pionnier, et municipalisée un 3 juillet 1973.

Fils de Simon Desrochers et Léa Champagne, il naît un 28 mai 1912 dans Saint-Charles-Borromée. Il épouse Alice Pelletier un 28 mai 1938 à la paroisse du Christ-Roi.

En 1940 et 1949, le conseil municipal le nomme inspecteur de voirie pour le rang de la Visitation.

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

En 1959, Jean-Marie Desrochers cède une partie de terrain pour l'ouverture d'une rue. En 1973, ses fils Jean-Jacques et Bernard cèdent aussi d'autres lots dudit terrain à la municipalité. Cette rue porte le nom de Monsieur Desrochers.

De 1960 à 1966, Jean-Marie Desrochers, actif dans la communauté charloise, fait partie du corps des syndics du Christ-Roi. Il seconde Léopold Longpré (référence : rue Longpré) dans l'administration des sommes empruntées pour la construction d'une église et d'un presbytère au Christ-Roi.

Cultivateur, puis opérateur de machines de textiles à la compagnie Farbstein, on le retrouve marguillier et bénévole à la Société Saint-Vincent-de-Paul.

De l'union à Alice Pelletier naissent 8 enfants : Jean-Jacques, Paul, Raymond, Bernard, Céline, Marc, Louise et Louis.

Monsieur Desrochers est décédé le 4 juillet 2000, à l'âge de 88 ans. Il est inhumé au cimetière de Joliette.

DOCTEUR-JEAN-PAUL-MIREAULT, du

Rue désignée « DU DOCTEUR-JEAN-PAUL-MIREAULT » en rapport à Jean-Paul Mireault, médecin, et municipalisée un 18 décembre 2000.

Natif de Sainte-Marie-Salomé, d'origine acadienne, il était l'aîné d'une famille de 10 enfants.

Il a complété ses études classiques au collège de l'Assomption avant d'entreprendre ses études médicales à Montréal; c'est en 1946, au sortir de l'armée, qu'il commença à pratiquer d'abord à Saint-Ambroise-de-Kildare puis à Joliette au début des années '50.

Marié à Jeannine Dubois, il a eu 5 enfants (Gilles, Cécile, Madeleine, Luc et Guy).

Il a œuvré à titre de médecin de famille (médecin généraliste) pendant de nombreuses années parcourant Joliette et les municipalités environnantes du temps des visites et des accouchements à domicile.

Il fut le premier médecin à établir son bureau de consultation dans la paroisse du Christ-Roi au grand dam des médecins de l'époque qui s'étonnaient qu'il « s'en aille loin de St-Eusèbe ».

Il fut de nombreuses années le médecin attitré des Clercs de St-Viateur de la région au centre Champagneur.

Il fut président du conseil des médecins de l'hôpital St-Eusèbe et officia à titre de Gouverneur au sein du Collège des médecins de la province de Québec au milieu des années '60.

En 1960, il fit partie des premiers médecins généralistes à oeuvrer à l'hôpital St-Charles auprès de la clientèle psychiatrique.

Au cours des années '70, à titre de directeur adjoint aux services professionnels, il prit charge du comité d'admission de l'hôpital Delanaudière qui recevait des malades nécessitant des soins à long terme.

Il a vu construire l'église du Christ-Roi et il s'impliquait dans les oeuvres de la paroisse tout en remplissant des fonctions de marguillier et chantant avec la chorale du Christ-Roi.

Il fut l'un des membres fondateurs de la Caisse populaire du Christ-Roi y exerçant entre autres la fonction de Président pendant plus de vingt ans. Il fut nommé président d'honneur des festivités entourant le cinquantième anniversaire de la fondation de la Caisse populaire du Christ-Roi en 1988.

Sur sa pierre tombale, on retrouve cette inscription qu'il avait écrite lors de ses études au collège l'Assomption : « La vie est trop courte pour être petite, il faut la faire grande ».

DOUBLE (rang)

Le seigneur de Lavaltrie prit la décision d'ouvrir un rang dit double mais aucun document historique n'existe à ce propos. Toutefois, une ordonnance de prolongation du rang Double émise par le conseil municipal de Berthier numéro 2 en date du 10 décembre 1849 fait état de sa réalité.

L'ordonnance situe ce chemin de front entre les 2^e et 3^e rangs du township de Kildare et indique qu'on l'ouvrira jusqu'à la ligne de séparation des paroisses de Saint-Ambroise-de-Kildare et Saint-Charles-Borromée. Ses dimensions : 30 pieds de largeur entre deux fossés de 3 pieds de largeur chacun.

Le mot rang est un canadianisme qui désigne une suite de lots voisins aboutissant ordinairement à une même ligne, sur un même côté de chemin. Le système du « rang double » se répand dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Ses avantages :

L'occupation de maisons des deux côtés du rang permet une circulation plus accrue du chemin qui empêche sa fermeture par la neige et l'isolement des habitants. Dans l'hiver canadien, malheur aux isolés.

Ce système supprime l'affrontement culture-forêt. L'absence de boisés en face des maisons résout le problème de l'ombrage des arbres qui gardent l'humidité et le froid près de celles-ci et le problème des animaux sauvages qui y vivent et nuisent aux cultures et déciment moutons et volailles.

ÉMILIE-BROUILLETTE

Rue désignée « Émilien-Brouillette » en rapport à Émilien Brouillette, cultivateur, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Fils d'Athanase Brouillette et Valérie Auger, il naît un 19 avril 1914 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Pauline Dalphond, nièce de Romuald Dalphond (référence : rue et place Romuald Dalphond), un 28 décembre 1945 à la paroisse Saint-Pierre de Joliette.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée l'élit conseiller en 1957. Il reste en poste jusqu'en 1963.

En plus de cultiver la terre, Monsieur Brouillette fait du terrassement et livre des arbres, notamment des conifères, à la Société Radio-Canada de Montréal.

De son union à Pauline Dalphond naissent 3 enfants : Jocelyne, Normand et Danielle.

Émilien Brouillette décède un 10 juillet 1989. Ses cendres reposent au cimetière de Joliette.

ENTENTE, de l' (RUE DE PLACE)

Initialement, la rue de l'Entente se situe du côté des rues Bernard, Bousquet, Gouin et Boucher. Dans les années '60, on lui substitue le nom « Juge-Guibault » et on la reporte en haut de la rue Petite-Noraie. La rue et la place du même nom sont municipalisées un 4 mars 1968.

Artère secondaire parallèle à la rue Visitation, artère principale à vocation économique où se regroupent les principaux commerces de la municipalité, la rue de l'Entente est à vocation sociale (longée de maisons résidentielles et à piste cyclable et piétonnière) et religieuse (la Maison de l'Entente située sur la Place de l'Entente où une croix plantée en son centre signifie le rassemblement, l'unité des Charloises et Charlois dans une même foi).

FÉLIX-LECLERC

Rue désignée « Félix-Leclerc » en rapport à Félix Leclerc, chansonnier-poète nationaliste québécois, et municipalisée un 13 juillet 1977.

Né à La Tuque, Québec, en 1914. Enfance heureuse, éducation catholique et études classiques à Ottawa. Animateur radiophonique à Trois-Rivières (1934-1937), Félix Leclerc interprète sa première chanson sur les ondes de Radio-Canada (1939). Il est également membre de la troupe de théâtre du Père Legault, « Les Compagnons ».

Dans les années '40, il acquiert une solide réputation d'auteur dramatique au cours de la série d'émissions « Je me souviens ». Ses publications: **Adagio** (contes), **Allegro** (fables), **Andante** (poésie), **Pieds nus dans l'aube** (roman), **Dialogues d'hommes et de bêtes** (théâtre).

Premier chanteur québécois à faire une percée sur une scène parisienne, l'ABC de Paris, en 1950 et à populariser l'image de son pays. La France le surnomme « Le Canadien » et lui décerne le Prix du Disque de l'Académie Charles-Cros en 1951, 1958 et 1973.

À son retour de France (1958), Félix Leclerc s'installe définitivement à l'île d'Orléans.

Toujours prolifique dans ses écrits (**Théâtre de village**, **Le hamac dans les voiles**; **Moi, mes souliers**, **Le P'tit Bonheur**, etc.), il fait le délice des Québécois nationalistes des années '60, période de révolution tranquille, avec ses chansons (**Le P'tit Bonheur**; **Moi, mes souliers**, **MacPherson**, **l'Hymne au printemps**, **Notre sentier**).

Prix, médailles et titres lui sont décernés dans les années '70 et '80 : Prix Calixa-Lavallée, Prix Denise-Pelletier, médaille d'argent du Mouvement national des Québécois, officier de l'Ordre du Canada, Grand officier de l'Ordre national du Québec et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le chansonnier-poète écrit jusqu'à la fin : **Le Dernier Calepin** (livre de pensées), en 1988. Il s'éteint un 8 août 1988 vers huit heures du matin. Son corps repose au cimetière de l'île d'Orléans.

FERNAND-SEGUIN

Rue désignée « Fernand-Seguin » en rapport à Fernand Seguin, biochimiste et commentateur scientifique.

Fernand Seguin naît à Montréal en 1922. Détenteur d'une licence ès sciences de l'Université de Montréal en 1944, il reçoit une maîtrise en sciences biologiques de la même université l'année suivante. Il fait carrière dans l'enseignement supérieur jusqu'en 1954, alors qu'il opte pour l'éducation populaire audiovisuelle.

Éminent vulgarisateur scientifique, Fernand Seguin a partagé sa vie professionnelle entre la radio et la télévision qu'il a tour à tour servies. Il joint la Société Radio-Canada en 1947 où il rédige et commente plus de cent lectures radiophoniques jusqu'en 1952. De 1954 à 1962, il anime plus de cent cinquante programmes scientifiques à la télévision et plus de cent émissions sur le vif avec diverses personnalités de 1962 à 1965. De 1965 à 1970, il écrit plus de trois cents chroniques radiophoniques d'une demi-heure par semaine à la radio, puis revient à la télévision de 1970 à 1978 pour plus de quarante chroniques. En 1978, il écrit, en collaboration, le scénario d'un documentaire de soixante minutes pour l'Office national du film (ONF).

Toujours en 1978, Fernand Seguin réalise une série de treize émissions pour la Télé-université de Radio-Québec intitulée « Un univers à découvrir : le corps humain ». En 1982-83, il prépare quatorze films d'une demi-heure chacun pour le compte de la C.S.S.T. « La santé et la sécurité au travail ».

Fernand Seguin a également à son actif une oeuvre scientifique importante. Il est l'auteur des « Entretiens sur la vie » (1952); co-auteur de « Les chemins de la science », sept livres de l'enseignant et sept guides pédagogiques pour les élèves de sixième année, (1970-75); il édite « Le monde des plantes » en 1959 et « Le Sel de la science » en 1980. Il a publié également de nombreuses études et articles journalistiques dans des magazines scientifiques. Monsieur Seguin est président de la firme de consultation en communications audiovisuelles « Les Entreprises Fernand Seguin Inc. » et continue toujours d'écrire.

De nombreux prix et distinctions ont marqué sa carrière scientifique dont un de l'UNESCO, le prix international « Kalinga » pour la vulgarisation de la science. Il a reçu des doctorats honorifiques de quatre universités québécoises. Le Canada le reconnaît officier de l'Ordre du Canada en 1978.

Monsieur Seguin a été également membre du Conseil des Universités, membre du bureau de direction de l'Institut du cancer de Montréal, des Presses universitaires du Québec et de l'Association canadienne des maladies mentales division du Québec. Il est, depuis 1981, membre du Conseil scientifique de l'IRSST.

Décédé en juin 1988, à l'âge de 66 ans, Monsieur Fernand-Seguin peut être considéré sans contredit comme un des plus grands, sinon le plus grand professeur de sciences qu'a connu le Québec. Détenteur d'une formation de biologiste et de biochimiste, Monsieur Seguin fut d'abord, de 1945 à 1954, professeur en physiologie puis chercheur en biochimie. Mais c'est surtout à titre de communicateur scientifique qu'il fut le plus connu et qu'il a sans doute laissé les plus grands souvenirs.

À partir de 1947, il a animé et participé à plusieurs émissions scientifiques à la radio et à la télévision de Radio-Canada dont La science en pantoufles, Le roman de la science, La science et vous, Science réalité et, plus récemment, Aujourd'hui la science. Il a aussi participé, entre 1954 et 1962, à plus de 250 films de vulgarisation scientifique.

Qui n'a pas aussi en mémoire les merveilleux moments qu'il a su créer avec ses invités à l'émission d'information générale, Le sel de la semaine, de 1965 à 1970.

Homme d'une grande culture, pédagogue et humaniste, il avait vu ses qualités reconnues à plusieurs reprises. En 1977, il recevait le prix Kalinga de l'UNESCO qui « récompense une personne qui a contribué de façon exceptionnelle à la compréhension de la science et de ses enjeux en société »; en mars 1988, il recevait la médaille Sandford-Fleming de l'Institut Royal du Canada. Nous ne pouvons que souhaiter que celui qui avait su rendre la science si intéressante et vivante pour le grand public soit une inspiration constante pour tous ceux qui sont chargés de cette mission à l'école.

Monsieur Fernand Seguin est décédé en 1988.

FERNET

Rue désignée « Fernet » en rapport à Joseph-Onézime Fernet, cultivateur, et municipalisée un 14 juin 1972.

Fils d'Onézime Fernet et Marie Hervieux, il naît un 3 juin 1869 à Berthier. Il épouse Marie Desrosiers un 16 octobre 1895 à Berthier.

Joseph-Onézime fréquente le Collège St-Joseph à Berthierville un an ou deux. Il complète sa formation par la lecture. Enfant unique, son père et lui sont très proches et dits inséparables. Ils aiment la chasse, les chevaux de course, la politique et les affaires.

Dans sa parenté, on retrouve un beau-frère écrivain réputé, Léo-Paul Desrosiers, et le Père René Piette, prédicateur émérite, directeur de la Maison Querbes et vicaire de la paroisse du Christ-Roi.

De l'union à Marie Desrosiers naissent 11 enfants : Marie-Juliette, Ida, Angéline, Louis-Joseph, Paul, Alice, Cécile, Gérard, Hélène, Noëlie et Jean.

Joseph-Onézime Fernet décède un 26 mars 1935. Son corps repose au cimetière de Berthier.

FORAND

Rue désignée « Forand » en rapport à Frédéric Forand, cultivateur, et municipalisée un 14 juin 1972.

Il acquiert une terre en 1885 à la concession des Prairies, terre achetée de Jean-Baptiste Chapdelaine (référence : rue Chapdelaine).

En 1892, le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée le nomme gardien d'enclos publics.

Ses tâches :

Recevoir et retenir sous sa garde les animaux trouvés errants sur une grève, un chemin, une place publique, un terrain autre que le leur, et envoyés en fourrière jusqu'à réclamation du(des) propriétaire(s) ou vente à l'enchère selon les normes prévues.

Nourrir et soigner convenablement ces bêtes.

Avertir sans délai, par avis spécial écrit ou verbal, le(s) propriétaire(s) des bêtes, si connu(s) et domicilié(s) dans Saint-Charles-Borromée.

Donner un avis public dans les 24 heures suivant l'émission de l'avis spécial si les animaux sont non réclamés [(propriétaire(s) inconnu(s) ou non résidant(s)], qui indique l'espèce et la couleur des bêtes, le lieu d'errance, le lieu de détention et la vente à l'enchère à un jour déterminé.

De l'union à Joséphine Robert naissent 4 enfants. Trois enfants meurent successivement les 18 et 24 octobre 1895. Seule survit Marie-Anne, nourrisson, née un 12 août de la même année.

Frédéric Forand loue sa terre en 1896 et la vend en 1902.

Les registres de la paroisse de la Cathédrale font état de deux mariages de Marie-Anne Forand célébrés à Webster au Massachusetts, États-Unis, en 1914 et 1920. Les Forand ont pu émigrer aux États-Unis.

GABRIELLE-ROY

Rue désignée « Gabrielle-Roy » en rapport à Gabrielle Roy, écrivain canadienne, et municipalisée un 19 mai 1999.

Gabrielle Roy naît à Saint-Boniface, Manitoba, un 22 mars 1909. Son père, Léon Roy, meurt en 1929, période de crise économique mondiale, sans testament car sans le sou. Sa femme et ses huit enfants vont connaître une période de dispersion et une insécurité matérielle croissante. Deux fils quittent le foyer, en errance à travers l'Alberta. Un troisième s'installe en Saskatchewan où il devient maître d'école. Des cinq filles, Anna, Adèle et Bernadette, se marient ou occupent des postes d'institutrice loin de Saint-Boniface. Mélina, la mère, Clémence, sa fille à dépressions répétitives, et la benjamine Gabrielle, occupent la grande maison paternelle de rue Deschambault.

À Gabrielle, la vie semble sourire. Après d'excellentes études, elle décroche en 1928 un poste d'enseignante au prestigieux Institut Provencher. Elle joue la comédie avec succès au Cercle Molière, s'adonne fébrilement à l'écriture et fait même publier ses premiers écrits, en français et en anglais, dans les journaux de Winnipeg.

Gabrielle Roy quitte son poste d'institutrice en 1937 pour un séjour de deux ans en France et en Angleterre. Elle revient au pays en 1939 à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Elle s'installe à Montréal et travaille en qualité de journaliste-pigiste pour des périodiques en vogue : le Jour, la Revue moderne et le Bulletin des agriculteurs où elle publie ses récits et plusieurs séries de grands reportages.

À la suite de son mariage au docteur Marcel Carbotte en 1952, elle s'installe à Québec, ville qu'elle habite jusqu'à ses derniers jours.

Son premier roman *Bonheur d'occasion* (1945), peinture réaliste de la vie dans un quartier ouvrier de Montréal, lui vaut d'emblée une notoriété qui ne se dément pas au fil des ans. De nombreuses distinctions lui sont attribuées :

La Médaille Lorne Pierce de la Société royale du Canada en 1946;
La Médaille de l'Académie canadienne-française en 1946;
Le Prix du Gouverneur général du Canada en 1947, 1957 et 1978;
Le Prix Ludger-Duvernay en 1956;
Le Prix Athanase-David en 1971;
Le Prix Molson pour l'ensemble de son oeuvre en 1978;
Le Prix de la littérature de jeunesse du Conseil des arts du Canada en 1979.

Et cette notoriété dépasse les frontières canadiennes. New-York sélectionne *Bonheur d'occasion* « Book of the month » en 1946 et la France lui décerne le Prix Femina en 1947 pour son roman.

Après son deuxième roman *La Petite Poule d'Eau* (1950) écrit en France, Gabrielle Roy revient s'installer définitivement à Québec.

Sa popularité des années 50 ne se dément pas dans les années 70. De tous les romanciers québécois, elle est celle dont le renouvellement constant est bâti autour de personnages humains souvent désespérés mais qu'une sensibilité profonde alliée à un désir de faire différent et mieux anime. La romancière aime, respecte et dirige ses personnages avec finesse, leur accordant une plus grande part d'intégrité que ne le font généralement les romanciers contemporains. Cette femme de lettres authentiquement canadienne sait mettre en scène et créer des situations de type universel. Ses romans sont traduits en plusieurs langues. Reconnue comme l'une des plus grandes parmi les romanciers classiques du Canada français, Madame Roy est la première femme admise à la Société royale du Canada.

L'œuvre de Gabrielle Roy regroupe une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants. Son dernier écrit autobiographique *La détresse et l'enchantement* paraît en 1984, un an après son décès survenu un 13 juillet 1983 à l'âge de 74 ans.

GARAULT

Rue désignée « Garault » en rapport à Joseph Gareau, cultivateur, et municipalisée un 8 mai 1974.

Un recensement de la municipalité de Saint-Charles-Borromée datant de janvier 1877 fait mention d'un Joseph Gareau, propriétaire de deux terres à la concession du Vieux-Moulin. Un second, datant de 1881, le signale cultivateur, âgé de 61 ans, marié à Philomène Blais et père de 5 enfants (Albina, Georgianna, Albert, Eva, Joseph).

Les registres de la paroisse de la Cathédrale font état d'une revalidation de son mariage à Philomène Blais un 8 septembre 1863 à domicile. Quelques doutes survenus sont à l'origine de cette situation. Les registres n'expliquent pas ces doutes.

Le conseil municipal le nomme en 1863 inspecteur des ponts et chemins publics pour l'arrondissement numéro 8 (concession de Base-de-Roc jusqu'au dépôt du chemin de fer).

En 1872 et 1875, la municipalité le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 1 (concession du Vieux-Moulin).

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

Inspecteur agraire en 1880 pour l'arrondissement champêtre numéro 1 (concession du Vieux-Moulin, Base-de-Roc et des Prairies).

Ses tâches :

S'occuper des nuisances publiques, découverts, fossés de ligne et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque, ou dans un ruisseau ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si le responsable est inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après un examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du terrain cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain, sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

Joseph Gareau vend ses terres en 1893. Il quitte la municipalité Saint-Charles-Borromée.

GÉRARD-CÔTÉ

Rue désignée « **GÉRARD CÔTÉ** » en rapport à Gérard Côté, marathonien, et municipalisée un 15 janvier 2003.

Le sport n'occupait pas une grande place chez les Côté de Saint-Barnabé, un petit village situé près de Saint-Hyacinthe, au Québec. Dans cette famille qui comptait « environ quinze enfants » aux dires de Gérard, « on ne courait que pour aller traire les vaches ».

Né en 1913, le petit Gérard n'a que quatre ans quand sa famille quitte la ferme pour Saint-Hyacinthe, où son père travaille désormais comme maçon. S'il n'est pas sûr du nombre de frères et de soeurs qu'il a, c'est que certains sont morts très jeunes tandis que les aînés avaient déjà quitté la maison familiale avant sa naissance.

C'est en s'entraînant pour faire de la boxe que Gérard Côté découvre les plaisirs du conditionnement physique et son talent naturel pour la course à pied. Il peut courir longtemps sans se fatiguer; de la maison à l'école, de la maison à la rivière, de la maison au village. Il prend part à des épreuves de cinq ou dix milles, mais ne connaît pas beaucoup de succès. C'est alors qu'il fait la connaissance du Britannique d'origine italienne Pete Gavuzzi, un expert qui analyse son style et lui recommande de courir le corps un peu plus penché vers l'avant. Il lui donne des trucs pour améliorer sa vitesse et son endurance.

Côté participe au marathon de Boston pour la première fois en 1936. Il arrive à « Bean Town » accompagné d'entraîneurs, d'amis et de conseillers. Débordant de confiance et d'enthousiasme, il effectue le parcours à la course deux jours avant la compétition, si bien qu'il n'a plus d'énergie pour l'épreuve, qu'il ne complète d'ailleurs pas.

Quatre ans plus tard, il revient seul à Boston, avec 17 \$ en poche. Il n'enfile pas ses chaussures de sport pendant les trois jours précédant la course. Frais et dispos, il prend les commandes de l'épreuve au 35^e kilomètre et file jusqu'à la victoire en un temps record de 2 heures, 28 minutes et 28 secondes. Il s'agit du premier de quatre triomphes bostoniens pour Côté, qui gagna aussi en 1942, 1943 et 1948.

Boston n'est pas la seule ville qui marque la carrière de Gérard Côté. La Seconde Guerre mondiale l'entraîne en Europe, où il signe des victoires en Angleterre, aux Pays-Bas et en Belgique. En fait, sa carrière sera ponctuée de 112 victoires, en plus de 82 deuxièmes ou troisièmes places, sur les 264 courses auxquelles il prend part. Sa plus grande déception aura été son 17^e rang lors du marathon des Jeux olympiques de Londres, en 1948.

Il a été élu au Temple de la renommée des sports du Canada en 1955 et élu au Temple de la renommée des sports du Québec en 1991.

Il a également été nommé Chevalier de l'Ordre national du Québec en 1988, membre de l'Ordre du Canada en 1990.

GILLES-VIGNEAULT

Rue désignée « Gilles-Vigneault » en rapport à Gilles Vigneault, chansonnier-poète nationaliste québécois, et municipalisée un 10 juin 1970.

Né à Natashquan, Québec, sur la Côte-Nord, un 13 octobre 1928. Études classiques au Séminaire de Rimouski, lieu de composition de ses premiers vers. Licence ès lettres à l'Université Laval, Québec. Comédien, metteur en scène et directeur d'une troupe de théâtre, la « Troupe des Treize » (1956) à Québec, qui remporte le trophée Calvert au Festival national d'art dramatique de l'Est du Québec en 1958.

Fondateur d'une revue, « Émourie », des Éditions de l'Arc, tout en enseignant l'algèbre au Camp Valcartier et à l'École technologique de Québec, on le retrouve professeur de littérature à l'Université Laval de Québec.

En 1958, il signe des monologues pour la télévision et rencontre Jacques Labrecque, célèbre folkloriste canadien. Il lui compose **Jos Monferrand**, sa toute première chanson.

En 1960, on entend sa voix rauque pour la première fois. De 1962 à 1968, il endisque huit microsillons et publie des recueils de poèmes et de textes. Le Festival international de la chanson à Sopot, Pologne, couronne **Mon Pays** en 1965. Désormais, Gilles Vigneault est connu outre-mer.

Arthur Lamothe, cinéaste québécois, réalise un film biographique de Vigneault (1968) et se mérite le Grand Prix international de l'Académie Charles-Cros de Paris en 1970.

Mon pays, c'est l'hiver, Gens du pays, Qu'il est difficile d'aimer, chansons du poète, font partie du patrimoine culturel québécois.

L'un de ses premiers recueils, **Quand les bateaux s'en vont**, lui vaut le Prix du Gouverneur général en 1965. Artiste québécois productif, il se voit décerner le Prix Molson en 1982 et le Prix Denise-Pelletier en 1983. Gilles Vigneault demeure « le » poète du Pays.

GOGUET

Rue désignée « Goguet » en rapport à Théophile Goguet, et municipalisée un 8 novembre 1972.

Fils de Frédéric et Angélique Richard de Saint-Thomas, il naît un 30 septembre 1833 et se marie à Séraphine Moreau un 15 février 1858, à la Cathédrale de Joliette. Il convole en secondes noces avec Clémence Arnaud à la Cathédrale un 19 février 1876.

Cultivateur et propriétaire d'une terre à la concession des Prairies, le conseil municipal le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 3, concession des Prairies, en 1880.

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

La municipalité le nomme en 1890 inspecteur agraire pour l'arrondissement champêtre

comprenant les concessions du Vieux-Moulin, de la Base-de-Roc et des Prairies.

Ses tâches:

S'occuper des nuisances publiques, découverts, fossés de ligne et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque, ou dans un ruisseau, ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si le responsable est inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis, par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du terrain cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain, sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

De l'union à Séraphine Moreau naissent 5 enfants : Angèle, Délia, Malvina, Virginie et Théophile-Arthur.

Théophile Goguet appelé aussi Goyet décède un 30 septembre 1887. Son corps repose au cimetière de Joliette.

GOLF EST ET OUEST, chemin du

Désigné du « Golf » à l'ouverture du terrain de golf en 1951, et municipalisé un 15 novembre 1961.

Le chemin Bosco est le prolongement du côté est de ce chemin. Le côté ouest mène au Centre hospitalier régional de Lanaudière.

GOUIN

Rue désignée « Gouin » en rapport à Marie Gouin, et municipalisée un 6 juillet 1949.

Fille de Jean-Baptiste Gouin et Cordélie England, elle naît un 14 novembre 1888 à Saint-Damien. Elle épouse Isaïe Boucher (référence : rue Boucher) un 19 février 1917, à la Cathédrale de Joliette.

La mise en forme de la rue Gouin se fait simultanément à celle de la rue Boucher, soit en 1949. Elle reçoit des numéros civiques la même année.

La municipalité Saint-Charles-Borromée voit à l'amélioration de la rue Gouin en 1951 : elle la prolonge jusqu'à la rue Sainte-Anne et lui fournit un panneau indicateur au coin en 1953.

De l'union à Isaïe Boucher naît Marie-Marthe, leur unique enfant.

Marie-Gouin décède un 21 novembre 1960. Son corps repose au cimetière de Joliette.

IMPASSE DU PUITTS

Petite rue sans issue qui aboutit à un des sept puits qui alimentent en eau la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Elle constitue un court embranchement de la rue Vadeboncoeur.

Sa municipalisation remonte au 6 octobre 1988.

JEANNE-SAUVÉ

Rue désignée « Jeanne-Sauvé » en rapport à Jeanne Sauvé, et municipalisée un 18 décembre 2000.

Jeanne Sauvé quitte la Saskatchewan toute jeune, alors que ses parents l'envoient parfaire son éducation au couvent Notre-Dame-du-Rosaire à Ottawa. Elle étudie ensuite à l'Université d'Ottawa. Dès lors, elle participe à de nombreux mouvements de jeunes, dont celui de la Jeunesse étudiante catholique de Montréal. De 1942 à 1948, elle parcourt l'Amérique du Nord et sert de porte-parole bilingue pour le Mouvement de l'action sociale. En 1948, elle épouse Maurice Sauvé et le couple décide de déménager à Londres, puis à Paris. Elle travaille comme adjointe au directeur du Secrétariat de la jeunesse de l'UNESCO et obtient un diplôme d'études en civilisation française de l'Université de Paris.

De retour au Canada en 1952, Jeanne Sauvé entame une carrière de journaliste pigiste au service de CBC, Radio-Canada, CTV et plusieurs réseaux américains. Elle rédige des éditoriaux sur l'actualité dans les grands journaux canadiens, elle est très active au sein de nombreux organismes, dont l'Union des artistes, le YMCA, Bushell communication, l'Institut canadien des affaires publiques et l'Institut sur la recherche politique. En 1972, Jeanne Sauvé décide de se lancer en politique fédérale. Éluë, elle accepte le poste de ministre chargée des Sciences et de la technologie, devenant la première femme provenant du Québec à accéder au cabinet fédéral. Plus tard, elle est nommée ministre de l'Environnement et ministre des Communications. Elle est reconnue pour son excellente gestion et son leadership.

Le 14 avril 1980, elle est élue présidente de la Chambre des communes, devenant la première femme oratrice à la législation fédérale. Elle préside plusieurs débats litigieux, dont celui du rapatriement de la Constitution canadienne et celui du projet de loi omnibus (légalisation de l'homosexualité) en 1982. Durant sa présidence, Jeanne Sauvé procède à un réaménagement de la gestion administrative et financière de la Chambre des communes. Sa présidence prend fin le 30 novembre 1983, après une longue session parlementaire tumultueuse de trois ans et demi.

Le 23 décembre 1983, elle est nommée première femme gouverneur général du Canada. Elle déclare que c'est une percée importante pour les femmes de tout le pays. Son mandat commence le 14 mai 1984. En plus de ses fonctions officielles, elle milite en faveur de la paix, de l'unité nationale et des jeunes. Elle sillonne le pays afin de promouvoir l'unité nationale et de faire connaître le rôle du gouverneur général. Pour des raisons de santé, elle cesse ses activités publiques et en profite pour créer un fonds de 10 millions de dollars pour la jeunesse.

Durant sa prestigieuse carrière, Jeanne Sauvé a été nommée compagnon de l'Ordre du Canada et commandant de l'Ordre du mérite militaire en 1984, membre de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et médaillée du Centenaire en 1967 et du jubilé de la Reine en 1977. Le 26 janvier 1993, Jeanne Sauvé s'éteint à Montréal.

JEAN-LIVERNOCHE

Rue désignée « Jean-Livernoche » en rapport à Jean Livernoche, cleric de Saint-Viateur, et municipalisée en mars 1985.

Fils de Philorum Livernoche et Malvina Bastien, il naît un 24 juin 1921 à Saint-Cuthbert. Il est le benjamin d'une famille de 3 enfants. Ses sœurs : Yvette et Marthe.

Il fait ses études primaires à l'école du village et ensuite au Séminaire de Joliette où il obtient son baccalauréat ès Arts en 1941.

Il entre au Noviciat de Joliette un 1^{er} août 1941. Le 14 août courant a lieu sa prise d'habit et le 15 août 1942, il prononce ses premiers vœux.

Un 16 juillet 1945, il prononce ses vœux perpétuels. Son ordination se tient un 15 juin 1946. Monseigneur Joseph Charbonneau l'officie à la Cathédrale de Montréal.

Nommé vicaire à la paroisse du Christ-Roi pour deux ans (1948-1950), il y retourne dix ans plus tard, soit de 1958 à 1960, puis de 1970 à 1974.

Organisateur hors pair, il s'intéresse beaucoup aux sports, particulièrement au baseball. Il met sur pied Les Panthères du Christ-Roi. Et surtout, il est l'initiateur des Mousses du Grand Joliette.

De 1952 à 1960, le Père se voit confier divers postes et responsabilités : recruteur de vocations, aumônier, puis professeur au Noviciat de Joliette.

Le 27 juin 1960, il devient directeur des élèves du Séminaire de Joliette, tant au secondaire qu'au collégial. Pendant six ans, il oeuvre comme éducateur avisé et innovateur, admiré des étudiants qui apprécient sa diplomatie, son haut sens de l'organisation et surtout son dévouement envers eux.

Il devient économiste local de la vaste Maison provinciale de Joliette un 15 août 1966. On dit qu'il aime à faire toutes choses en grand, attitude qui ne favorise pas toujours le compte de banque.

En 1970, il retourne vicaire au Christ-Roi.

En 1978, il préside les Jeux du Québec à Joliette.

Le Père Livernoche décède à l'hôpital Saint-Eusèbe de Joliette un 11 novembre 1980.

JEAN-MARC-BROUILLETTE

Rue désignée « Jean-Marc-Brouillette » en rapport à M. Jean-Marc Brouillette, entrepreneur et homme d'affaires qui a grandement contribué au développement résidentiel de Lanaudière et d'autres régions au Québec, et dénommée un 15 mars 2010. Jean-Marc Brouillette est né à Saint-Ambroise-de-Kildaire, de parents agriculteurs.

Dès l'âge de 17 ans, il fait ses débuts dans la construction comme charpentier menuisier en continuant de travailler sur la ferme familiale pour la culture de pommes de terre. Il a fait ses études à L'école d'arts et métiers pour ensuite débiter sa carrière dans les affaires dès l'âge de 21 ans.

Il a construit son premier chalet à Saint-Charles-Borromée et sa première maison sur la rue Bousquet. En 1968, il a construit l'Église de la paroisse Saint-Jean-Baptiste.

En 1969, il forma sa première compagnie de construction qu'il nomma ***J-M BROUILLETTE INC.***

Entre les années 1972 et 1982 il a bâti 370 unités de logements dans la ville de Joliette et a poursuivi d'autres projets dans différentes municipalités. Il a formé un parc immobilier à partir d'immeubles qu'il a construit dans Lanaudière et la Mauricie sous la raison sociale des ***Appartements JMB enr.*** Entre-temps, il poursuit différentes réalisations, telles que : édifices à bureaux, bâtiments agricoles, HLM, résidences pour personnes âgées, maisons de ville, et bien d'autres constructions.

Toujours dans la même période, dans la municipalité de Saint-Charles-Borromée, plusieurs résidences unifamiliales furent érigées sur les rues Riendeau, Pelletier, Mandeville, Deschênes, Romuald-Dalphon, Verdun, Vadnais, de l'Entente, des Pins, et Coutré.

En avril 1972, il a fait l'acquisition d'une terre de près de 18 acres dont le développement a débuté en 2008 sur le boulevard L'Assomption Ouest avec la construction d'habitations multifamiliales, ce projet comporte 11 terrains totalisant un investissement de 5 100 000 \$. De plus, sur cette même terre, une nouvelle rue sera ouverte au courant de l'année 2010, rendant 26 terrains disponibles en phase I et 23 autres terrains en phase II, pour une valeur approximative d'un développement unifamiliale de 8 500 000 \$.

En 2004, la rue Roméo-Gaudreault fut ouverte pour le développement d'un projet de maisons de ville en copropriété qui totalise un investissement de 2 800 000 \$. La suite de ce projet prévoit des immeubles locatifs luxueux et/ou des condominiums pouvant accueillir près de 50 nouveaux résidents, il s'agit d'un développement se chiffrant à une moyenne de 6 millions de dollars.

En 2002, toujours sur le territoire de Saint-Charles-Borromée, il débuta la construction d'un 16 logements sur la rue Wilfrid-Ranger et d'un 27 logements sur le boulevard Sainte-Anne, à deux pas de bureaux commerciaux construits quelques années auparavant : ce sont des projets que le Groupe Brouillette possède encore aujourd'hui.

En 1974, il ouvre *Les Maisons Usinées Brouillette inc.*, une usine de maisons modulaires à Sainte-Marcelline-de-Kildare qu'il agrandit à trois reprises afin de suivre l'expansion de différents marchés dans les régions du Québec, telles que : Trois-Rivières, Tracy, Sorel, plusieurs unités de logements et de condominiums ont été réalisées avec la technologie de l'usinée.

Il fut le premier à construire des condominiums à Joliette en 1984.

Dans les années 1985, il développe le marché américain dans l'état de New-York.

En 1987, il réalisait son rêve d'enfance, celui d'avoir sa propre ferme qui prit une ampleur telle que ses autres réalisations. Il se spécialisait dans l'élevage de bœuf de boucherie. Il exploitait cette ferme en parallèle avec les autres entreprises, c'est à ce jour qu'il fonda *Ferme JAM-MI-LI INC.*

En 1994, il a fait l'acquisition d'une entreprise de fabrication de fermes de toit et de poutrelles ajourées qu'il a renommé *Structure Lanaudière inc.*, ce qui a permis d'offrir la gamme complète des produits à ossatures de bois afin de répondre à une demande du marché.

En plus de l'attention qu'il a toujours donnée à sa famille, ces cinq entreprises sont l'œuvre de sa vie qui forme aujourd'hui le « Groupe Brouillette ». Nous pouvons dire de lui qu'il a mené de grands chantiers domiciliaires et a permis un toit à des milliers de Lanaudois de tous les niveaux. Il avait la passion de son travail et l'esprit d'entrepreneuriat.

Ses implications sociales :

- ◇ Membre Chambre de Commerce
- ◇ Membre Club des Richelieu
- ◇ Groupement des chefs d'entreprise du Québec
- ◇ Président provincial de l'A.P.C.H.Q.
- ◇ Président de l'Association québécoise des manufacturiers d'habitations
- ◇ Président de la Société québécoise des manufacturiers d'habitations
- ◇ Et plusieurs œuvres de bienfaisance

JEAN-MAURICE-BAILLY

Rue désignée « Jean-Maurice-Bailly » en rapport à Jean-Maurice-Bailly, journaliste sportif et animateur à la radio de Radio-Canada.

Jean-Maurice Bailly est né à Saint-Gabriel-de-Brandon en 1920.

Il débute à Radio-Canada le 16 janvier 1942 comme commis aux nouvelles. À l'automne 1944, il passe au Service des sports, où il rejoint René Lecavalier. En 1947, il anime pour la première fois la Ligue du vieux poêle où il devient, entre les périodes, analyste des parties de hockey des Canadiens de Montréal, présentées uniquement à la radio à cette époque.

En 1949, tout en restant au Service des sports, il se joint à l'équipe des Joyeux Troubadours, émission humoristique de chansons et de blagues. Il y est animateur pendant 28 ans, soit jusqu'à la fin de l'émission en 1977.

Il épouse la chanteuse québécoise Lucille Dumont en 1945; ils se séparent en 1964.

Il est congédié de la célèbre émission de la télévision de Radio-Canada, *La Soirée du hockey* en 1969 pour y avoir été trop critique au goût de la maison qui produisait l'émission.

Il prend sa retraite de Radio-Canada le 26 juin 1985, ce qui met fin à sa dernière émission radio, *À toi Jean-Maurice*, qu'il animait depuis 1974.

Jean-Maurice Bailly s'éteint le 6 juillet 1990 à Montréal à l'âge de 70 ans.

JEAN-PLANTE

Dans un livre intitulé « La Paroisse du Christ-Roi de Joliette », paru en 1986 et dont l'abbé François Lanoue est l'auteur, il est écrit (page 245) que ce nom ne s'apparente à rien de spécial. On l'attribue à une suggestion de contribuable(s) ou au choix personnel d'un fonctionnaire pour efficacité administrative. Sa municipalisation remonte au 11 juin 1980.

JUDITH-JASMIN

Rue désignée « Judith-Jasmin » en rapport à Judith Jasmin, journaliste, et municipalisée un 22 décembre 2003.

Née à Terrebonne le 10 juillet 1916, Judith est la fille aînée d'Amédée Jasmin (35 ans) notaire et secrétaire-trésorier de la municipalité et de la compagnie d'éclairage électrique locale et de Rosaria Desjarlais (23 ans) secrétaire de son époux. Ils résident sur la rue Saint-Pierre.

En 1921, Amédée, Rosaria et leurs deux fillettes (Judith et Claude) partent vivre en France. La famille, à laquelle un garçonnet s'est ajouté, est de retour en 1929 et s'installe sur la rue Saint-Denis dans le quartier Villerey. Judith repart étudier en France pendant deux ans au lycée pour filles de Versailles.

Entre 1936 et 1937, elle fait ses débuts au théâtre professionnel et aussi comme diseuse à la radio de CKAC. Elle obtient aussi quelques rôles variés à la radio de Radio-Canada.

En septembre 1938, elle décroche le rôle d'Élise Velder dans le nouveau roman radiophonique quotidien *La Pension Velder*. Elle devient une vedette.

Pendant trois ans, elle sera responsable, à *Fémina*, d'une chronique à l'intention des femmes au foyer que madame Thérèse Casgrain lui confie. Elle se lance dans l'écriture et la réalisation de grands spectacles et, à la scène comme à la radio, les rôles dramatiques se succèdent.

Au bal des artistes, elle remporte le trophée de la meilleure jeune première pour la saison 1942-1943. Elle donne aussi des conférences publiques pour mieux contribuer à l'essor culturel de son pays.

Elle enseigne la formation radiophonique au conservatoire Lasalle et lance des émissions culturelles qui offrent un tremplin et un lieu de perfectionnement aux jeunes auteurs et aux futurs comédiens. C'est ainsi qu'elle donne un coup de main à Félix Leclerc, qu'elle a connu comme comédien, et à Yves Thériault. Elle sera aussi l'amie de Gabrielle Roy, Anne Hébert, Françoise Loranger, Solange Chaput-Rolland, Mia Riddez, Pauline Julien et Pierre Elliott Trudeau.

En avril 1947, elle devient speakerine et réalisatrice pour l'équipe de la section française du Service international de Radio-Canada. Judith travaille alors avec André Langevin (futur écrivain) et le jeune journaliste René Lévesque.

En 1951, pendant un mois et demi, Judith Jasmin et René Lévesque couvrent, d'un bout à l'autre du Canada, le voyage de la princesse Élisabeth et du duc d'Édimbourg. Le 2 juin 1953, ils se rendent à Londres pour le couronnement d'Élisabeth II, puis en France pour l'anniversaire du débarquement en Normandie, le 6 juin. Leur performance durant ces événements ainsi que le climat d'ouverture qui commence à se manifester au Canada français décident la direction du réseau français à créer un Service de reportages. René Lévesque en sera le directeur et Judith Jasmin, le seul reporter.

Au début de mars 1955, elle part à ses frais en Inde et en Indochine (Viêt-Nam). Elle rapportera des images d'une autre civilisation qui constitueront plusieurs émissions pour la télévision et la radio.

En janvier 1956, elle démissionne de Radio-Canada et va s'installer modestement à Paris comme correspondante pigiste.

Au début d'octobre 1958, elle subit l'ablation d'une tumeur cancéreuse au col utérin.

En juin 1959, Radio-Canada lui demande de revenir au Canada suivre la visite de la reine Élisabeth II et du duc d'Édimbourg. Elle revient définitivement. Dès lors, ses grands reportages à l'étranger la rendront célèbre.

En avril 1961, elle est élue vice-présidente de nouveau Mouvement laïque de langue française (MLF). Elle démissionne dix mois plus tard. À la fin de la deuxième saison de Premier Plan, Judith Jasmin reçoit de ses pairs le Prix du meilleur animateur de télévision qu'elle remportera à nouveau l'année suivante. Pour la saison 1963-1964, elle anime l'émission *Champ libre*.

En avril 1966, elle part à la découverte du Brésil avec une équipe du Sel de la semaine. À son retour, elle est hospitalisée pour une opération exploratoire, dont elle se réveille quelques heures plus tard amputée du sein droit. En août 1966, elle accepte le poste de correspondant aux Nations Unies à New-York pour Radio-Canada. À 50 ans, elle devient la première correspondante à l'étranger du réseau d'État. En mars 1968, elle devient correspondante à Washington. Son cancer s'est alors étendu, il a atteint les os et est donc incurable.

En 1971, minée par la maladie et la douleur, elle est toujours très active et est élue présidente de son nouveau syndicat.

En mars 1972, elle reçoit le grand prix du journalisme québécois, le prix Olivar-Asselin, décerné par la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

Celle qui a dit que « les douleurs du cancer ne sont rien à côté de celles du zona » et qu'elle « aime mieux souffrir de ça que d'amour; souffrir d'amour, c'est encore pire », meurt le 20 octobre 1972.

JUGE-GUIBAULT, du

Rue désignée « Juge-Guibault » en rapport à Joseph-Alexandre Guibault, et municipalisée au début des années '60. L'ancien nom de la rue Juge-Guibault est de l'Entente qui date de 1949.

Fils de Joseph Guibault, voiturier, et Olive Lemaire Saint-Germain, il naît un 3 octobre 1870 à Joliette. Il épouse Dinorah Desrosiers un 27 septembre 1897 à Sainte-Genève-de-Berthier.

Avocat, il préside aux réunions de l'Institut de 1902 à 1905. L'Institut est ce gros édifice, sis au 400, rue Manseau à Joliette et d'aspect typiquement colonial, en référence aux grandes maisons des propriétaires de plantations du sud des États-Unis.

À l'origine de l'érection de l'Institut en 1858, on retrouve une élite intellectuelle joliettaise désirant se réunir en un lieu donné pour recevoir artistes, littérateurs, conférenciers locaux ou étrangers. En 1856, un comité prend forme et des réunions se tiennent en différents endroits jusqu'à la construction de l'Institut. On y aménage une bibliothèque, une salle de lecture et de conférences, un théâtre et un logement pour le gardien. 1909 est l'année de sa dissolution.

Juge de la Cour Supérieure, Joseph-Alexandre Guibault assume le poste de maire de Joliette de 1910 à 1921. Quelques faits caractéristiques sous ses mandats :

En 1912, le maire élu pour trois ans par le conseil municipal l'est dorénavant par les électeurs municipaux. Le vote se fait au scrutin secret à la prochaine élection.

En 1913, apparition du journal « L'Action Populaire ».

En 1914, inauguration de l'École normale dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame (emplacement actuel : Les Mélèzes). On remplace les trottoirs de bois par d'autres en ciment.

En 1917, première grève à Joliette. Les employés de la Joliette Steel Company font une grève. Raison invoquée : un contremaître de langue anglaise ne leur donne pas justice. La même année, la Compagnie de Papeterie s'installe à Joliette.

En 1918, formation de la première association ouvrière à Joliette. La grippe « espagnole » fait de nombreuses victimes : en un mois, elle fauche 38 vies dans la paroisse de la Cathédrale, 14 dans Saint-Pierre. L'année 1918 étant l'année de l'Armistice qui met fin à la première guerre mondiale, des réjouissances publiques se déroulent le 11 novembre.

De l'union à Dinorah Desrosiers naissent 2 enfants : Guy et Rhéa-Renée. Le fils suit les traces professionnelles de son père : avocat, juge, échevin.

Joseph-Alexandre Guibault décède en août 1940. Son corps repose au cimetière de Joliette.

L'ASSOMPTION EST ET OUEST, boulevard

Rue municipalisée un 14 juin 1978 et dont la largeur en fait la plus importante voie publique de Saint-Charles-Borromée.

Tel que planifié sur le plan directeur d'urbanisme de la ville de Joliette par Marc Dancose, ce boulevard devait ceinturer la ville de Joliette. Le développement spectaculaire de Saint-Charles-Borromée mit fin au projet.

Rue désignée « L'Assomption » en rapport à la rivière du même nom qui coule au nord-est de la municipalité. Le boulevard est perpendiculaire à la rivière et prend fin à 150 pieds du rivage.

Ce cours d'eau principal est sinueux et prend sa source dans le lac L'Assomption, au nord du comté de Joliette, à la hauteur du lac Domingue, dans le canton Tellier. Il fait un voyage de 45 milles depuis Saint-Côme quand il arrive à Joliette.

Le nom « Assomption » tire son origine d'un mystère chrétien : l'enlèvement miraculeux de la Vierge Marie au ciel par les anges. On dit « assomption » quand il y a élévation par une force supérieure et « ascension » quand il y a élévation sans intervention.

L'Assomption se fête le 15 août.

LABADIE (rue et place)

Rue et place désignées « Labadie » en rapport à Marie-Françoise Labadie, et municipalisées un 14 juin 1972.

Fille de François Labadie et Jeanne Hébert, elle naît un 16 novembre 1687 à Neuville, village non loin de Québec. Elle y épouse Simon Bisson en 1708.

Marie-Françoise Labadie est la septième arrière-grand-mère de Claudette Bisson, épouse de Charles-Auguste Bazinet, petit-fils de Louis Bazinet (référence : rue Louis-Bazinet).

Le choix du nom revient à Claudette Bisson. La raison : sa beauté, sans plus!

LACOMBE

Rue désignée « Lacombe » en rapport à Roméo Lacombe, cultivateur et pionnier de la municipalité, et municipalisée un 10 novembre 1958.

Fils de Vincent Lacombe et Malvina Charbonneau, il naît un 19 mai 1900 à Saint-Vincent-de-Paul. Il épouse Adèle Ouimet (référence : rue Sainte-Adèle) un 5 octobre 1921 à Saint-François-de-Sales (île Jésus).

En 1946, il occupe un poste d'inspecteur de voirie pour le rang de la Côte Visitation.

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

En 1949, le conseil municipal le nomme arbitre pour les moutons. Le code municipal et les procès-verbaux d'archives ne décrivent aucunement ce poste. L'explication s'arrête au titre du poste.

En 1952, Roméo Lacombe cumule les fonctions d'inspecteur de voirie (voir plus haut) et d'estimateur.

L'estimateur dresse lui-même ou fait dresser un rôle d'évaluation sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

Ce propriétaire foncier est un pionnier de Saint-Charles-Borromée. En 1959, il cède des terrains pour l'ouverture des rues Sainte-Adèle (du prénom de son épouse) et Collin (premier résidant de cette rue). Il est le promoteur du domaine « Péninge » (nom écrit au son et d'origine incertaine). En 1966, il cède un terrain en prévision d'un terrain de jeux ou d'espaces verts pour le bien public.

De l'union à Adèle Ouimet naissent 18 enfants : Jeannine, Georges-Albert, Jean, Cécile, Florent, Colette, Jean-Charles, Huguette, André, Réal, Yves, Robert, Jacques, Pierre, Nicole, Pierrette, Francine et un mort-né.

Roméo Lacombe décède un 8 janvier 1983. Son corps repose au cimetière de Joliette.

LAPERCHE

Rue désignée « Laperche » en rapport à Joseph Laperche Saint-Jean, et municipalisée un 10 juin 1970.

Fils de Jean-Baptiste Laperche Saint-Jean et Suzanne Schté, il naît un 4 avril 1843 à Saint-Paul. Il épouse Joséphine Devaux Jolycoeur un 2 mars 1862 à la Cathédrale de Joliette.

Joseph Laperche Saint-Jean figure au nombre des commerçants de la paroisse Saint-Charles-Borromée à la fin du siècle dernier.

De l'union à Joséphine Devaux Jolycoeur naissent 2 enfants : Médéric et Délia.

Médéric épouse Mary Ann McMurray un 7 janvier 1899 à Saint-Jacques de Montréal.

LÉO-AYOTTE

Rue désignée « Léo-Ayotte » en rapport à Léo Ayotte, peintre, et municipalisée un 22 novembre 2001.

Léo Ayotte naît en 1909 à Sainte-Flore, dans la Mauricie, près de Shawinigan. Il fait ses études au Collège Sérigraphique et au Séminaire de Trois-Rivières, puis à Nicolet.

Peintre autodidacte, mais d'une sorte peu commune, Ayotte passe plusieurs années à l'École des Beaux-Arts de Montréal, non comme élève, mais modèle puis concierge jusqu'en 1945.

Ses emplois lui permettent de converser à l'occasion avec des professeurs tels Pellan et Cosgrove, d'observer à la dérobée le quotidien dans leurs classes et d'obtenir au vol quelques conseils.

En 1945, il se consacre à la peinture, mais sans viser une carrière dans le sillon académique ou la veine avant-gardiste. Il cherche sa voie, une voie imprégnée de son amour de la nature et accessible aux gens ordinaires (**Paysage d'hiver**, 1968).

Au début des années 50, le peintre se lie avec Pellan et l'écrivain François Hertel. Un voyage en Europe, en 1963, lui fait découvrir le nouveau réalisme, influence certaine sur son mode d'expression.

Réputé pour ses paysages qu'il peint sur le motif (**Au bord du lac**, 1965), le nu, le portrait et les natures mortes l'intéressent également.

Ignoré par la plupart des grandes galeries pendant de nombreuses années, il connaît une gloire et une fortune tardives sur le marché local vers la fin de sa vie.

Léo Ayotte s'éteint un 21 décembre 1976 à Saint-Hyacinthe à l'âge de 67 ans.

LÉVESQUE

Rue désignée « Lévesque » en rapport à Narcisse Lévesque, cultivateur et maire, et municipalisée un 9 novembre 1966.

Fils de Louis Lévesque dit Sansouci et Agathe Beaudoin, il naît un 15 mars 1824 à Saint-Jacques-de-l'Achigan. Il épouse Célestine Gareau un 18 août 1846 à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée l'élit conseiller en 1858, puis maire en 1864. Il reste en poste jusqu'en 1866.

De l'union à Célestine Gareau naissent 7 enfants : Médéric, Joseph-Alphonse, Ulric, Pierre, Charles, deux Marie-Valérie, mortes nourrissons.

Narcisse Lévesque décède un 15 novembre 1907 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

LONGPRÉ

Rue désignée « Longpré » en rapport à Léopold Longpré, et municipalisée en 1949.

Fils de Noé Longpré et Malvina Nault, il naît un 17 juillet 1911 à Saint-Félix-de-Valois. Il épouse Marie-Marthe Boucher, fille d'Isaïe Boucher (référence : rue Boucher) et Marie Gouin (référence : rue Gouin) un 25 août 1941 à la paroisse du Christ-Roi.

Léopold Longpré, président élu du corps des syndics du Christ-Roi un 8 avril 1951, occupe ce poste jusqu'à sa dissolution 15 ans plus tard. Il veille à la bonne administration de l'argent emprunté pour la construction de l'église et du presbytère au Christ-Roi.

L'atelier de menuiserie qu'il exploite sous la raison sociale de Longpré et Frère remonte au début du siècle. On y fabrique portes et châssis. Les chaises de bureaux et bancs d'église sont la spécialité de l'atelier. Les produits de l'établissement se vendent à travers le Québec.

La jovialité de Léopold Longpré est proverbiale. Pince-sans-rire déroutant, il mène en galère ses victimes. Gare aux susceptibles! Lorsqu'il se rend compte que le poisson a bel et bien l'hameçon en gueule, il éclate de rire.

De l'union à Marie-Marthe Boucher naissent 6 enfants : Michel, Ghislaine, Claude, Danielle, Sylvie et Luce.

Monsieur Léopold Longpré décède à sa résidence, le 4 avril 2001, à l'âge de 89 ans. Il a été inhumé au cimetière de Joliette après des funérailles à l'église du Christ-Roi le 6 avril 2001.

LORENZO-GAUTHIER

Rue désignée « Lorenzo-Gauthier » en rapport à Lorenzo Gauthier, clerc de Saint-Viateur, et municipalisée un 14 février 1968. Une école du même nom donne sur cette rue.

Fils de Michel Gauthier et Clara Mallette, il naît un 12 juillet 1882 à Rigaud.

Il entreprend des études classiques au Collège Bourget de Rigaud. Élève brillant qui laisse entrevoir ses qualités d'orateur, écrivain et organisateur. Ordonné prêtre un 7 mars 1920, il occupe le poste de préfet de discipline dans une institution de 400 élèves.

En 1925, il enseigne la rhétorique. En 1928, on le nomme vicaire à la paroisse Saint-Viateur d'Outremont. En 1934, il oeuvre à la Maison Querbes de Joliette en qualité de prédicateur de « retraites fermées ».

Son dynamisme communautaire se manifeste dès la fondation de la paroisse du Christ-Roi en 1935. Lorenzo Gauthier dote sa paroisse de confréries et associations paroissiales favorisant un sain développement religieux, social et économique. En voici quelques-uns : scouts, JOC, JAC, Enfants de Marie, Ligue du Sacré-Coeur, Saint-Vincent-de-Paul, Dames de Sainte-Anne. Il lance l'idée d'une caisse populaire dont il préside le conseil d'administration un 22 janvier 1937. Il donne de multiples conférences, tient une chronique régulière au journal local L'Action Populaire et continue de prêcher aux « retraites fermées ».

Son départ est l'occasion d'une grande fête d'adieu : ses fidèles l'estiment beaucoup.

Le Père Gauthier décède un 1^{er} mai 1956 à Montréal. Son corps repose au cimetière de Rigaud.

LOUIS-BAZINET

Rue désignée « Louis-Bazinet » en rapport à Louis Bazinet, cultivateur et maire, et municipalisée un 8 avril 1970.

Fils de Joseph Bazinet et Marie-Louise Trudeau, il naît un 30 novembre 1846 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Malvina Deblois (référence : rue Deblois) un 29 septembre 1868 à la Cathédrale de Joliette.

Gardien d'enclos publics pour la municipalité Saint-Charles-Borromée de 1872 à 1874.

Ses tâches :

Recevoir et entretenir sous sa garde les animaux trouvés errants sur une grève, un chemin, une place publique, un terrain autre que le leur, et envoyés en fourrière jusqu'à réclamation du(des) propriétaire(s) ou vente à l'enchère selon les normes prévues. Nourrir et soigner ces bêtes.

Avertir sans délai, par avis spécial écrit ou verbal, le(s) propriétaire(s) des bêtes, si connu(s) et domicilié(s) dans Saint-Charles-Borromée.

Donner un avis public dans les 24 heures suivant l'émission de l'avis spécial si les animaux sont non réclamés [(propriétaire(s) inconnu(s) ou non résidant(s)], qui indique l'espèce et la couleur des bêtes, le lieu d'errance, le lieu de détention et la vente à l'enchère à un jour déterminé.

Élu conseiller en janvier 1878, le conseil l'élit maire de la municipalité Saint-Charles-Borromée en février 1878. Il assume la mairie pendant... 38 ans, soit jusqu'en 1916. Il est élu député libéral de Joliette à l'Assemblée Législative en 1886. Il le reste jusqu'en 1891.

De l'union à Malvina Deblois naissent 13 enfants dont six survivent.

Louis Bazinet décède un 8 mai 1918 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

LOUIS-HÉBERT

Rue désignée « Louis-Hébert » en rapport à Louis Hébert, premier colon canadien, et municipalisée en mai 1987.

Louis Hébert naît à Paris en 1575. Apothicaire comme son père Louis, il vit dans une honnête aisance, ce dernier lui ayant légué une petite fortune, des immeubles et l'exercice de son art lui assurant un brillant avenir. Mais la vie sédentaire lui pèse.

Au printemps 1617, il vend tous ses biens et part rejoindre Champlain à Honfleur pour voguer vers la Nouvelle-France. Sa femme, Marie Rollet, et leurs trois enfants, Guillaume, Anne et Guillemette, l'accompagnent.

Les premiers travaux agricoles datent de 1618. Sur ses 10 arpents de terre, Louis Hébert entreprend le cycle des travaux agricoles : défrichage, essouchage, égouttement ou assèchement, labour puis ensemencement. Ainsi s'amorce avec cet homme déterminé la seule conquête pacifique et durable en Nouvelle-France.

Louis Hébert bâtit la première maison de la haute-ville de Québec à l'endroit même où se croisent les rues Couillard et Sainte-Famille. Avec lui s'instaure le système féodal seigneurial français. En 1623, deux concessions lui sont acquises : la partie de la haute-ville de Québec sur laquelle s'élèvent la Basilique, le Séminaire, l'Université Laval et qui comprend les rues Hébert et Couillard; et le fief Lespinay situé sur les bords de la rivière Saint-Charles.

Notre premier habitant, apothicaire, s'intéresse à la flore et importe de France différentes espèces dont le pommier et le prunier. Il importe aussi du bétail de la mère patrie. Il cultive le blé et son jardin regorge de choux, persil, oseille, concombres, pois, laitue et melons. Il travaille sa terre de ses mains et à la bêche, la charrue n'étant introduite en Nouvelle-France qu'en 1627, un an après sa mort.

Le premier mariage célébré à Québec un 23 novembre 1617 est celui de sa fille Anne à Étienne Jonquet, originaire de Normandie. Malheureusement, la mort les fauche en pleine jeunesse.

Seule Guillemette, épouse de Guillaume Couillard, assure la descendance des Hébert. De leur union naissent 10 enfants.

Louis Hébert, victime d'une mauvaise chute sur la glace, meurt en janvier 1926. Son corps repose à la chapelle des Récollets dans leur cimetière à Québec.

En 1918, et pour marquer le troisième centenaire de l'arrivée du premier colon, un monument, oeuvre du sculpteur québécois Alfred Laliberté, est érigé dans le parc de l'hôtel de ville de Québec. Une autre statue du bon fermier se dresse dans le parc Montmorency.

LOUIS-JOLLIET

Rue désignée « Louis-Jolliet » en rapport à Louis Jolliet, explorateur et découvreur, et municipalisée un 11 juin 1980.

La famille Jolliet est originaire de l'ancienne province de Brie (aujourd'hui Épernay), France.

Émigrant, Jean Jolliet épouse Marie d'Abrancourt, de Saint-Varx, près de Soissons, un 9 octobre 1639 à Québec. Ce nouveau colon ne possède ni fortune, ni biens, ni titre de noblesse.

De cette union naît Adrien. Il épouse Jeanne Dodier à Trois-Rivières. Elle lui donne deux fils : Jean-Baptiste, arrière-grand-père de Barthélemy Joliette, et Louis, son arrière-grand-oncle, découvreur du fleuve Mississippi.

Louis Jolliet naît à Québec en 1645. Instruit dès l'âge de 11 ans par des jésuites qui lui trouvent une haute intelligence, il n'embrasse pas la prêtrise pour autant. Après réception des ordres mineurs, il étudie la cosmographie à Paris.

De retour au Canada (1668), il se livre au commerce des fourrures et part explorer le lac Supérieur, sa première expédition, à la recherche de gisements de cuivre.

En 1672, le gouverneur de la Nouvelle-France, le sieur de Frontenac, lui demande de partir à la recherche de la mer du Sud par un fleuve qui, pense-t-il, débouche sur la mer de Chine. Un 17 mars 1673, Louis Jolliet est tout fin prêt pour son long périple. L'accompagnent : un jésuite féru en langues amérindiennes, le Père Marquette, et trois hommes. Ils sautent dans leurs canots d'écorce et en route pour la découverte d'une voie commerciale est-ouest. Ils espèrent trouver le cours d'eau qui débouche sûrement sur une voie d'accès au continent asiatique.

Un mois s'écoule et les voilà à la source du Metchi sippi (grandes eaux en langue amérindienne). Lors de leur descente du fleuve, ils font connaissance avec des Miamis et des Illinois, tribus amérindiennes indigènes et hospitalières. Ils longent le Mississippi. Ils descendent jusqu'à l'embouchure du Saint-Francis (aujourd'hui situé dans l'Arkansas) et se rendent compte que le fleuve s'écoule du nord au sud. Ils abandonnent et rentrent à Québec.

Le retour est éprouvant : deux noyades, la perte des cadeaux des tribus amis, du livre de bord et Louis Jolliet frôle la mort. Des pêcheurs le retirent des eaux après un séjour prolongé (4 jours).

Pour services rendus, Jolliet obtient la seigneurie d'Anticosti en 1680. Nommé hydrographe du roi en 1688, il explore la région du Labrador en 1694 et se consacre à l'enseignement de l'hydrographie à Québec.

Il s'éteint à Anticosti en 1700.

LOUIS-THOMAS-GROULX

Rue désignée « Louis-Thomas-Groulx » en rapport à Louis-Thomas Groulx, avocat et protonotaire du district de Joliette, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Fils de Barthélemy Groulx et Cécile Richer-Lafèche, il naît un 29 décembre 1819 à Saint-Laurent. Il épouse Marie-Émélie-Cornélia Doyon un avril 1846 à Notre-Dame de Montréal. De cette union, naissent 5 garçons et 4 filles. Un seul enfant survit : Marie-Jeanne-Albertine, née un 11 septembre 1857 et se marie un 9 février 1881 à la cathédrale de Joliette au docteur Israël Desroches, de la paroisse Sainte-Brigide à Montréal.

Admis au barreau de Montréal en 1843, Louis-Thomas Groulx s'installe au Village d'Industrie en 1849. Nommé protonotaire de la Cour Supérieure et greffier de la Cour de Circuit un 9 mars 1858, il devient greffier de la Couronne et de la Paix en 1861.

Un procès-verbal du 6 juin 1859 fait état de sa requête pour la confection de trottoirs dans les principales rues du Village d'Industrie. Requête sûrement considérée puisqu'un procès-verbal daté du 3 février 1862 mentionne les règlements à respecter pour la confection de trottoirs lesquels, de bois en 1862, seront en ciment lors de leur réfection en 1914.

Le nom de Monsieur Groulx revient deux fois par la suite dans les archives municipales de Saint-Charles-Borromée. Une première, un 2 mars 1863; une seconde, un 6 avril de la même année. Les deux procès-verbaux font état d'un compte en souffrance au montant de trois (3) louis auprès du conseil municipal de Saint-Charles-Borromée et que le comité des Finances de la municipalité ne règle qu'en partie.

La maladie l'oblige à quitter son emploi en 1870. Louis-Thomas Groulx décède un 28 mars 1871. Son corps repose au cimetière de Joliette.

En plus des rêveries d'un bon chrétien, il a fait paraître quelques poésies dans la *Minerve*, l'*Avenir* et la *Gazette de Sorel*.

LOUIS-VADEBONCOEUR

Rue désignée « Louis-Vadeboncoeur » en rapport à Louis Vadeboncoeur, clerc de Saint-Viateur, et municipalisée en 1991.

Louis Vadeboncoeur naît à Saint-Hilaire de Rouville un 14 mars 1831.

Un tempérament d'artiste l'anime : organiste, professeur de chant et de musique, il forme de nombreux musiciens. Il met sur pied la fanfare de Joliette en 1871.

Auteur de plusieurs pièces musicales, il est également peintre et architecte. Il contribue à la décoration de plusieurs chapelles et églises, dont la chapelle du Sacré-Coeur du Séminaire de Joliette, de la Cathédrale de Joliette et de l'église de Saint-Ambroise-de-Kildare.

Sa personnalité et ses multiples talents marquent profondément des générations d'étudiants et sa contribution à l'enseignement de la musique est à l'origine du rayonnement artistique et musical du collège et de la région de Joliette. Le Père Vadeboncoeur décède à Joliette un 1^{er} mai 1896.

MAGLOIRE-GRANGER

Rue désignée « Magloire-Granger » en rapport à Magloire Granger, notaire et co-fondateur d'un journal, et municipalisée un 6 novembre 1995.

Fils de Magloire Granger et Domithile Morin, il naît un 23 juillet 1842 à Saint-Jacques-de-l'Achigan. Il épouse Clémentine Morin un 3 février 1885 à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

Il est co-fondateur de La Gazette de Joliette (1866) avec Adolphe Fontaine, avocat et maire de Joliette (1891). Ce journal succède au Messenger de Joliette (référence : rue Norbert-Lussier). Sa publication s'étend jusqu'en 1893.

De format plutôt grand, il se présente comme politique, commercial, agricole et d'annonces. Le jeune Magloire Granger, encore étudiant en droit, en est le premier rédacteur. Reçu notaire en 1867, il exerce sa profession à Saint-Ambroise puis à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

De l'union à Clémentine Morin naissent 12 enfants.

Magloire Granger décède un 14 avril 1916 à Saint-Jacques-de l'Achigan. Son corps repose au cimetière du lieu.

MAILHOT

Rue désignée « Mailhot » en rapport à Athanase Mailhot, cultivateur, et municipalisée un 11 août 1971.

Fils de Jean-Baptiste Mailhot et Domitilde Dalbec de l'Assomption, il naît en 1841.

Il épouse Rebecca Dudemaine un 15 janvier 1867 à la Cathédrale de Joliette.

En 1895 et 1898, le conseil municipal lui assigne un poste d'inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 10 comprenant la concession du Bois-Brûlé et ses chemins de ligne.

Ses fonctions:

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans la municipalité.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

En 1883, et de 1901 à 1903, le conseil l'élit conseiller municipal.

De l'union à Rebecca Dudemaine naissent 7 enfants.

Athanase Mailhot décède un 7 février 1923. Son corps repose au cimetière de Joliette.

MANDEVILLE

Rue désignée « Mandeville » en rapport à Albert Mandeville, et municipalisée un 10 avril 1968.

Fils d'Urgel Mandeville et Adèle Morissette, il naît en 1885 aux États-Unis. Il épouse Émilia Clara Lanctôt un 27 octobre 1908 à la Cathédrale de Joliette.

En 1918 et 1934, le conseil municipal lui assigne un poste d'inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 8 comprenant les 1^{er} et 2^e rangs de Kildare et ses chemins de ligne (ligne séparatives entre le canton de Kildare et la municipalité Saint-Charles-Borromée).

Ses fonctions :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

Maçon et briqueteur, il travaille à la construction du couvent des Soeurs du Précieux-Sang sur la rue Saint-Charles-Borromée.

De l'union à Émilia Clara Lanctôt naissent 18 enfants, dont Roméo, qui occupe le poste de conseiller municipal de 1956 à 1964.

Albert Mandeville décède un 8 août 1939. Son corps repose au cimetière de Joliette.

MARC-AURÈLE-FORTIN

Rue désignée « Marc-Aurèle-Fortin » en rapport à Marc-Aurèle Fortin, peintre paysagiste, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Marc-Aurèle Fortin naît un 14 mars 1888 à Sainte-Rose, Laval. Il grandit au sein d'une famille dont la mère s'efface devant un mari tyrannique à réputation publique sûre (avocat, député et juge à la Cour supérieure du Québec) qui semonce Marc-Aurèle sur le ridicule de ses aspirations artistiques et l'importance incontestable d'une carrière et de l'argent.

Agent des postes à Montréal ou employé de banque à Edmonton, Marc-Aurèle Fortin n'a qu'une et seule ambition : la peinture et ses techniques. Il étudie avec Ludger Larose à l'École du Plateau et avec Edmond Dyonnet. Il poursuit ses études au Chicago Institute, puis à New York et Boston. Mais son expérience américaine le désillusionne.

De retour à Montréal en 1914, il suit l'exemple des peintres du groupe des Sept en peignant des paysages canadiens. Soucieux de sa propre évolution, il n'adhère à aucune école. Sa peinture, puissante et colorée, exprime un attachement profond à la nature québécoise (**Arbres**, 1915 et **Sainte-Rose à midi**, 1925). Fortin ne fait pas de discours et n'affiche aucune théorie.

Solitaire et passionné de peinture, cet autodidacte invente ses propres techniques avec une puissance et une originalité qui écartent toute question d'influences. Dans les années 30, il invente sa manière noire, inspirée d'un tapis oriental vu à la terrasse d'un café parisien, technique "fortiste" où le fond de la toile est peint en noir afin que ressorte mieux la lumière du tableau et ses valeurs (**Château-Richer**, 1947). Dans les années 50, Fortin découvre la caséine, obtenue par dilution de poudre de lait (caséine) et dont il tire des empâtements denses pour ses nuages (**Goélette au quai** et **Voiliers**, 1951).

De 1920 à 1955, Fortin s'adonne sans répit à son art, voyageant à travers le Québec (Charlevoix, Gaspésie, Lac Saint-Jean), faisant sur le motif, en douce saison, des aquarelles et pochades qui conduisent pendant l'hiver à de grandes huiles et caséines exécutées en studio. Ses grands arbres, peints depuis ses débuts (**Arbres**, 1915 et **L'orme à Pont-Viau**, 1935), l'artiste les invente pour montrer qu'il y a autre chose que la neige au Québec.

Le désir de Marc-Aurèle Fortin étant de peindre et non de se constituer une clientèle et une fortune, il choisit de mener une vie frugale et solitaire. Il laisse à d'autres le côté social et financier de son art. Profitant de son dégoût pour l'argent, ils exploitent sans remords son talent qui lui vaut d'ailleurs de nombreux prix :

Le Prix Jessie Dow en 1938;

La Médaille de bronze de la Foire mondiale de New-York en 1939;

Le Premier prix du gouvernement du Québec lors de son exposition annuelle en 1945.

En 1942, on l'élit membre associé à l'Académie royale canadienne. En 1960, le gouvernement du Québec sélectionne un de ses tableaux pour l'offrir au Général de Gaulle et une rétrospective de ses oeuvres au musée des Beaux-Arts du Canada a lieu en 1964.

Mais, réduit en cul-de-jatte à cause du diabète, aveugle et misérable, car exploité par des gens sans scrupules, il s'éteint en 1970 à l'âge de 82 ans.

Toute son oeuvre, 8 000 aquarelles, huiles et fusains, peut se décrire à juste titre de "Fortinisme". Un musée, érigé dans les années 80, lui est consacré au cœur du Vieux-Montréal. C'est la seule institution au Québec axée sur un artiste en particulier et qui porte son nom.

Enfin, un timbre illustrant **À la Baie Saint-Paul**, émis en 1981 par la Société des postes du Canada, honore sa mémoire.

MARCELLE-FERRON

Marcelle Ferron, artiste peintre, sculpteure et verrière est née à Louiseville en 1924. Elle n'a que 7 ans lorsque sa mère meurt. Son père, notaire de profession, assure l'éducation de toute sa famille de façon très libérale. Trois des cinq enfants sont reconnus au Québec et dans le monde entier : Jacques, médecin, Madeleine, écrivain et Marcelle, peintre, sculpteure et verrière.

Après l'École des Beaux-Arts de Québec, elle se rend à Paris étudier la gravure et la lithographie. Marcelle Ferron est l'une des figures dominantes de l'art contemporain, aussi bien au Québec qu'au Canada. Sa carrière s'étale sur plus de cinquante années et vise, dès le départ, l'exploration de nouvelles avenues artistiques.

Très tôt, Marcelle Ferron se joint au groupe des peintres automatistes dirigé par Paul-Émile Borduas. En 1948, elle s'établit à Paris, où elle travaille avec acharnement durant treize ans à produire des dessins et des peintures et s'initie parallèlement à l'art de maître verrier.

Marcelle Ferron a participé à toutes les expositions des automatistes, notamment à la rétrospective unanimement saluée par les critiques Borduas et les Automatistes au Grand Palais à Paris, en 1971. Son œuvre est présentée en Europe et aux États-Unis dans nombre d'expositions collectives comme L'Exposition des Surindépendants et Le Salon des Réalités nouvelles en 1956, l'exposition Antogonisme au Louvre en 1960, et au Musée d'art moderne de la ville de Paris, en 1962 et en 1965. Marcelle Ferron a représenté par ailleurs le Québec à la Biennale de Sao Paulo en 1961, au Festival des Deux Mondes à Spoleto en 1962, et à l'Exposition universelle d'Osaka en 1970,

Marcelle Ferron a travaillé sur des concepts de verrières modernes depuis 1964. Ses expériences avec ce médium débouchent sur un style de panneau de verre pouvant s'incorporer à n'importe quel design de construction : résidences privées, édifices et monuments publics, églises et temples, et complexes industriels. On peut admirer des exemples de ses verrières aux stations de métro Champ-de-Mars et Vendôme, au siège de l'OACI à Montréal, à la Place du Portage à Hull et au tribunal de Granby. Les œuvres de Marcelle Ferron se retrouvent dans de nombreuses grandes collections publiques au Canada, au Musée d'art moderne de Sao Paulo, au Musée Stedelijk d'Amsterdam et au Musée Hishorn de Washington.

Marcelle Ferron a enseigné à l'École des Beaux-Arts de Québec et à l'École du Meuble de Montréal. En 1961, elle remporte la Médaille d'argent à la Biennale de Sao Paulo, en 1977, le Prix Louis-Philippe-Hébert du Québec et, en 1983, le Prix Paul-Émile-Borduas.

Elle décède en 2001.

MARIE-CURIE

Rue désignée « Marie-Curie » en rapport à Maria Salomea Skłodowska, physicienne française d'origine polonaise, et dénommée un 8 septembre 2009.

Marie Curie naît à Varsovie d'un père professeur de mathématiques et de physique et d'une mère institutrice. Elle est la benjamine d'une famille de quatre sœurs et d'un frère.

En l'espace de deux ans, elle perd sa sœur Zofia du typhus en janvier 1876 et sa mère de la tuberculose le 9 mai 1878. Elle se réfugie alors dans les études où elle excelle dans toutes les matières et où la note maximale lui est accordée. Elle obtient ainsi son diplôme de fin d'études secondaires avec la médaille d'or en 1883.

Le 3 novembre 1891, elle s'inscrit pour des études de physique à la faculté des sciences de Paris. Deux ans plus tard, en juillet 1893, elle obtient sa licence en sciences physiques, en étant première de sa promotion. Un an plus tard, en juillet 1894, elle obtient sa licence en sciences mathématiques, en étant seconde.

Elle rejoint début 1894 le laboratoire des recherches physiques de Gabriel Lippmann, au sein duquel la Société d'encouragement pour l'industrie nationale lui a confié des travaux de recherche sur les propriétés magnétiques de différents aciers. Elle fait la rencontre de Pierre Curie, qui est chef des travaux de physique à l'École municipale de physique et de chimie industrielles et étudie également le magnétisme. Le couple se marie à Sceaux, le 26 juillet 1895. Le couple devient célèbre et leurs découvertes suscitent un engouement tant scientifique que public.

Durant l'année 1895-1896, elle prépare à la faculté le concours d'agrégation pour l'enseignement des jeunes filles section mathématiques, auquel elle est reçue première. Elle ne prend cependant pas de poste d'enseignant, souhaitant préparer une thèse de doctorat.

La découverte des rayons X par Wilhelm Röntgen en 1895 éveille un grand intérêt dans la communauté scientifique et donne lieu à de nombreuses activités de recherche. Marie Curie, qui cherche alors un sujet de thèse de doctorat, choisit de se consacrer à l'étude de ces rayonnements. Elle commence en 1897 ses travaux de thèse sur l'étude des rayonnements produits par l'uranium, à ce moment-là encore appelés *rayons uraniques*.

Marie Curie obtient en 1898 le prix Gegner⁹ de l'Académie des sciences, pour ses travaux sur les propriétés magnétiques des métaux. Elle obtiendra ce prix à deux autres reprises, en 1900 puis en 1902.

Le 26 octobre 1900, elle est nommée chargée des conférences de physique de 1^{re} et 2^e années à l'École normale supérieure d'enseignement secondaire des jeunes filles de Sèvres.

Elle est nommée professeur titulaire de la chaire le 16 novembre 1908.

En 1910, elle publie le *traité de radioactivité*.

Elle participe début novembre 1911 au premier Congrès Solvay, organisé et financé par le chimiste et industriel belge Ernest Solvay. Ce congrès réunit de nombreux physiciens, tels que Max Planck, Albert Einstein et Ernest Rutherford. Elle est la seule femme de ce congrès et presque la seule pour les suivants.

Marie Curie souffre d'une trop grande exposition aux éléments radioactifs qu'elle étudie depuis les années 1910, notamment au niveau des yeux et des oreilles. Dès 1920, elle pense que le radium pourrait avoir une certaine responsabilité dans ses problèmes de santé.

Elle est atteinte d'une leucémie radio-induite ayant déclenché une anémie aplasique. Elle y décède le 4 juillet 1934.

MARIUS-BARBEAU

Rue désignée « Marius-Barbeau » en rapport à Marius Barbeau, et municipalisée en 1995.

Anthropologue et folkloriste canadien né à Sainte-Marie-de-Beauce. Études classiques au Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Licence en droit de l'Université de Laval. Bourse Rhodes (sciences et ethnographie) au Collège Oriel d'Oxford. Diplôme d'anthropologie de la Sorbonne. De 1915 à 1945, Marius Barbeau occupe le poste d'ethnographe au Musée national d'Ottawa. Il enseigne à titre de professeur invité aux universités de Laval et d'Ottawa.

À partir de 1915, il devient membre de plusieurs associations : l'American FolkLore Society » (coéditeur du journal de l'association puis président), la « Canadian Authors Association » la « Washington Academy of Sciences », la « Société Historique du Canada » (membre fondateur) et l'« Académie canadienne canadienne-française » (membre fondateur).

En 1925 et 1929, il est lauréat du Prix David, section anglaise, pour deux livres **Indian Days in the Rockies** et **The Downfall of Temlaham**.

Il collabore à différentes revues (431 articles) et rencontre en 1920 le compositeur hongrois Béla Bartok qui l'encourage dans son travail sur la musique amérindienne.

Cet homme passionné contribue beaucoup à l'histoire du Canada. Il consacre sa vie à rédiger un véritable monument anthropologique sur l'histoire des Amérindiens, leur ethnologie et leur linguistique. Nous lui devons les seuls textes (environ 80) de la langue huronne connus et 60 études sur la littérature orale amérindienne. Il recueille plaintes, chansons et légendes nées de la poésie populaire canadienne-française. Il partage son temps entre deux civilisations, les explore avec un enthousiasme égal et le monde scientifique lui reconnaît une autorité authentique.

L'effort de Marius Barbeau s'étend également à la civilisation matérielle : constructions, mobiliers, outils et vêtements (folklore rural et artisanal).

Un exemple de la portée de son oeuvre : la chanson « Trois beaux canards » qu'il a répertoriée en 90 versions et 50 mélodies différentes. Il est notre premier grand folkloriste canadien.

Marius Barbeau décède en 1969.

MARTINETS, des

Rue municipalisée un 16 octobre 2006.

Nom attribué pour exploiter le thème des oiseaux, présents dans cet environnement.

Martinet est le nom vernaculaire donné en français à plusieurs espèces d'oiseaux migrateurs de la famille des Apodidae. La famille des Apodidae regroupe les martinets et les salanganes. Ils sont souvent confondus avec l'hirondelle. La faiblesse de leurs pattes, la taille de leurs ailes et le fait qu'on ne les voit qu'en vol ont contribué à répandre la croyance selon laquelle ils ne peuvent s'envoler une fois à terre. En réalité, seul un oiseau malade ou blessé est incapable de s'envoler.

MÉSANGES, boulevard des

Rue dénommée un 15 mars 2010.

Nom attribué pour exploiter le thème des oiseaux, présents dans cet environnement.

Mésange est un nom vernaculaire ambigu en français. Les mésanges sont pour la plupart des passereaux de la famille des Paridés. Ce sont de petits oiseaux actifs, au bec court, de forme assez trapue. Elles sont arboricoles, insectivores et granivores.

Le mâle et la femelle sont semblables; les jeunes ressemblent aux adultes. Elles nichent dans des trous d'arbres, mais utilisent souvent les niochirs dans les jardins. Elles sont très sociables et fréquentent volontiers les mangeoires en hiver.

MICHEL-NORMANDIN

Rue désignée « Michel-Normandin » en rapport à Michel Normandin, commentateur sportif.

Michel Normandin commente la lutte au forum et écrit dans les pages sportives de nombreux journaux et périodiques.

Il est jusque dans les années 1960, un des grands ambassadeurs québécois du sport.

NORBERT-LUSSIER

Rue désignée « Norbert-Lussier » en rapport à Norbert Lussier, propriétaire d'un journal local, et municipalisée un 3 octobre 1988.

Fils de Joseph Lussier et Marguerite Labonté de Notre-Dame-du-Rosaire, à Saint-Hyacinthe, Norbert Lussier fonde et imprime **Le Messager de Joliette** (7 juillet 1863).

Journal de petit format à tirage bihebdomadaire (mardi et vendredi) au coût de deux piastres payables d'avance et diffusé aux États-Unis pour trois piastres, il compte quatre pages à saveur politique, littéraire et agricole. Le feuilleton en vogue : « Le démon de l'argent ». Peu d'articles sont signés. La nouvelle est publiée sous forme de commentaires. On y retrouve une « Chronique Européenne » et une « Chronique d'Amérique ». La liste des abonnés s'allonge jusqu'à Saint-Gabriel-de-Brandon.

En 1864, Le Messager de Joliette devient hebdomadaire. Il n'opère plus rue de l'Église, mais s'installe Place du Marché, voisin d'un marchand.

La dernière édition paraît un 20 octobre 1865.

NORMANDIE

Rue désignée « Normandie » en rapport à la Normandie, ancienne province de France, et municipalisée un 8 octobre 1975.

La ville de Rouen, en Normandie, est une des premières villes à jouer un rôle important dans l'histoire de la Nouvelle-France. Dès 1510, des pêcheurs bretons y vendent du poisson pêché sur les côtes de Terre-Neuve. En 1525, des banquiers de Rouen d'origine italienne s'unissent en un syndicat financier pour défrayer les coûts d'expédition de Verrazzano vers le Nouveau-Monde. Cet explorateur reconnaît l'île de Terre-Neuve en 1524.

Historiens, démographes et généalogistes ne s'accordent pas tous sur l'importance de l'apport des différentes provinces françaises au peuplement du Québec.

Le Père Archange Godbout, éminent généalogiste québécois, affirme que la Normandie fournit plus du cinquième (18,5 %) des colons du XVII^e siècle. Le Poitou, l'Aunis et Saintonge réunies donnent plus du quart (27,3 %). Paris et l'Île-de-France contribuent au septième (14,7 %) et surtout en élément féminin. La Bretagne, Anjou, la Champagne et Picardie jouent dans les 2 % et 3 %.

Même si la Normandie est au premier rang, il est erroné de croire que chez les francophones québécois prédominent le sang et le tempérament normand. Le Québécois actuel est la résultante de plusieurs influences. On ne peut affirmer son ascendance normande même si le premier de la lignée est normand.

Sous son aspect linguistique, le normand est un des principaux dialectes romans en usage en France à l'époque. Anjou, Poitou, Saintonge l'adoptent. Transporté en Angleterre par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie au IX^e siècle, il forme l'anglo-normand, longtemps parlé à la cour des rois anglais et qui, combiné au saxon, donne l'anglais moderne.

ORLÉANS

Rue désignée « Orléans » en rapport à Orléans, la ville, et Orléans, la famille royale française, et municipalisée un 17 juin 1976.

Orléans, principal foyer loyaliste durant la guerre de Cent Ans et délivré de la botte anglaise en 1429 par Jeanne d'Arc.

Orléans, nom de quatre familles princières de France. Les deux premières : Orléans-Valois; les deux autres : Orléans-Bourbon.

La quatrième maison englobe le règne de Louis XIV. L'ambition du Roi-Soleil est un rayonnement étendu au-delà des frontières françaises. S'ensuivent des guerres, jalons de son règne. La guerre de la Succession d'Espagne, terminée par le traité d'Utrecht (1713) et de Rastatt (1714), influe sur le sort de la Nouvelle-France : perte de Baie d'Hudson, Terre-Neuve et Acadie au profit de l'Angleterre.

Le représentant actuel de cette illustre famille : Henri Robert d'Orléans, comte de Paris, né en 1908.

ORMEAUX, des

Rue désignée « des Ormeaux » en rapport à Adam Dollard des Ormeaux, héros du Long-Sault, et municipalisée un 13 juillet 1977.

Depuis la destruction de la Huronie (1648-1650), les Iroquois ont le monopole du commerce des fourrures qu'ils font avec la Nouvelle-Angleterre en transitant librement sur la rivière Outaouais.

Coup dur pour la Nouvelle-France dont l'économie dépend de cette traite, principale activité d'exportation, source première de revenus.

Natif de l'Île-de-France (1635), arrivé comme volontaire en Nouvelle-France (1658), Dollard des Ormeaux, jeune officier commandant des fortins qui protègent Ville-Marie, sollicite l'autorisation du gouverneur de Ville-Marie, le sieur de Maisonneuve, d'effectuer un raid sur la rivière des Outaouais (1660). Son plan : attendre les convois de canots de fourrures descendant la rivière au dégel et s'en saisir. Accompagné de seize jeunes colons et de quelques dizaines de Hurons, il installe un campement plus ou moins fortifié sur le bord de l'Outaouais, au lieu-dit Long-Sault (endroit difficilement repérable aujourd'hui).

Mais l'ennemi, méfiant, protège sa précieuse cargaison : des centaines d'Iroquois la devançant.

Résultat : suite à une résistance de quelques jours, c'est le carnage de Dollard et ses hommes.

Esprit de sacrifice, esprit d'aventure? Le fait reste que ce jeune homme de 25 ans fait figure de héros rapidement. Un nom de ville (au sud-ouest de Montréal, sur la rive droite de la rivière des Prairies) et une fête nationale, le 20 mai, lui sont attribués. Sans oublier, la statue du sculpteur québécois, Alfred Laliberté, au Musée des Beaux-Arts à Montréal.

OSIAS-LAPIERRE

Rue désignée « Osias-Lapierre » en rapport à Osias Lapierre, cultivateur, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Fils de Nazaire Marsan dit Lapierre et Philomène Bazinet, il naît un 18 février 1872 à Sainte-Mélanie. Il épouse Léa Nadeau un 16 avril 1901 à l'église de Saint-Paul.

Élu conseiller municipal en 1912, Monsieur Lapierre sort de charge en 1915. Il revient à la mairie de Saint-Charles-Borromée en 1917 et assume son rôle de maire jusqu'en 1927. Il cumule également la fonction d'agent des terres de la Couronne.

De l'union à Léa Nadeau naissent 12 enfants : 9 filles et 3 garçons. Deux filles vivent toujours : Fernande et Juliette.

Osias Lapierre meurt un 29 octobre 1930 à Joliette. Son corps repose au cimetière du lieu.

OZIAS-LEDUC

Rue désignée « Ozias-Leduc » en rapport à Ozias Leduc, et municipalisée en mars 1994.

Artiste peintre, il naît un 8 octobre 1864 à Saint-Hilaire.

Encouragé à dessiner par son maître, à l'école du village, il fut l'assistant des peintres d'origine italienne Adolphe Rho, de Bécancour, et Luigi Cappello, qui l'initient au métier de peintre muraliste.

Il expose, dès 1891, au Salon du printemps de l'Art Association de Montréal et, en 1892, y remporte le premier prix dans la catégorie des moins de trente ans avec un tableau intitulé **Nature morte**, livres. Il expose périodiquement à l'Art Association ainsi qu'aux expositions annuelles de l'Académie royale canadienne des Beaux-Arts jusqu'au début des années 1920.

Après avoir travaillé à la décoration de l'église de Saint-Paul-l'Ermite en 1892, il obtient son premier contrat important à Joliette, pour la nouvelle église de la paroisse Saint-Charles-Borromée où il réalise un ensemble de tableaux. Ces derniers sont reconnaissables à leur lumière chaude et vaporeuse : le Christ en Majesté de **la Dispute du Saint-Sacrement** de Raphaël et les quatre évangélistes. À partir de ce moment, il prend la direction de nombreux chantiers en tant que décorateur.

Il décore trente et une églises et chapelles au Québec, en Nouvelle-Écosse et dans l'Est des États-Unis, notamment à Dover et à Manchester, dans l'état du New Hampshire. Parmi les ensembles les plus importants, signalons ceux des églises de Saint-Hilaire, sa paroisse natale (1894-1899), de Saint-Ninian, à Anti-gonish, en Nouvelle-Écosse (1902-1903), de Farnham (1905-1906), de la paroisse Saint-Enfant-Jésus-du-Mile-End à Montréal (1916-1919); également, ceux de la chapelle de l'évêché de Sherbrooke (1922-1932), du baptistère de l'église Notre-Dame de Montréal (1927-1928) et des églises des Saint-Anges de Lachine (1930-1931) et de Notre-Dame de la Présentation de Shawinigan-Sud (1943-1955).

Son art religieux rejoint sa peinture de chevalet qu'il consacre d'abord à la nature morte, puis aux paysages de Saint-Hilaire. Portraitiste et peintre de figures allégoriques et historiques, il est éminemment suggestif dans ses tableaux de petit format. Son intérêt pour le symbolisme remonte à l'époque d'un bref séjour qu'il effectua à Londres et à Paris en 1897. Leduc reste un maître incontesté de la nature morte et pourrait être comparé aux grands maîtres des XVII^e et XVIII^e siècles.

Les **Oignons rouges** (1892), une huile sur toile retrouvée dans un domicile de l'ancienne rue Dorchester (aujourd'hui boulevard René-Lévesque) à Montréal, au moment de la transformation de cette rue en boulevard et désormais conservée au Musée d'art de Joliette, témoigne de la technique sûre que possédait ce peintre et de ses dons merveilleux de l'arrangement plastique. Le réalisme des **Oignons rouges**, répandus comme par hasard, en débordant de leur terrine de cuivre jaune, est soutenue par la pyramide d'un triangle qui, à son tour, relève d'une logique toute cartésienne. Selon le Père **Wilfrid Corbeil** : « Une oeuvre de cette qualité suffit à faire de Leduc un classique de la peinture canadienne.

Il collabore à la création et à la publication en 1918 de la revue d'art et de critique **Le Nigog**. Il réalise également l'illustration, parfois très élaborée, de plusieurs livres : **Claude Paysan (1899)**, d'Ernest Choquette, **Mignonne allons voir si la rose... est sans épines (1912)**, de Guy Delahaye et **La Campagne canadienne (1927)**, d'Adélard Dugré.

Leduc vit à l'écart des courants et des tendances artistiques de son époque, n'exposant un grand nombre d'œuvres qu'une seule fois de son vivant, soit en 1916, à la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, à Montréal. C'est en favorisant le développement de la carrière de Paul-Émile Borduas, son concitoyen, qu'il acquiert tardivement une certaine notoriété. Ses nombreux écrits, poèmes et courtes réflexions sur l'art, attestent un sens de la modernité inscrit dans une pensée mystique. Selon Ozias Leduc, l'homme vit en quête du paradis, qu'il ne peut posséder que par la connaissance de la nature et la beauté de l'œuvre d'art.

Ozias Leduc décède à Saint-Hyacinthe le 16 juin 1955.

PARULINES, des

Rue municipalisée un 16 octobre 2006.

Nom attribué pour exploiter le thème des oiseaux, présents dans cet environnement.

Il existe une grande variété de Parulines ou fauvettes. En effet, il en existe plus d'une centaine d'espèces. Ce sont de petits oiseaux qui ont la grosseur du moineau domestique. Ils sont vifs et colorés.

PATRICK-MARCIL

Rue désignée « Patrick-Marcil » en rapport à Patrick Marcil, et municipalisée un 10 septembre 1986.

Fils de Pierre Marcil et Marguerite Latendresse, il naît un 2 avril 1885 à Joliette. Il épouse Éva Rivest en 1911.

À l'âge de 16 ans, on le retrouve à Montréal où il travaille comme contremaître sur différents chantiers de construction dont celui de l'immeuble des Hautes Études Commerciales.

Il acquiert une terre dans le rang Petite-Noraie où il bâtit lui-même sa maison. Monsieur Mario Benny est maintenant propriétaire de cette maison qui porte le numéro civique de 316.

Éva Rivest décède en 1917. Il se remarie en 1919 à Hélène Rivest, soeur d'Éva.

Fort de l'expérience acquise dans le domaine de la construction, il s'associe à Monsieur J.-H. Sansregret pour la construction du pont Chevalier à Joliette. Par la suite, il construit dans la région plus d'une quarantaine de ponts. Mentionnons, entre autres, les ponts de Rawdon, Saint-Ambroise, Sainte-Marie-Salomé, Saint-Paul, des Dalles, etc. Il érige également l'école de Saint-Ambroise et participe à la réfection du Palais de Justice de Joliette.

En 1925, la municipalité Saint-Charles-Borromée l'élit conseiller municipal. Il reste en poste jusqu'en 1929. Il est aussi un membre actif de la communauté chrétienne lors de la fondation de la paroisse du Christ-Roi.

D'Éva Rivest naissent 4 enfants et d'Hélène, 10 enfants.

Patrick Marcil décède à Joliette un 23 juin 1953.

PAUL-ÉMILE-BORDUAS

Rue désignée « Paul-Émile-Borduas » en rapport à Paul-Émile Borduas, artiste peintre, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Paul-Émile-Borduas naît un 1^{er} novembre 1905 à Saint-Hilaire. Dès l'âge de 15 ans, il entre comme apprenti dans l'atelier d'Ozias Leduc, peintre et décorateur d'églises, puis en 1923 à l'école des Beaux-Arts de Montréal.

En 1928, il part à Paris pour un séjour de deux ans, au cours duquel il étudie aux Ateliers d'art sacré dirigés par Maurice Denis.

De retour au Canada en 1930, il devient professeur de dessin dans les écoles primaires, puis, à partir de 1937, à l'École du meuble de Montréal. La découverte du surréalisme, vers 1940, fut pour lui une révélation qui influença toute sa production.

En 1942, il présente une exposition remarquable de gouaches faites sans idées préconçues. Sous l'influence d'André Masson et de Matta, il pratique une peinture véritablement abstraite qui prit le nom d'Automatisme en 1947, lors d'une exposition de groupe à Paris à laquelle participèrent ses élèves et amis Riopelle, Marcel Barbeau, Fernand Leduc, Pierre Gauvreau, Jean-Paul Mousseau.

En 1948, il publia le manifeste *Refus global* que signèrent avec lui plusieurs de ses élèves de l'École du meuble, ainsi que des écrivains, peintres et autres artistes. Le *Refus global* dénonçait le régime en place, l'Église catholique et le conformisme, et proclamait le droit de chacun à une totale liberté d'expression. Ayant perdu, à la suite de ce pamphlet, son emploi à l'École du meuble, Borduas végéta quelques années à Montréal, puis il émigra aux États-Unis avant de s'installer définitivement à Paris en 1955.

L'autonomisme de Borduas, qui désigne une peinture exécutée d'instinct sous la dictée de l'inconscient, rejoint l'Action Painting de Jackson Pollac et de William de Kooning. Mais la seule influence américaine sur son oeuvre fut celle de Franz Kline, avec qui il partage une prédilection pour les noirs, les blancs et les gris à partir de 1955. Jamais satisfait de ses résultats, il évolua tout au long de sa carrière, passant de l'évocation d'un espace onirique (sous le vent de l'île, 1947) à une peinture bidimensionnelle (Pâques, 1954) et finalement à des contrastes absolus de noir et de blanc (La Mouette, 1956).

Il meurt d'une crise cardiaque à Paris le 22 février 1960.

PELLETIER

Rue désignée « Pelletier » en rapport à Philippe Pelletier, et municipalisée un 9 octobre 1968.

Fils de Gaspard Pelletier et Eudora Brunelle, il naît un 8 juillet 1906 à Sainte-Mélanie. Il épouse Aurore Thibodeau (référence : rue Thibodeau) un 6 septembre 1932 à la Cathédrale de Joliette.

Propriétaire de la rue qui porte son nom, il la cède à la municipalité un 10 novembre 1958.

Travailleur en construction pour son frère à Montréal, il oeuvre dans différents organismes du temps.

De l'union à Aurore Thibodeau naissent 4 enfants : Noël (référence : rue Delangis), Monique, Thérèse et Carmen.

Philippe Pelletier décède un 10 septembre 1991. Son corps repose au cimetière de Joliette.

PETITE-NORAIE, chemin de ligne

Chemin du même nom que le rang et la rue. Situé à l'extrémité nord-ouest de la municipalité Saint-Charles-Borromée, il est perpendiculaire au rang Petite-Noraie. Il est très peu habité : deux ou trois maisons décorent cette zone agricole de la municipalité. Il est une voie d'accès à Saint-Ambroise-de-Kildare.

PETITE-NORAIE, rue et rang

En 1809, un premier colon, Louis Gauthier, s'installe sur le lot numéro 1 du premier rang, soit le rang de la Petite-Noraie, côté Saint-Liguori. La même année, Louis Laporte occupe le numéro 2. En 1814, le fils Laporte s'installe au numéro 3. En 1817, quinze colons, puis treize autres en 1818 font entrer définitivement ce territoire dans son ère de colonisation. En 1822, tous les lots du rang Petite-Noraie sont concédés à l'exception de ceux réservés au Clergé et à la Couronne.

Depuis le XIX^e siècle, le rang Petite-Noraie constitue la limite nord de la Seigneurie de Lanoraie, seigneurie concédée à Louis Niort, sieur de Lanoraye, en 1672 par l'intendant Jean Talon.

La décision d'ouvrir le rang de la Petite-Noraie revient au seigneur de Lavaltrie. Aucun document historique n'appuie toutefois ce propos.

Le nom Noraie évoque Lanoraie, paroisse d'origine des premiers occupants du rang.

Le mot rang est un canadianisme qui désigne une suite de lots voisins aboutissant à une même ligne. Le rang relève de la campagne et suggère l'éloignement, la dispersion.

Le mot rue désigne une voie bordée de maisons dans une agglomération. La rue relève de la ville et suggère le rapprochement, la concentration.

Les maisons du rang Petite-Noraie sont plus distancées que celles de la rue Petite-Noraie, qui sont côte à côte et des deux côtés de la voie publique.

PIERRE-DE COUBERTIN

Rue désignée « Pierre-de Coubertin » en rapport à Pierre de Coubertin, grand pionnier du sport moderne, et municipalisée en juin 1985.

Écrivain, pédagogue, conférencier, le baron de Coubertin naît un 1^{er} janvier 1863. Son éducation le destine à une carrière militaire mais son sens pédagogique l'emporte. La découverte de l'ancien site olympique grec entre 1875 et 1881 l'inspire sans doute.

Marié en 1895 et père de deux enfants, il reste discret sur sa vie privée.

La fin du XIX^e siècle reflète un monde en pleine mutation : liberté de la Presse, droit de grève et d'association, laïcisation des écoles et gratuité scolaire, développement accru des moyens de transports et de communications. Ce contexte favorise l'organisation des réunions internationales : le rénovateur des Jeux Olympiques vient à point. Le grand événement de cette fin de siècle est d'ailleurs la renaissance de ces Jeux. Après 15 siècles de condamnation par le christianisme, Pierre de Coubertin les rétablit dans leur esprit original : le respect dans la différence.

En 1887, le baron de Coubertin fonde l'Union des sociétés françaises de courses à pied.

En 1894, devant des représentants de 14 nations, il propose le retour des Jeux Olympiques grecs.

En 1896, création du C.O.I., Comité Olympique International, qu'il préside jusqu'en 1925. Neuf olympiades se tiennent sous sa présidence.

L'objectif premier de Pierre de Coubertin est gravée sur une médaille de la Fédération Sportive Africaine, datant de 1924 : « Le propre de l'athlète est de se connaître, de se diriger, de se vaincre lui-même ». Il ne songe même pas aux records pulvérisés.

En 1928, fondation du Bureau International de Pédagogie qu'il préside jusqu'à sa mort, un 2 septembre 1937. Sa volonté ultime : déposer son cœur dans une stèle installée à l'Olympie.

PIERRE-IMBLEAU

Rue désignée « Pierre-Imbleau » en rapport à Pierre Imbleau, fondateur, et municipalisée un 6 novembre 1995.

Fils de Pierre Imbleau et Julie Terreau, il naît un 24 novembre 1807 à Saint-Michel-des-Forges, Trois-Rivières. Il épouse Éléonore Duplessis.

Pierre Imbleau, fondateur et fils de fondateur, établit une fonderie au Village d'Industrie en 1844.

De l'union à Éléonore Duplessis naissent 2 garçons : Charles et Louis, mouleur et fondateur comme leur père.

Pierre Imbleau décède un 11 janvier 1873 à Saint-Charles-Borromée.

PIERRE-MERCURE

Rue désignée « Pierre-Mercure » en rapport à Pierre Mercure, compositeur, réalisateur et bassoniste, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Pierre Mercure naît à Montréal en 1927. Il gagne le premier prix d'harmonie et de contrepoint et le 2^e de basson en 1949 au Conservatoire de Musique de Montréal. Son intérêt premier : intégrer les différentes formes de création, fusionner théâtre, musique, danse, peinture et sculpture. Très attiré par la musique nouvelle, il préfère les improvisations, superpositions de formes et compositions collectives. En 1951, il est boursier du gouvernement du Québec et s'intéresse jusqu'en 1959 à de nouvelles sonorités. Sa quête : le lyrisme spontané.

En 1952, Pierre Mercure est appelé à produire des émissions musicales au réseau français de la télévision de Radio-Canada. Il crée un programme de télévision qui remporta beaucoup de succès, L'Heure du concert.

De 1959 à 1962, Pierre Mercure explore le monde de l'électronique. Jeu de Hockey, Incandescence et Improvisation sont construites à partir de sons concrets transformés au moyen d'appareils électroniques, accompagnés parfois de mouvements chorégraphiques et de projections lumineuses.

En 1961, il est l'âme dirigeante d'un festival de musique d'avant-garde.

Pierre Mercure meurt accidentellement en 1966 près d'Avallon, en France. La même année, création du prix Pierre-Mercure accordé par le Festival du disque au meilleur enregistrement d'une oeuvre canadienne.

PIERRE-RADISSON

Rue désignée « Pierre-Radisson » en rapport à Pierre Radisson, coureur des bois, et municipalisée un 11 juin 1980.

Pierre-Esprit Radisson naît vers 1640 en Nouvelle-France. Il arrive à Trois-Rivières vers 1650 et vit chez sa sœur qui épouse quelques années plus tard Médard Chouart Des Groseilliers, futur compagnon de route de Pierre Radisson.

Capturé par des Iroquois vers l'âge de 12 ans, une famille amérindienne l'adopte, coutume autochtone, un de ses membres étant mort au combat. Il réussit à s'évader et se fait rapatrier en Europe par le gouverneur hollandais du fort Orange.

De retour en Nouvelle-France en 1657, il voyage avec son beau-frère Des Groseilliers jusque dans la région du lac Supérieur.

Dès 1660, accompagnés de nombreux Amérindiens, leurs canots chargés d'une cargaison de peaux de castors évaluée à plusieurs centaines de milliers de livres, ils reviennent à Montréal.

Un litige avec des fonctionnaires au sujet des droits à acquitter entraîne une saisie d'une partie des fourrures et l'emprisonnement de Des Groseilliers. Rebutés par l'attitude des autorités de la Nouvelle-France et découragés par le peu d'empressement manifesté à Paris pour leurs projets, ils se tournent vers Londres qui leur apporte un secours financier garanti : affrètement de deux navires pour la Baie d'Hudson en 1668 et fondation d'une compagnie du même nom en 1670. Tous deux dirigent la compagnie anglaise puisqu'ils ont une grande connaissance des régions nordiques et comprennent leur intérêt d'utiliser les fleuves tributaires de la Baie d'Hudson. Pour un temps, ils sont les concurrents de leurs ex-collègues de la vallée du Saint-Laurent.

En 1681, Radisson et Des Groseilliers participent à la mise sur pied de la Compagnie du Nord créée par des commerçants de France et Nouvelle-France. Fort Bourbon, poste de traite situé à l'embouchure du fleuve Nelson, est érigé pour concurrencer sur place les postes de traite précédemment ouverts par eux pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quelques années plus tard, suite aux coutumières frictions avec les Français, Fort Bourbon passe aux mains des Anglais. On le rebaptise Fort Nelson.

De 1685 à 1687, Radisson travaille pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Par la suite, il se retire en Angleterre où il se fait naturaliser.

Pierre-Esprit Radisson meurt en terre anglaise en 1710.

PINS, des

Rue désignée « des Pins » en raison des énormes pins blancs jadis nombreux sur ce terrain, et municipalisée un 28 juin 1972.

Cet arbre résineux à croissance rapide atteint parfois des dimensions impressionnantes (90 mètres de hauteur et 250 centimètres de diamètre). Il porte deux sortes de feuilles : les primaires, écailleuses; les secondaires, vertes, en forme d'aiguilles réunies par deux à cinq cônes. Ceux-ci, très allongés (10 à 15 centimètres), complètement formés vers le début de juillet, s'ouvrent en septembre. Sa floraison est printanière et ses feuilles sont persistantes.

Ce conifère joue un rôle de premier plan dans la vie économique du Canada français. Durant tout le XIX^e siècle, l'abattage et le flottage de ce précieux bois ont occupé une véritable armée de bûcherons. Cette grande industrie forestière donne naissance à nombre d'autres, en même temps qu'elle rend possible la colonisation.

Grandes dimensions, résistance à la décomposition, au gauchissement et aux fissures, légèreté et homogénéité, finesse du grain, facilité à être travaillé, sont ses qualités qui le rendent propre à une infinité d'usages : construction de navires, charpenterie, menuiserie, tonnellerie, tournage, etc.

L'ère du pin blanc est aujourd'hui révolue.

PIONNIERS, des

Rue désignée « des Pionniers » pour honorer d'une part les coureurs des bois qui tracent les routes du commerce à venir entre peuples de cultures différentes et d'autre part, la mémoire des défricheurs, pionniers de la conquête du sol en Nouvelle-France. Rue municipalisée un 11 juin 1980.

Bien implantés dans le système seigneurial, les premiers habitants de Lanaudière sont les véritables responsables de son développement. Les premiers seigneurs ne semblent pas s'empresse de faire exploiter leurs nouveaux domaines car, à exception près, les pionniers n'arrivent qu'à la fin du XVIII^e siècle ou dans la première partie du XIX^e siècle.

L'ouverture des nouveaux territoires dans les seigneuries est le plus souvent due aux initiatives des pionniers. Les actes juridiques des seigneurs officialisent après le défrichement et l'occupation des lieux.

Particularité de l'histoire de la colonisation dans Lanaudière : les pionniers s'installent sur les rives des rivières et défrichent les terres en remontant les cours d'eau.

Le grossissement des paroisses riveraines (Berthier, Lanoraie, Lavaltrie) jumelé aux initiatives des pionniers provoquent au début du XVIII^e siècle la naissance d'une nouvelle série de paroisses à l'intérieur des terres. Saint-Charles-Borromée est l'une de ces paroisses. Les pionniers charlois venus de Saint-Ambroise-de-Kildare, Saint-Paul et Sainte-Mélanie, entreprennent de défricher l'endroit dans la première moitié du XIX^e siècle.

RENÉ-LECAVALIER

Rue désignée « René-Lecavalier » en rapport avec René Lecavalier, annonceur et commentateur sportif, et municipalisée le 15 janvier 2003.

Né à Montréal, le 5 juillet 1918, René Lecavalier a fait ses études à l'Académie Saint-Léon et au collège Mont Saint-Louis. Il entre à Radio-Canada en 1937, au service de la comptabilité, et ne tarde pas à obtenir un poste d'annonceur. Il a même été correspondant de guerre en Afrique du Nord et, avant de travailler aux sports, a animé plusieurs émissions culturelles, notamment à la radio de Radio-Canada, entre 1941 et 1952.

À la télé, il a été la toute première voix du hockey. Il était derrière le micro le 11 octobre 1952 pour cette première télédiffusion historique et pour chacune des 19 rencontres diffusées cette année-là.

Il a inventé les mots, les expressions, le langage sportif. Il n'a pas subi d'influence, puisqu'il fut le premier. Ne fut inspiré d'aucun modèle, puisqu'il était « le » modèle. Eût-il conçu un dictionnaire des mots sportifs qu'on l'aurait titré *Le Petit René*. Comme le Petit Robert et le Petit Larousse.

Il était à la fois passion, enthousiasme, professionnalisme, perfectionnisme, sans jamais se croire plus important que son métier. Toujours distingué et courtois. Un homme de classe, de culture, de simplicité, de cette humilité qui caractérise les grands, les vrais.

René Lecavalier décède le 6 septembre 1999. Sa mort a touché tous les amateurs de hockey, jeunes ou vieux.

RIENDEAU

Rue désignée « Riendeau » en rapport à Euclide, Zénon et Gélinas Riendeau, cultivateurs, et municipalisée un 14 juin 1972.

Euclide Riendeau, fils de Joseph-Stanislas Riendeau et Émilie Forest, naît un 17 août 1846 à Saint-Paul. Il épouse Joséphine Laferrière un 25 juillet 1871 à Sainte-Élisabeth.

En 1875 et 1878, le conseil municipal le nomme inspecteur agraire pour l'arrondissement champêtre numéro 3 comprenant les concessions Visitation, Bois-Brûlé et Petite-Noraie.

Ses tâches :

S'occuper des nuisances publiques, découverts, fossés de ligne et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque, ou dans un ruisseau ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si le responsable est inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du terrain cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

En 1892, on l'assigne au poste d'estimateur. Il dresse ou fait dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

Euclide Riendeau se fait élire au conseil municipal en 1896 et demeure en poste jusqu'en 1898.

De l'union à Joséphine Laferrière naissent 3 enfants : Zénon, Victoria et Albina.

Euclide Riendeau décède un 20 mai 1902. Son corps repose au cimetière de Joliette.

Zénon, fils d'Euclide et Joséphine Laferrière, naît un 8 juillet 1877 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Rose-Anne Forget un 11 juin 1901 à Sainte-Élisabeth.

Il occupe les postes de conseiller municipal en 1911, d'inspecteur agraire en 1920 et 1921, et d'estimateur en 1928 (voir page précédente pour description de tâches), tout comme son père.

De l'union à Rose-Anne Forget naissent 8 enfants : Flore, Marie-Berthe, Gérard, Hortense, Gélinas, Marie-Laure, Bernadette et Gilberte.

Zénon Riendeau décède un 7 février 1943 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

Gélinas, fils de Zénon et Rose-Anne Forget, naît un 1^{er} novembre 1907 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse en premières noces Jeanne Boucher un 10 août 1935 à Saint-Félix-de-Valois; en secondes noces, Annette Robert, un 11 septembre 1947 à Saint-Ambroise-de-Kildare.

Le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée lui assigne un poste d'inspecteur agraire pour l'arrondissement de Petite-Noraie en 1940 (voir page précédente pour description de tâches).

De 1947 à 1949 et de mai 1955 à août 1956, le voilà conseiller au sein du conseil municipal.

De l'union à Jeanne Boucher naissent 2 garçons : Gaétan et Berthold.

De l'union à Annette Robert naissent 2 filles : Lucie et Louise.

Gélinas Riendeau décède un 19 février 1957 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

RINA-LASNIER

Rue désignée « Rina-Lasnier » en rapport à Rina Lasnier, poète, et municipalisée en 1979.

Fille de Moïse Lasnier et Laura Galipeau, elle naît un 6 août 1910 à Saint-Grégoire d'Iberville.

Elle fait ses études à la Congrégation Notre-Dame de Montréal, puis en Angleterre. À son retour, elle étudie en bibliothéconomie à l'Université de Montréal.

Elle publie son premier recueil de poèmes en 1939, s'installe à Joliette en 1952 et y réside de nombreuses années. Elle reste célibataire.

Membre fondateur de l'Académie canadienne-française, Madame Lasnier publie la presque totalité de ses oeuvres, soit une trentaine de volumes, consacrés à la poésie et au théâtre, aux éditions Fides, collection Nénuphar, et chez l'éditeur Les Écrits des forges à Trois-Rivières.

Rina Lasnier est récipiendaire de nombreux prix :

Le Prix David pour l'ensemble de son oeuvre en 1943;

Le Prix et la Médaille Duvernay en 1957;

Le Prix Camille-Roy en 1964;

Le Prix Molson en 1971;

Le Prix et la Médaille Lorne-Pierce en 1974;

Le Prix David à nouveau en 1974;

Le Prix France/Canada en 1974;

Un doctorat Honoris Causa en 1977.

M^{me} Rina Lasnier est décédée à Saint-Jean-sur-Richelieu le 9 mai 1997, à l'âge de 86 ans. Ses funérailles ont été célébrées le 7 juin 1997, en la cathédrale de Saint-Jean.

RIVEST

Rue désignée « Rivest » en rapport à Charles Rivet, cultivateur, et municipalisée un 11 janvier 1967.

Fils de Joseph Rivet et Marguerite Rivet (de Saint-Philippe-de-Kildare), il naît un 11 avril 1837 à Saint-Paul. Il épouse en secondes noces Herméline Michaud, veuve Vadeboncoeur, un 21 février 1871, à la Cathédrale de Joliette.

Surnommé « Charlette » en raison de sa petite taille, il réunit les gens du rang Petite-Noraie pour leur faire la lecture des journaux du temps, section Chronique Politique surtout. Plutôt partisan, il a tendance à filtrer l'information.

En 1874, le conseil municipal lui assigne un poste d'inspecteur agraire pour l'arrondissement champêtre numéro 3 comprenant les concessions de la Visitation, Petite-Noraie et du Bois-Brûlé.

Ses tâches :

S'occuper des nuisances publiques, découverts, fossés de ligne et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque, ou dans un ruisseau ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si le responsable est inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du terrain cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

Le conseil municipal l'élit conseiller en janvier 1875 et maire en février 1875. Il assume la mairie jusqu'en 1878.

En 1880, on le nomme estimateur pour la municipalité. Il dresse lui-même ou fait dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

De 1887 à 1889, il est de nouveau conseiller municipal à Saint-Charles-Borromée.

De l'union à Herméline Michaud naissent 3 enfants : Marie-Anne, Adhémar et Adélar. Adhémar fait une brillante carrière juridique : juge et député du comté d'Hochelaga à la Chambre des Communes du Canada (1904-1911).

Charles Rivet décède un 25 mai 1910 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

ROBERT-CORNELLIER

Rue désignée « Robert-Cornellier » en rapport à Robert Cornellier, conseiller municipal, et municipalisée un 13 janvier 1998.

Robert Cornellier naît un 16 octobre 1915 à Sainte-Mélanie. Marié avec Éliane Adam, il a eu 6 enfants.

Même si ce citoyen de la paroisse est demeuré dans l'ombre depuis de nombreuses années, il n'en reste pas moins que Robert Cornellier est l'un des pionniers responsables de l'organisation des loisirs dans la paroisse du Christ-Roi. Il a manifesté un dévouement incroyable à la cause du loisir organisé pour les adolescents.

Dès la fin de décembre 1935, il est désigné comme membre du premier conseil de l'Association sportive du Christ-Roi et agit comme secrétaire-trésorier. Reconnu comme excellent sportif, il est de l'équipe du premier club de hockey de notre paroisse.

Avec les moyens du bord et des équipements plutôt rudimentaires, il réussit avec quelques paroissiens à inculquer aux jeunes l'esprit d'équipe et le goût pour les sports encore très peu répandus à l'époque.

En juin 1936, il devenait membre de la compagnie des zouaves pontificaux et en fut le secrétaire-correspondant durant plusieurs années.

Ayant occupé successivement le poste de conseiller à la municipalité de Saint-Charles-Borromée (février 1957 à octobre 1960) et celui de secrétaire-trésorier (janvier 1961 à juin 1964), Robert Cornellier fut le maître de poste pour la paroisse et il exploitait un commerce d'épicerie qui était situé près du Métro Beaulieu. C'est sur l'immense terrain, voisin de sa propriété et qui est occupé maintenant par un centre d'achat situé au coin des rues Saint-Charles-Borromée et Papineau, que Robert Cornellier avec son équipe de bénévoles avaient réussi à aménager un magnifique terrain de balle avec estrades. Ce stade a connu des années de gloire au tout début de la fondation de la paroisse. Les nombreuses heures qu'il a consacrées avec quelques autres pionniers à l'organisation des premières activités de loisirs méritent d'être signalées.

ROMÉO-GAGNÉ

Rue désignée Roméo-Gagné en rapport avec M. Roméo Gagné, né à Saint-Côme le 27 décembre 1904.

De son union à Lina Baillargeon, née le 3 décembre 1903 au même endroit et décédée le 19 octobre 1996, naissent huit enfants : 5 garçons et 3 filles, soit Jean-Guy, Bernard, Aliette, Denis, René, Nicole, Michel et Lucette.

Roméo Gagné est entré au service de la Ville de Joliette comme policier-pompier en 1935. Il prit sa retraite en 1970. Durant toutes ces années et même après sa retraite, il continuera à s'occuper des chevaux de course sous harnais. Il en fait son sport favori.

Plusieurs hommes d'affaires de la région lui ont confié leurs chevaux soit pour les dresser, les entraîner et/ou les conduire sur les pistes de Trois-Rivières et Richelieu.

On peut dire sans se tromper qu'il était apprécié et respecté de ces gens. Il n'hésitait jamais à partager son savoir et son talent aux jeunes et moins jeunes qui se présentaient à l'écurie ou à la ferme pour avoir des conseils. Parmi ces jeunes, plusieurs ont décidé de se lancer dans ce sport et ainsi poursuivre une carrière en faisant courir leurs chevaux sur les pistes du Québec.

Il est inutile ici d'énumérer le nombre de gens du comté de Joliette qui, suite aux événements qu'il organisait avec d'autres personnes (courses sur la glace sur la rivière L'Assomption ou sur le rond de courses dans le Christ-Roi), ont décidé de s'acheter des chevaux et de participer aux courses sous harnais.

Il a beaucoup contribué au développement de ce sport. Ses fils René et Michel ont fait carrière sur les pistes Richelieu, Trois-Rivières, Blue Bonnets et Québec. Son petit-fils, Jean-François Gagné, qui a obtenu un BAC en biologie médicale, a décidé de s'occuper de chevaux de course et aujourd'hui, il se classe parmi les meilleurs hommes de chevaux dans l'Ouest canadien comme entraîneur sur les pistes d'Edmonton et de Calgary. Il prolonge le nom des Gagné dans le monde de chevaux, comme disait le journaliste Marc Laporte, dans un article de décembre 1994 du journal L'Action.

Roméo Gagné était Chevalier de Colomb et a fait du bénévolat pour la Croix-Rouge. Considérant son type de sang, souvent on l'a demandé d'urgence pour en donner.

M. Roméo Gagné est décédé le 6 août 1983 et il a été inhumé à Joliette.

ROMÉO-GAUDREAU

Rue désignée « Roméo-Gaudreault » en rapport à Roméo-Gaudreault.

Fils de Arsène Gaudreault, cultivateur et de Marie Leclair, Roméo Gaudreault naît le 27 juillet 1904, à Saint-Paul-du-Buton. Le 5 juillet 1927, il épouse Yvonne St-Pierre, née le 28 mars 1906, fille de Cyprien St-Pierre et de Léodia Trottier et élisent domicile à la ferme de la famille Gaudreault.

De leur union naquirent huit (8) enfants : Léon-Paul, Germaine, Raymond, Monique, Arthur-Léo, Rita, Raymonde et Yvon.

Ils délaissent la terre familiale pour tenter leur chance dans la grande ville de Montréal. Mais cette fugue fut de très courte durée. Ils reviennent s'établir, un an plus tard, à Dolbeau, au Lac Saint-Jean où Roméo trouve un emploi à l'usine de pâte et papier de l'endroit.

Possédant un sens inné pour les affaires, Roméo et Yvonne achètent une fromagerie située à Saint-Edmond-des-Plaines et, par la suite, transforment une partie de leur résidence familiale en magasin général. Yvonne s'occupe davantage du magasin général, tandis que Roméo besogne à la fromagerie et à quelques contrats de camionnage. Ayant le goût du risque et voulant relever d'autres défis, Roméo et Yvonne vendent leurs commerces et investissent une seconde fois tous leurs avoirs dans une entreprise de transport d'autobus dont le siège social est situé à Joliette où, évidemment, la plupart des membres de la famille Gaudreault déménagent en 1951.

En 1957, un violent incendie détruit totalement la maison familiale ainsi que le garage abritant l'équipement, la machinerie et toute la flotte d'autobus. Sans pour autant être abattus, Roméo et Yvonne, aidés de leurs enfants, parents et amis, remettent en un rien de temps *Les Autobus Gaudreault Ltée* sur pied et réussissent même à lui donner une croissance encore plus impressionnante qu'au moment du terrible incendie.

Très ébranlé par la perte d'Yvonne, décédée subitement le 24 décembre 1964, Roméo continue néanmoins à travailler avec ses plus jeunes fils pour assurer la réussite de la compagnie. Il leur confie la direction de l'entreprise à la fin des années '60

Travailleurs infatigables, Roméo et Yvonne auront démontré toute leur vie durant énormément de courage, de ténacité, de fierté et d'amour, qu'ils ont d'ailleurs réussi avec brio à communiquer, partager et léguer à tous leurs enfants.

Roméo Gaudreault décède le 29 décembre 1980, à l'âge de 76 ans et 5 mois. Son corps repose au cimetière de Joliette, auprès de son épouse.

ROMUALD-DALPHOND, rue et place

Rue et place désignées « Romuald-Dalphonnd » en rapport à Romuald Dalphonnd, cultivateur, et municipalisée un 14 juin 1972.

Fils de Stanislas Dalphonnd et Elmire Rivet, il naît un 4 mars 1884 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Ildéa Massicotte un 23 janvier 1913 à Sainte-Mélanie.

Élu conseiller municipal en 1917 et 1921, la municipalité le nomme estimateur en 1922. Il dresse lui-même ou fait dresser un rôle d'évaluation basé sur la valeur des propriétés. Chaque année, l'estimateur fait état de toutes les personnes taxées à raison de leur emploi, profession, genre d'affaires, ou de leur loyer, ou à raison de leurs propriétés mobilières. Après chaque mutation de propriétaire ou locataire d'un terrain mentionné, on biffe l'ancien pour y inscrire le nouveau et ce sur réception de preuve écrite.

Il assume la mairie de Saint-Charles-Borromée de 1937 à 1939. Il officie au conseil de surveillance lors de la fondation d'une caisse populaire improvisée dans un local de 10 pieds par 10 pieds au presbytère du Christ-Roi. Il occupe aussi un poste de président de commission scolaire. Monsieur Dalphonnd s'engage beaucoup socialement, et ce, jusqu'à la fin : en 1949, il occupe le poste de marguillier du banc d'œuvre à la Fabrique du Christ-Roi.

Le couple Dalphonnd n'ayant aucun enfant, adopte une petite fille prénommée Cécile.

Romuald Dalphonnd décède un 24 août 1949. Son corps repose au cimetière de Joliette.

SAINTE-ADÈLE

Rue désignée « Sainte-Adèle » en rapport à Adèle Ouimet, épouse de Roméo Lacombe, et municipalisée un 14 février 1968.

Fille d'Hormidas Ouimet et Louise-Anna Guilbault, elle naît un 19 septembre 1901 à Saint-François-de-Sales. Elle épouse Roméo Lacombe (référence : rue Lacombe) un 5 octobre 1921 à Saint-François-de-Sales.

De l'union à Roméo Lacombe naissent 18 enfants : Jeannine, Georges-Albert, Jean, Cécile, Florent, Colette, Jean-Charles, Huguette, André, Réal, Yves, Robert, Jacques, Pierre, Nicole, Pierrette, Francine et un enfant mort-né.

Ce nom, choix de Roméo Lacombe, cédant du terrain de ladite rue, en hommage à son épouse, mère bien-aimée, fait référence indirectement à l'arrière-petite-fille du roi Dagobert I^{er}, roi des Francs, au début du VII^e siècle, et popularisé par la chanson Le bon roi Dagobert, celui-là même qui mettait sa culotte à l'envers. Ce roi, secondé par son ministre, saint Éloi, réorganise le royaume mérovingien. Son arrière-petite-fille, Adèle, se retire du monde à la mort de son époux. Elle fonde le monastère de Pfalzel près de Trèves. Elle lègue ses biens au monastère et met celui-ci en tutelle aux archevêques de Trèves, d'où sanctification de cette abbesse.

Sainte-Adèle jouit d'un culte local et le 24 décembre marque sa fête.

Adèle Ouimet décède un 31 janvier 1969 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Saint-François-de-Sales.

SAINTE-ANNE, boulevard

Rue municipalisée un 6 juillet 1949 et mise en forme à partir de la ligne limitative entre la cité de Joliette jusqu'au lot p.223 (future rue Bernard) un 2 septembre 1953.

Toutes les vieilles paroisses canadiennes-françaises ont une rue dédiée à Anne, femme de Joachim et mère de la Vierge Marie.

Les évangiles canoniques ne disent rien d'Anne et de Joachim. Le Père Louis-François d'Artengan, capucin du XVII^e siècle, explique ce silence : si les grandeurs de Marie ont leur source dans ses parents, la gloire de Marie procède alors d'eux et non de son fils divin, Jésus, ce qui est contraire aux écritures canoniques. Par contre, ce silence ne laisse pas Anne et Joachim dans une ombre totale. L'Évangile apocryphe, le Protévangile de Jacques, raconte leur histoire :

Pieux et riches Israélites de la tribu de Juda, ils sont affligés de la pire ignominie : la stérilité. Un prêtre du Temple refuse l'offrande de Joachim en raison de celle-ci. Ulcéré d'un tel affront, Joachim se retire dans une montagne sans avertir Anne. La douleur d'Anne est double : stérilité et veuvage.

Un jour, un ange lui annonce son enfantement prochain après le retour de son époux. Joachim est aussi visité par l'ange. Voilà le couple réuni et dans la joie d'une naissance prochaine : Marie.

Le culte à sainte Anne en Occident procède des croisades au XII^e siècle pour trouver son apogée aux XIV^e et XV^e siècles, en corrélation avec la dévotion à l'Immaculée Conception de Marie. En Orient, Jérusalem est la ville qui honore la première sainte Anne.

Un bel exemple de dévotion espagnole à sainte Anne : Anne d'Autriche, reine de France (1601-1660) et mère de Louis XIV. Non contente de porter son nom, elle se plaît à propager le culte de la sainte et à enrichir ses sanctuaires français d'Apt et d'Auray, suite à la naissance quasi miraculeuse de Louis XIV.

Sainte Anne se présente au Québec comme patronne de la province. Sa fête : le 26 juillet.

SAINT-GEORGES

Rue désignée « Saint-Georges » en rapport à Georges Chevalier, et municipalisée un 14 février 1968.

Fils d'Onézime Chevalier et Philomène Pelletier, il naît un 27 juin 1876 à Saint-Paul. Il épouse Albertine Beaupré un 9 avril 1907 à la Cathédrale de Joliette.

Épicier en gros de la ville de Joliette, Georges Chevalier assume la mairie de celle-ci de 1928 à 1931.

Grand chevalier des Chevaliers de Colomb et chevalier de Saint-Grégoire, il est un bienfaiteur du diocèse. Il appuie financièrement l'ouverture d'un orphelinat, institution nommée Orphelinat Saint-Georges en son honneur.

À l'origine, l'Orphelinat est une ferme agricole de 130 arpents, propriété du Séminaire de Joliette. Achetée en 1935 par la Direction provinciale des Clercs de Saint-Viateur avec l'appui financier de monsieur Chevalier, elle héberge, éduque et fait travailler des orphelins recueillis dans le diocèse de Joliette.

De 10 enfants en 1935, la population atteint 124 en 1948. L'exiguïté des lieux requiert un nouvel édifice, construit en 1948 au même endroit.

L'État prenant charge des oeuvres d'assistance publique dans les années '60, période dite « révolution tranquille », l'Orphelinat Saint-Georges ferme ses portes en 1965. L'édifice est converti en Centre de psychiatrie infantile. Il est sis face à la rue Saint-Georges.

Le couple Chevalier ne laisse aucune descendance.

Georges Chevalier décède un 2 avril 1964 à Joliette. Son corps repose au cimetière du lieu.

SAINT-ISIDORE

Rue désignée « Saint-Isidore » en rapport à saint Isidore, patron des laboureurs, et municipalisée un 11 mai 1959.

Le nom de ce saint est une suggestion de Monsieur Ozias Madon, cultivateur et cédant de ladite rue. La rue Saint-Isidore se situe presqu'en face du sanctuaire du même nom.

Saint-Isidore-le-Laboureur naît à Madrid, Espagne, au X^e siècle. Très pauvre, il travaille chez un riche habitant de Madrid, Jean de Vergas. Il laboure ses terres.

Accusé de négligence dans ses travaux, le maître se rend sur les lieux et constate la présence de deux personnages qui aident Isidore à conduire sa charrue. Mis au fait de leur état divin, Jean de Vergas le considère dès lors extraordinaire et lui concède une partie de son domaine près de l'ermitage de Sainte-Marie-Madeleine.

Très libéral envers les pauvres, Isidore partage leur repas. Sa bonté de coeur s'étend aux animaux. Il nourrit de son grain les oiseaux et ses récoltes s'en trouvent doublées.

Mort un 15 mai 1130, on lui attribue de nombreux miracles dont la guérison de Philippe III, roi d'Espagne, qui obtient de Grégoire XV sa canonisation en 1622. Pie XII le nomme officiellement patron des cultivateurs du Québec en 1943.

Un oratoire semi-public à l'usage des cultivateurs du diocèse joliettain est érigé en 1949 sous le vocable Saint-Isidore-le-Laboureur sur le terrain de l'Orphelinat Saint-Georges. Les chroniques du temps font état d'une dizaine de pèlerinages annuels groupant des milliers de personnes. Avec la Révolution tranquille des années '60, les pèlerinages prennent fin graduellement et cessent à la fermeture de l'Orphelinat Saint-Georges en 1965.

La statue à l'effigie du saint laboureur, érigée au lieu même du Sanctuaire Saint-Isidore, surplombe actuellement les jardins communautaires de Saint-Charles-Borromée, et ce, depuis sa réinstallation un 22 septembre 1996.

On fête Saint-Isidore le 15 mai.

SITTELLES, des

Rue municipalisée en 2004.

Nom attribué pour exploiter le thème des oiseaux, présents dans cet environnement.

Les sittelles sont des petits oiseaux aisés à reconnaître par leur manière originale de se déplacer, la tête en bas, le long des arbres. Aux mangeoires, elles savent se faire respecter, manifestant une agressivité étonnante pour leur taille. Elles parcourent les troncs d'arbres la tête en bas, à la recherche d'insectes. Elles aiment écailler les arachides, les glands et les noix. Aux mangeoires, elles ont un faible pour les noix, le beurre d'arachide et le tournesol.

THÉRÈSE-CASGRAIN

Rue désignée « Thérèse-Casgrain » en rapport à Thérèse Forget Casgrain, politicienne, et municipalisée un 19 mai 1999.

Thérèse Forget naît un 10 juillet 1896 à Montréal. Issue d'une famille particulièrement riche : un oncle président de la Bourse de Montréal puis sénateur et un père, Rodolphe Forget, courtier en valeurs, à son tour président de la Bourse de Montréal, participant à la fondation de compagnies (Montreal Street Railway, Montreal Light, Heat and Power, Quebec Light and Power), puis député conservateur de Charlevoix-Montmorency, Thérèse Casgrain a l'enfance choyée et heureuse d'une aristocrate canadienne-française, s'il en est.

Pensionnaire dès huit ans chez les dames du Sacré-Coeur à Sault-aux-Récollets, elle le reste jusqu'à ses 17 ans.

Devant le refus paternel d'entreprendre un baccalauréat, elle entame des études à l'école des Arts ménagers. Elle les abandonne trois ans plus tard. En 1914, elle rencontre Pierre Casgrain, avocat de dix ans son aîné et d'allégeance libérale, qu'elle épouse en 1916 à l'âge de 20 ans.

À la suite de l'interruption de la vie politique de Sir Rodolphe Forget en 1917, son gendre se présente sous la bannière libérale dans le comté de Charlevoix-Montmorency et l'emporte au premier scrutin. La carrière officieuse de sa femme débute en 1922 : ayant représenté son mari malade en 1921 pour remercier la population de son comté de l'avoir réélu, elle se fait remarquer par Madame Marie Gérin-Lajoie qui, impressionnée par son parler franc et gracieux, la rencontre et lui offre la lutte des femmes québécoises aux urnes. Madame Casgrain prend la relève de Madame Gérin Lajoie en 1928. Cette mère canadienne-française de quatre enfants met sur pied la Ligue des droits des femmes qui distribue pétitions et tracts aux femmes pour les informer de leur place déficiente dans la société. La principale revendication est le droit de vote aux femmes québécoises. Les Canadiennes des autres provinces l'ont acquis en 1918, mais pas les Québécoises. Une lutte s'engage entre les suffragettes, à leur tête Thérèse Casgrain, et le gouvernement provincial ayant le clergé catholique et certains journaux traditionalistes enrégés comme alliés.

Aux élections provinciales de 1939, Madame Casgrain approche Adélard Godbout, chef libéral de l'opposition, et l'assure de son support et de son influence auprès des femmes s'il adopte, une fois Premier ministre provincial, une loi en faveur du vote féminin. Élu, Monsieur Godbout tient parole et la loi 18 passe un 25 avril 1940.

En 1942, Pierre Casgrain se retire de la politique suite à un différend avec son parti. Il s'oppose au service militaire obligatoire. Thérèse voit l'occasion de prendre la relève comme libérale indépendante. Battue, elle l'est et les huit autres fois où elle se présente comme député.

En 1944, le Premier ministre fédéral, Mackenzie King, établit le système des allocations familiales fédérales. Maurice Duplessis, Premier ministre québécois, désire que le père perçoive l'allocation mais les pressions de Madame Casgrain et du service social de l'époque font que la mère en soit la bénéficiaire; quand la situation familiale est en péril, la mère écope des responsabilités dans la majorité des cas. C'est une seconde victoire pour Madame Casgrain.

En 1946, elle adhère au CCF (Cooperative Commonwealth Federation) et en dirige le parti au Québec de 1951 à 1957. Elle le représente lors de congrès socialistes en Allemagne et en Inde. Le CCF est le précurseur du NPD (Nouveau Parti Démocratique) mais Thérèse Casgrain ne réussit pas à l'implanter au Québec. Ce parti l'intéresse, car il traite des besoins du peuple, des réformes ouvrières et des pensions de vieillesse.

Lors de l'institution de la radio d'État qu'est Radio-Canada, elle crée une émission radiophonique, Fémina, qui éduquent le grand public et surtout les femmes au moyen de causeries et de sketches.

Dans les années 60, Madame Casgrain se rallie à de grandes causes internationales. En 1960, elle est membre fondatrice de la Ligue des droits de l'Homme. En 1962, elle fonde La Voix des femmes et dirige la section québécoise. Elle dénonce la menace nucléaire qui plane dans la course folle à l'armement de ce type. Sa maison devient un point de rassemblement pour personnes diverses susceptibles de s'intéresser les uns aux autres. Entre autres invités(es) : Indira Gandhi et Golda Meir. En 1966, Thérèse Casgrain et un groupe d'amies fondent la Fédération des femmes du Québec.

Cette fédéraliste passionnée ne comprend pas le virage nationaliste au Québec de certains de ses amis dans les années 60. Nationalisme rime avec fascisme, conservatisme et absence de démocratie.

En 1970, Madame Casgrain adhère aux idées constitutionnelles du Premier ministre fédéral Pierre Trudeau. Elle proclame son accord avec les mesures de guerre prises au Québec, et ce, à la surprise de ses amis(es) pacifistes. Nommée sénatrice en 1970, elle se retire en 1971, ayant l'âge de la retraite sénatoriale, 75 ans. En 1972, elle publie son autobiographie **Une femme chez les hommes**. Si féministe elle est, Madame Casgrain déclare n'avoir aucune affinité avec les féministes de Germaine Greer qui s'attaquent de manière crue aux relations sexuelles entre hommes et femmes.

Cette sportive ennemie du sexisme et qui s'affiche Yvette lors du référendum de 1981, surnommée « suffragette à talons hauts » « socialiste au collier de perles » et « mouton noir à cheveux blancs », s'éteint dans son sommeil un 3 novembre 1981 à Montréal.

THIBODEAU

Rue désignée « Thibodeau » en rapport à Aurore Thibodeau, épouse de Philippe Pelletier, et municipalisée un 10 juin 1970.

Fille d'Ulric Thibodeau et Ernestine Bélisle, elle naît un 1^{er} novembre 1905 à Saint-Jacques-de l'Achigan.

Elle épouse Philippe Pelletier (référence : rue Pelletier) un 6 février 1932 à la Cathédrale de Joliette.

L'adoption du nom Thibodeau est initialement une suggestion de Noël Pelletier, fils d'Aurore Thibodeau, et cédant du terrain.

De l'union à Philippe Pelletier naissent 4 enfants : Noël, Monique, Thérèse et Carmen.

Aurore Thibodeau décède un 16 janvier 1986 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

TRUDEAU

Rue désignée « Trudeau » en rapport à François-Xavier Trudeau, meunier, cultivateur et maire, et municipalisée un 9 novembre 1966.

Fils de Michel Trudeau, meunier, et Rose Rousseau, il naît un 5 mars 1819 à Contrecoeur. Il épouse Catherine Deblois un 23 octobre 1838 à Saint-Ours.

Son nom figure sur la liste du recensement proposé pour la formation de la paroisse Saint-Charles-Borromée-du-Village d'Industrie en date du 29 octobre 1842. Au recensement de janvier 1877, il possède cinq terres à la concession des Prairies.

François-Xavier Trudeau participe au premier conseil municipal constitué en juillet 1855. Il reste en poste jusqu'en 1858. Il revient au conseil en 1864 et assume la mairie de 1866 à 1872.

À noter qu'il est un oncle de Malvina Deblois, épouse de Louis Bazinet, maire de la municipalité à une époque ultérieure (référence : rue Deblois, rue Louis-Bazinet). Ses frères, Ours et Basile, tous deux cultivateurs de Saint-Charles-Borromée, ont une charge d'officier public (estimateur) : Ours en 1864 et Basile en 1892.

Le couple Trudeau ne laisse aucune postérité.

François-Xavier Trudeau décède un 1^{er} avril 1888 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Joliette.

TURENNE

Rue désignée « Turenne » en rapport au vicomte de Turenne, et municipalisée un 10 novembre 1977.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, naît à Sedan, France, en 1611, dans une famille protestante de haute noblesse. Bossuet le convertit au catholicisme.

Il apprend le métier d'armes en Hollande. Entré au service de la France, il se distingue au Piémont où il prend Turin aux Espagnols (1640).

Maréchal de France à 32 ans, il s'associe au prince de Condé durant la Fronde (1648-1652), soulèvement contre Mazarin et son administration financière dite outrée durant la minorité de Louis XIV. Battu (1650), il se rallie à la Cour et vainc Condé (1652).

Le vicomte de Turenne cumule les honneurs : maréchal de France, maréchal général des camps et armées du roi (dignité très rare) et commandant de l'armée française.

Il conquiert l'Alsace, mais tombe au champ d'honneur un 27 juillet 1675 à Sasbach.

VADENAIS, rue et place

Rue et place désignées « Vadenais » en rapport à François-Xavier, Arthur et Alfred Vadenais, cultivateurs, et municipalisées un 10 juin 1970 (rue) et un 14 juin 1972 (place).

Fils de Basile Vadenais et Charlotte Boulé, François-Xavier naît en 1817. Il épouse Geneviève Robillard un 7 août 1870 à la Cathédrale de Joliette.

Conseiller municipal en fonction de 1855 à 1857, la municipalité le nomme inspecteur des clôtures et fossés en 1860 et inspecteur des chemins et ponts publics en 1864 pour l'arrondissement numéro 9 comprenant la concession des Prairies jusqu'au dépôt du chemin de fer.

De l'union à Geneviève Robillard naissent 2 enfants : Délia et Arthur.

François-Xavier Vadenais décède un 28 janvier 1884 à Saint-Charles-Borromée. Son corps repose au cimetière de Lanoraie.

Arthur Vadenais, fils de François-Xavier et Geneviève Robillard, naît un 21 juin 1872 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Léa Brouillette un 13 février 1893 à Saint-Ambroise-de-Kildare.

Le conseil municipal lui assigne un poste d'inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 9 comprenant la concession de la Petite-Noraie et de ses chemins de ligne.

Ses tâches :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

Élu conseiller municipal en 1899 et 1902, la municipalité le nomme en 1908 inspecteur agraire pour l'arrondissement champêtre numéro 3 comprenant les concessions Bois-Brûlé, Petite-Noraie et Visitation.

Ses tâches :

S'occuper des nuisances publiques, découverts, fossés et clôtures de ligne.

Faire enlever tout immondice ou animal mort déposé sur une propriété quelconque ou dans un ruisseau ou une rivière, dans les 24 heures suivant réception d'un avis spécial écrit ou verbal à cet effet, par le responsable. Si le responsable est inconnu, la corporation dispose de ces déchets.

Se rendre à l'endroit où un découvert est requis par un propriétaire ou occupant d'un terrain cultivé qui en demande un à son voisin. Après examen des lieux et preuve écrite de la nécessité du découvert, il enjoint par ordonnance écrite de faire abattre dans les 30 jours suivants, sur une étendue de 15 pieds de largeur sur toute la ligne de séparation le long du terrain cultivé, les arbres et arbrisseaux projetant une ombre sur ledit terrain sauf ceux protégés par la loi ou conservés pour l'embellissement de la propriété.

Ordonner les travaux de fossés de ligne communs ou mitoyens et veiller à leur bonne exécution et à leur non-obstruction.

Ordonner la construction, la réparation ou des travaux d'entretien d'une clôture de ligne entre les terrains de deux voisins.

De l'union à Léa Brouillette naît un fils, Alfred.

Arthur Vadenais décède un 3 octobre 1936. Son corps repose au cimetière de Joliette.

Alfred Vadenais, fils d'Arthur et Léa Brouillette, naît un 9 janvier 1894 à Saint-Charles-Borromée. Il épouse Éva Deschênes un 8 janvier 1919 à la Cathédrale de Joliette.

En 1932, le conseil municipal le nomme inspecteur de voirie pour l'arrondissement numéro 9, le même que celui de son grand-père, François-Xavier Vadenais (voir page précédente pour description de tâches).

Élu conseiller en 1939, il reste en fonction jusqu'en 1945.

De l'union à Éva Deschênes naissent 6 enfants : Georgette, Gaston, Jean-Paul, Thérèse, Maurice et Jean-Guy.

Alfred Vadenais décède un 21 avril 1968 à Joliette. Son corps repose au cimetière de Joliette.

VAUDREUIL

Rue désignée « Vaudreuil » en rapport au marquis de Vaudreuil, et municipalisée un 14 février 1979.

Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, naît en France en 1643. Le roi le nomme gouverneur de la Nouvelle-France de 1703 à 1725.

Officier et descendant d'une famille de vieille noblesse du sud de la France, le marquis arrive en Nouvelle-France en 1687. Il dirige la grande opération militaire montée par Frontenac contre les Iroquois en 1696. Deux ans plus tard, il gouverne Ville-Marie (Montréal). En 1703, le roi le nomme gouverneur de la Nouvelle-France.

La prise de Port-Royal en 1710 par les Anglais et le traité d'Utrecht où Louis XIV cède Terre-Neuve, la baie d'Hudson et l'Acadie, représentent une menace d'encerclement pour la colonie française. Vaudreuil ne cesse alors de jouer sur les alliances amérindiennes (1701 : traité de paix avec les Iroquois) et d'implanter de nouveaux postes militaires et commerciaux à la fois, pour contenir toute poussée anglaise aux confins de la colonie.

Vaudreuil meurt à Québec en 1725 à l'âge de 82 ans. Son fils, Pierre Rigaud, né à Québec, est le dernier gouverneur de la colonie.

VERDAN, rue et place

Rue et place municipalisées un 8 mai 1974.

En référant au livre de l'abbé François Lanoue intitulé « La Paroisse du Christ-Roi de Joliette », publié en 1986, page 244, il s'agit d'Eusèbe Verdan, résidant d'avant 1900, que rapporte la tradition orale. Il n'est fait mention nulle part de ce nom dans les procès-verbaux d'archives à la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Le nom Verdan ne figure pas au dictionnaire généalogique canadien-français consulté à la Société de Généalogie de Lanaudière.

VILLIERS, rue et place

Rue et place désignées « Villiers » en rapport à Louis Coulon de Villiers, et municipalisée un 13 juillet 1977.

Louis Coulon de Villiers naît à Verchères en 1710. Officier des troupes de la marine engagé dans les opérations militaires de l'Ohio pendant la guerre de Sept ans, il est le frère de Coulon de Jumonville tué en 1754 dans un accrochage avec un groupe de la milice coloniale britannique commandé par George Washington. Il le venge en s'emparant de Fort Necessity où le même George Washington, futur président des États-Unis, est contraint de capituler.

Villiers meurt de la petite vérole en 1757.

VINCENT

Rue désignée « Vincent » en rapport à Albina Vincent, et municipalisée un 14 décembre 1959.

Fille d'Angelbert Vincent et Maria Sicard, elle naît un 28 février 1923. Elle épouse Raoul Pelletier un 2 octobre 1943 à la Cathédrale de Joliette.

Elle travaille un an chez les Sœurs des Saints-cœurs de Jésus et de Maire, rue Saint-Louis à Joliette, en qualité de commis de bureau. Elle perfectionne son apprentissage des arts ménagers (couture, cuisine, tissage, entretien ménager) chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

L'adoption du nom Vincent est initialement une suggestion de son époux Raoul Pelletier, cultivateur et cédant du terrain de ladite rue.

De l'union à Raoul Pelletier naissent 3 enfants : Colette, Suzy et Pierre.

Madame Vincent vit maintenant à Sainte-Mélanie.

VISITATION, de la

Rue municipalisée un 9 avril 1969 et autrefois désignée « Chemin de la Côte Visitation » ou « Rang Visitation », car elle longe les bords de la rivière l'Assomption. À la croisée de la rue Papineau dans Joliette, elle s'appelle rue Saint-Charles-Borromée.

Le nom « Visitation » relève de la tradition chrétienne. Un récit évangélique (Saint Luc) en témoigne : Marie visite sa cousine Élisabeth, femme de Zacharie. Elle lui annonce qu'elle enfantera bientôt, l'archange Gabriel le lui ayant révélé. Le nom de l'enfant : Jean-Baptiste. Précurseur de Jésus, il pratique un baptême de purification par immersion dans l'eau adopté par la suite dans les rites de la tradition chrétienne.

VOYER, rue et place

Rue et place désignées « Voyer » en rapport à Marie-Georgianna Voyer, et municipalisées un 10 juin 1970.

Fille d'Antoine-Toussaint Voyer, docteur, et Marie-Angélique Taillant Tariou de Lanaudière, elle naît un 24 mars 1850 à Saint-Charles-Borromée. Elle épouse Jean-Louis Brien-Desrochers, avocat et protonotaire, un 27 avril 1869 à la Cathédrale de Joliette. Elle est un membre de la famille illustre des de Lanaudière.

De l'union à Jean-Louis Brien-Desrochers naissent 5 enfants dont survivent deux filles : Marie-Arthémise et Marie-Anna.

Marie-Georgianna Voyer décède un 29 décembre 1910. Son corps repose au cimetière de Joliette.

WILFRID-RANGER

Rue désignée « Wilfrid-Ranger » en rapport à Wilfrid Ranger, maire, et municipalisée en janvier 1990.

Fils d'Émery Ranger et Georgianna Legault, il naît un 16 juin 1885 à Sainte-Justine de Newton. Il épouse Élise Racine un 8 mai 1906.

Pendant 40 ans, il travaille à la Ville de Montréal. D'abord opérateur du système de patrouillage, ensuite secrétaire au service de la sûreté, puis capitaine-détective et enfin assistant-inspecteur de police.

En 1911, on le nomme juge de paix pour le district de Montréal. En 1950, il reçoit son diplôme en radiesthésie. Il prend sa retraite à 59 ans et s'installe à Saint-Charles-Borromée. Son engagement social dans la municipalité est des plus évidents : marguillier puis syndic de la paroisse du Christ-Roi, maire de la municipalité Saint-Charles-Borromée (1951-1956), président de la commission scolaire du Christ-Roi et délégué du conseil de comté pour le comté de Joliette.

Suite au décès de son épouse, il démissionne de ces postes et retourne vivre à Montréal.

Il se remarie un 5 août 1958. Deux ans plus tard, il s'achète une maison à Lanoraie. Il y demeure 16 ans.

Frappé à nouveau par le deuil, il entre au Foyer Émilie-Gamelin de Montréal.

De l'union à Élise Racine naissent 13 enfants dont 7 décèdent en bas âge.

Wilfrid Ranger décède un 28 avril 1981 à l'âge de 95 ans.

WILLIAM-MARCHAND

Rue désignée « William-Marchand » en rapport avec William Marchand, né à Joliette le 6 septembre 1924.

La rue a été municipalisée le 13 janvier 2003.

Fils de Pierre-Trefflé Marchand et de Lilly Peage, quatrième d'une famille où l'on comptait neuf enfants dont 4 garçons : Léo, William, Charlemagne et Jean-Denis, et cinq filles : Gertrude, Blanche, Françoise, Marthe et Lucille.

M. William Marchand était reconnu comme un homme peu bavard de ses exploits personnels, cependant on peut le considérer, au dire de sa famille, de ses amis et des personnes qui l'ont côtoyé, qu'il fût un grand sportif et un bénévole remarquable. Il est demeuré célibataire. Il a joué dans les clubs locaux avec ses deux frères, Charlemagne et Jean-Denis, durant de nombreuses années.

Comme bénévole, il donnait des cliniques de baseball, il organisait des pratiques et des parties pour de nombreuses équipes. Il a organisé des ligues et de nombreux tournois. Il savait promouvoir l'esprit sportif et la valeur accordés à l'activité physique. Il a grandement contribué à la promotion du sport amateur. Malheureusement, dès l'âge de 32 ans, il a souffert d'arthrite, ce qui l'a contraint à restreindre ses activités. Cependant, cela ne l'a pas empêché de faire du bénévolat dans sa communauté. En effet, on raconte qu'il s'occupait à la maison Querbes d'organiser des « vues » pour les jeunes le samedi soir, au coût de « cinq sous », dans la paroisse Christ-Roi, avec le Père Forest et le Père Gauthier.

M. William Marchand a été psychotechnicien au CHRDL durant vingt ans. Il est décédé des suites d'une longue maladie le 15 octobre 1999, à Joliette, à l'âge de 75 ans.

YVES-THÉRIAULT

Rue désignée « Yves-Thériault » en rapport à Yves Thériault, romancier, conteur et dramaturge, et municipalisée un 19 mai 1999.

Yves Thériault naît à Québec en 1915. Prix David en 1954 et 1958, Prix du Gouverneur général en 1961, Prix France-Canada en 1961, Prix Molson en 1971, Prix Athanase-David en 1979. Président de la Société des écrivains canadiens en 1965. Membre de la Société royale du Canada en 1959.

Il a publié, entre autres : *Aaron* (roman 1954), *Agaguk* (roman 1958), *Ashini* (roman 1960), *Amour au goût de mer* (roman 1961), *Le dernier havre* (roman, 1970), Agoak, l'héritage d'Agaguk (roman 1975), *Oeuvre de chair* (récits, 1975), *Le Partage de minuit* (roman, 1980), *Valérie et le grand canot* (récits, 1981) et *L'herbe de tendresse* (récits, 1983).

Yves Thériault décède à Rawdon en 1983.

LES RUES NON MUNICIPALISÉES ET LES CHEMINS PRIVÉS

BENNY, chemin

Chemin de terre au nord-ouest de la municipalité Saint-Charles-Borromée et désigné « Benny » en rapport à Joseph-Georges Benny, ancien résidant du lieu.

Fils d'un père d'origine écossaise, William Benny, et d'une mère canadienne-française, Adéa Vincent, il naît un 30 novembre 1923 à Sainte-Mélanie. Il épouse Rose-Marie Lapierre.

Cultivateur, planteur de tabac et aviculteur, cet homme a de l'entregent. Il est fort apprécié et très sociable. On lui attribue l'ouverture de trois rôtisseries Benny à travers le Québec dont une à Joliette.

De l'union à Rose-Marie Lapierre naissent 5 enfants : Jocelyn, Normand, Madeleine, Francine et Danielle. Joseph-Georges Benny décède à Québec en janvier 1992.

CARDINAL

Rue de terre au nord-est de la municipalité et désignée « Cardinal » en rapport à Edmond Cardinal, dont le fils Léon acquiert un terrain en cette partie de Saint-Charles-Borromée en 1964.

CARTIER

Rue de terre au nord-est de la municipalité et désignée « Cartier » en rapport à Jacques Cartier, navigateur français né à Saint-Malo en 1491.

Jacques Cartier participe aux côtés de Verrazzano à l'exploration du Canada (1524) et du Brésil (1528).

Chargé par François I^{er} en 1534 de trouver la route des épices, il explore l'estuaire du Saint-Laurent, aborde à Gaspé où il prend possession du pays au nom de son roi. Jacques Cartier, découvreur « officiel » du Canada, constate néanmoins, et il le mentionne dans ses carnets de bord, que les Amérindiens se signent à la façon chrétienne sans qu'il le leur ait appris. Il doute être le premier arrivant sur cette terre.

Ses voyages se chiffrent au nombre de trois. Le second voit son équipage se décimer par le scorbut d'où obligation de retourner en France. Lors du dernier séjour, il édifie un fort à Cap Rouge, près de Québec.

Jacques Cartier meurt un 1^{er} septembre 1557 à Saint-Malo, France.

JEAN-BOSCO, chemin

Chemin asphalté, prolongement du chemin du Golf est et désigné « Jean-Bosco » en rapport au prêtre italien du même nom né à Castelnuovo d'Asti un 15 août 1815.

Élevé par une mère pieuse, Marguerite Acchiena, veuve de François Bosco en 1817, dans une atmosphère de sobriété, d'amour du travail et du goût de la prière.

Ordonné prêtre à Turin un 5 juin 1841, il se consacre aux pauvres, aux malades et aux prisonniers. Il enseigne la catéchèse à des enfants d'un quartier populaire de Turin. Il ouvre l'Oratoire de Saint-François-de-Sales où les jeunes peuvent recevoir une formation générale, professionnelle et religieuse.

Assisté de quelques prêtres collègues, il fonde la Société de Saint-François-de-Sales (1859) et l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice (1872) dont les membres s'appellent Salésiennes et Salésiens. Ces congrégations sont vouées à l'éducation des enfants pauvres.

On décrit Jean Bosco comme simple, souriant, ferme, mais sans austérité. Il voyage en Europe où il connaît une grande popularité. Célèbre autant comme thaumaturge que prédicateur, il meurt à Turin en 1888.

Pie XI le béatifie un 2 juin 1929 et Pie XII le nomme patron des apprentis en 1958. On le fête le 31 janvier.

Le chemin Jean-Bosco porte ce nom depuis l'ouverture du terrain de jeux Saint-Jean-Bosco en 1939.

En 1964, la Cité de Joliette cède la totalité des terrains Saint-Jean-Bosco à la municipalité Saint-Charles-Borromée.

JEAN-TALON

Rue située au nord-est de la municipalité et désignée « Jean-Talon » en rapport à Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France de 1665 à 1672.

Il naît vers 1625 à Châlons-sur-Marne, France. Le roi l'anoblit baron des Islets en 1671.

On lui doit le premier recensement de la colonie (1666) et la promotion de la natalité par l'instauration d'allocations familiales avantageant les grosses familles. Il développe industrie et commerce; il fait l'inventaire des richesses naturelles de la colonie. Il réorganise justice et finances. Il concède plus de 60 seigneuries en 1672.

Rapatrié en 1672, le roi le nomme premier valet de la garde-robe du roi et secrétaire de son cabinet.

Jean Talon meurt à Paris en 1691.

Une statue de Talon orne une des façades du parlement de Québec.

JOLIETTE

Rue de terre située au nord-est de la municipalité et désignée « Joliette » en rapport à Barthélemy Joliette, fondateur du Village d'Industrie.

Fils d'Antoine Jolliet, notaire public, et Catherine Faribault, il naît un 9 septembre 1789 à Montmagny.

À la mort du père survenue en 1793, la famille s'installe à l'Assomption, chez le frère de Catherine, Joseph-Édouard Faribault, notaire.

Admis au notariat en 1810, Barthélemy Joliette pratique à L'Assomption et à l'Industrie jusqu'en 1848.

Issu d'une grande famille du pays, son arrière-grand-oncle étant Louis Jolliet, découvreur du Mississippi, il épouse un 27 septembre 1813, à Lavaltrie, Charlotte Tarieu Taillant de Lanaudière, fille de Gaspard Tarieu de Lanaudière, seigneur de Lavaltrie. De leur union : un fils, mort à cinq ans.

En 1823, il dote le Village d'Industrie des services nécessaires à sa viabilité : moulin à scie et à farine sur la rivière l'Assomption (près de l'actuel Parc Renaud).

En 1836, il érige un moulin à avoine et un autre à carder.

En 1837, il construit une seconde scierie en face de la première.

Élu député de l'Assomption (1830-1832), il siège au Conseil Législatif jusqu'à son abolition (1838).

On le retrouve juge de paix et membre du Conseil Spécial jusqu'à l'union du Haut et Bas-Canada (1841).

En 1845, il fonde la paroisse Saint-Charles-Borromée, érigée canoniquement en 1843, et construit une église à cinq milles de Saint-Paul.

En 1846, il fonde le Collège de Joliette.

En 1850, il construit le chemin de fer de Lavaltrie à l'Industrie.

Monsieur Joliette décède un 21 juin 1850. Des funérailles grandioses s'ensuivent.

En 1854, le gouvernement nomme le nouveau comté « Joliette » en son honneur.

En 1864, le Village d'Industrie devient la ville de Joliette.

En 1900, érection d'une statue à sa mémoire, monument situé au parc Renaud, près du pont Chevalier.

LA FEUILLÉE, chemin

Nom donné à un chalet dans les années '40 par son propriétaire, un estivant de Montréal.

Le nom du chalet est adopté pour le chemin de terre y accédant à la fin des années '50 et verbalisé au début des années '60. La raison : une chapelle d'été y est construite en 1957 pour les orphelins de Saint-Eusèbe et plus tard pour les villégiateurs.

LAFONTAINE

D'origine inconnue. Rue de terre située au nord-est de la municipalité et qui n'est bordée d'aucune construction.

POLTAVA

Rue de terre située au nord-est de la municipalité et désignée « Poltava » en rapport à cette ville d'Ukraine qui, historiquement, est l'endroit où Pierre le Grand, tsar russe (1672-1725), défait Charles XII, roi de Suède, un 8 juillet 1709. Économiquement, la découverte de gisements de gaz importants au siècle présent lui permet d'alimenter la république d'Ukraine, Moscou et Leningrad.

Plusieurs résidants d'origine ukrainienne y vivent.

RIVIÈRE, de la

Rue de terre située au nord-est de la municipalité, bordée de quelques habitations et qui longe la L'Assomption, d'où l'origine du nom.

RUE ROUSSEAU

D'origine inconnue. Tout comme la rue Lafontaine, cette rue de terre au nord-est de la municipalité n'est bordée d'aucune construction.

RUE ROY

Rue de terre au nord-est de la municipalité et embranchement du chemin La Feuillée, seule une maison borde cette rue. Le nom attribué est celui de Rolland Roy, ancien résidant de ladite rue et maintenant décédé.

SAINTE-ANNE

Rue de terre située au nord-est de la municipalité et désignée « Sainte-Anne » en rapport à Anne, la mère de la Vierge Marie. Nom très populaire au Québec, sainte Anne étant la patronne de la province de Québec. On la fête le 26 juillet.

SANSREGRET

Rue de terre située au nord-est de la municipalité et désignée « Sansregret » en rapport à Ferréol Sansregret, cultivateur et résidant de la rue.

Né un 30 avril 1897 à l'Assomption, sa mère décède au troisième jour de sa naissance. Son oncle, Joseph Chaput, l'adopte. En janvier 1917, il épouse Bernadette Lafond.

En 1930, le conseil municipal de Saint-Charles-Borromée le nomme inspecteur de voirie.

Ses tâches :

Surveiller les travaux de construction, d'amélioration et d'entretien des chemins, trottoirs, ponts, passages et cours d'eau municipaux ou de comté dans les limites de la municipalité Saint-Charles-Borromée.

Contrôler l'exécution des travaux en cours conformément aux dispositions de la loi, des procès-verbaux ou des règlements qui les régissent.

On le retrouve aussi commissaire d'école.

De l'union à Bernadette Lafond naissent 8 enfants : Lucille, Thérèse, Madeleine, Fernande, Solange, Roger, Gilles et Jeannine.

De 1960 à 1966, Roger, fils de Ferréol Sansregret, siège comme conseiller à la municipalité de Saint-Charles-Borromée.

Monsieur Ferréol Sansregret décède un 16 juillet 1932, à l'âge de 35 ans. Son corps repose au cimetière de Joliette.

STANLEY

Rue de terre située au nord-est de la municipalité et désignée « Stanley », surnom de Stanislaw Pietruczek, résidant de ladite rue.

Né un 21 juillet en Allemagne, il épouse Geneviève Kucharska. Longtemps peintre en bâtiment, il est maintenant retraité.

Le couple Pietruczek ne laisse aucune postérité.

VIAU

D'origine inconnue, cette rue de terre au nord-est de la municipalité est aussi large et longue que Poltava et lui est parallèle. Plusieurs maisons la bordent des deux côtés.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaires et encyclopédies

Collaboration

Alpha encyclopédie, éd. Kister S.A., Genève, 1972.

Collaboration

Alpha encyclopédie, éd. Tout connaître inc., Montréal, 1972.

Collaboration

Dictionnaire encyclopédique Quillet-Grolier, éd. Grolier ltée, Canada, 1972.

Collaboration

Le petit Larousse en couleurs, éd. Larousse, Paris, 1990, 1 720p.

Hamel, Réginald et al.

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, éd. Fides, Montréal, 1989, 1 364p.

Hamel, Réginal et al.

Dictionnaire pratique des auteurs québécois, éd. Fides, Montréal, 1976, 800p.

Lemire, Maurice

Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec, des origines à 1900, éd. Fides, Montréal, 1978, t.1, 918p.

McDonnell, J.B. et Edmond Labelle

Encyclopédie Grolier, éd. Société Grolier ltée, Montréal, 1947.

Mourre, Michel

Le petit Mourre dictionnaire de l'Histoire, éd. Bordas, Paris, 1994, 991p.

Rey, Alain

Le petit Robert dictionnaire universel des noms propres, dictionnaires le Robert, 1994, 2 259p.

Veyron, Michel

Dictionnaire canadien des noms propres, éd. Larousse, Canada, 1989, 757p.

Revues

Lacoursière, Jacques et al.

Nos racines - l'histoire vivante des Québécois, éd. T.L.M., Saint-Laurent, Québec, 1979, numéros 3, 5, 7, 9, 10, 11, 13.

Numéro souvenir de ses noces d'or 1843 - 1893, imprimerie l'Étoile du Nord, 64p.

Études et monographies

Chabot, Denis et al

Guide de Lanaudière, Le Citoyen éd., 1985, 327p.

Collaboration

Héritage du Canada, Sélection du Reader's digest, Canada, 1979, 376p.

De Grandpré, Marcel, c.s.v.

Le Père Alphonse de Grandpré, c.s.v. (1883 - 1942), les Clercs de Saint-Viateur, Joliette, 91p.

Déziel, Julien et al.

Médaillons d'ancêtres, éd. du Saint-Laurent, Montréal, 1970, 187p.

Dugas, A.C., ptre

Gerbes de souvenirs, vol.2, Montréal, 1914, 403p.

Fernet-Martel, Florence

Les Fernet, imprimerie Saint-Viateur, Joliette, 1983, 160p.

Gervais, J. Éd.

1864 Joliette 1964, imprimerie Nationale de Joliette, 1964, 195p.

La Fédération de l'Union des Producteurs Agricoles de Lanaudière (U.P.A.)

Pour que vivent bêtes et gens, imprimerie Housseaux inc., Joliette, 1983, 200p.

Le comté de Joliette, inventaire économique, 1957, 198p.

Lanoué, François, ptre

La Paroisse du Christ-Roi de Joliette, Le Citoyen éd. ltée, 1986, 334p.

Lapierre, Jean-Claude

Saint-Ambroise-de-Kildare, un village au Québec, Shawinigan, 1982, 532p.

Plante-Harnois, Jacqueline

Histoire de Saint-Thomas (1837-1987), publication de la corporation municipale de la paroisse de Saint-Thomas, Média Presse inc., 1987, 441p.

Robert, Jean-Claude

L'activité économique de Barthélemy Joliette et la fondation du village de l'Industrie (Joliette) 1822-1850, Thèse de maîtrise, 183p.

Valois, Robert, ptre

Notes d'Histoire sur le diocèse de Joliette, Joliette, 1951, 160p.

Société de Généalogie de Joliette de Lanaudière

Dufresne, Christian et al.

Mariages de la paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan, comté de Montcalm : 1774-1982, Joliette, 1983, 306p.

Dufresne, Christian et al.

Mariages de la paroisse de Saint-Joseph-de-Lanoraie, comté de Berthier, 1732-1984, Joliette, 1986, 182p.

Gauthier, Louis-Guy

Saint-Jacques, diocèse de Joliette : baptêmes, mariages et sépultures : statistiques, 1774-1990, éd. Louis-Guy Gauthier, 1991.

Jetté, René

Dictionnaire généalogique des familles du Québec : des origines à 1730, presses de l'université de Montréal, Montréal, 1991, 1 176p.

Lépine-Amyot, Louise

Saint-Paul, comté Joliette : mariages, baptêmes, sépultures, 1786-1986, Société de généalogie de Lanaudière éditeur, Joliette, 1988, 3 vol., 1 062p.

Riopel, Eugène

Paroisse Saint-Charles-Borromée, Cathédrale, Joliette, Société de généalogie de Lanaudière éditeur, 1991, 1993, 2 volumes.

L'Institut généalogique Drouin

Répertoire généalogique et hiéraldique québécois, coll. Hommes et Femmes, Montréal, 1987.

Recensement Saint-Charles-Borromée, Joliette 1881.

Archives de la Société Historique de Joliette

Copie du livre de renvoi officiel déposé au bureau d'enregistrement du comté de Joliette, le 25 janvier 1877.

Recensement du territoire proposé pour former la nouvelle paroisse Saint-Charles-Borromée du village de l'Industrie, le 29 octobre 1842.

Fournier, Marcel et al.

La représentation parlementaire de la région de Joliette (1791-1976), Société historique de Joliette, 1977, 234p.

Manuels d'histoire

Baudot et Chaussin

Vie des Saints et des bienheureux, Paris, 1935, t.1, 5, 7, 8, 12.

Barret, Norman

De mémoire de ... sportifs, éd. Hachette jeunesse, Paris, 1993, 48p.

Dickinson, John A. et Brian Young

Brève historique socio-économique du Québec, éd. du Septentrion, 1995, 382p.

Héroux, Denis et al.

La Nouvelle-France, centre de psychologie et de pédagogie, association coopérative, Montréal, 1967, 249p.

Mauwet, Denis-Paul

Le Mississippi, éd. Gamma, Paris, 1995, 48p.

Moliterni, C.

L'aventure olympique, vol.1 : de l'Antiquité à 1924, éd. Dargaud, Paris, 1990, 68p.

Manuel de sciences naturelles

Frère Marie-Victorin

Flore Laurentienne, les presses de l'Université de Montréal, 3^e édition, Montréal, 1995, 1 083p.

Archives municipales de Saint-Charles-Borromée

Juneau, P.A., C.R.

Code Municipal, éd. Formules municipales ltée, Farnham, édition 1964.

Livres des Procès-Verbaux, de 1855 à 1995.